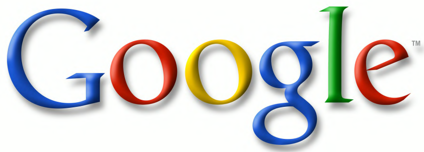
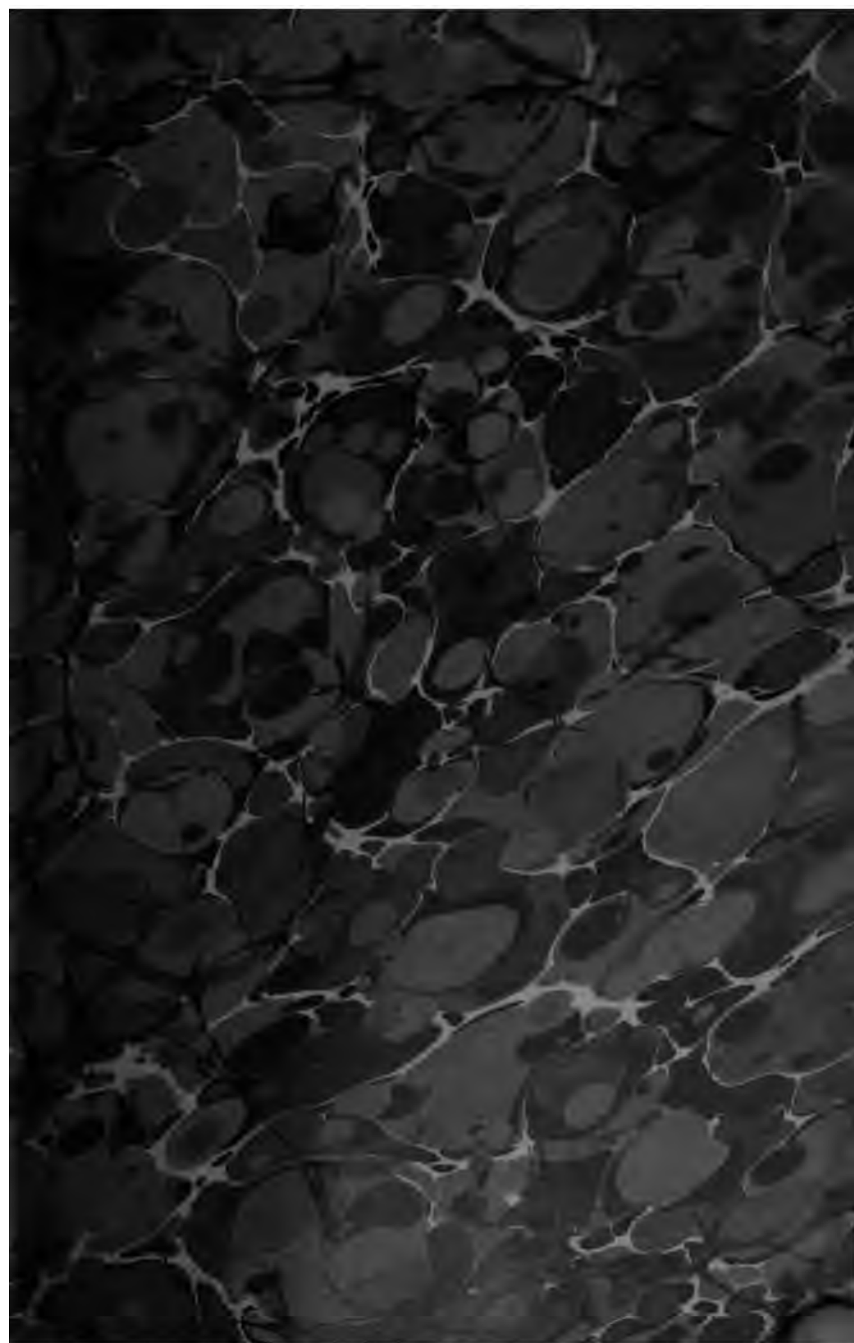



HDI
HW 69ZX 3


VE
RI
TAS





LE
SENS DE LA VIE

Io vi dirò del cor la novitate,
Come l'anima trista piange in lui.
(DANTE.)

ŒUVRES D'ÉDOUARD ROD

LA COURSE A LA MORT

Quatrième édition. 1 vol. in-16.......................... 3 50

LE SENS DE LA VIE

Ouvrage couronné par l'Académie française (*Prix de Jouy*). Douzième édition. 1 vol. in-16.......................... 3 50

LES TROIS CŒURS

Troisième édition, 1 vol. in-16.......................... 3 50

LA SACRIFIÉE

Cinquième édition. 1 vol. in-16.......................... 3 50

LA VIE PRIVÉE DE MICHEL TEISSIER

Neuvième édition. 1 vol. in-16.......................... 3 50

LA SECONDE VIE DE MICHEL TEISSIER

Septième édition. 1 vol. in-16.......................... 3 50

LE SILENCE

Dixième édition. Un vol. in-16.......................... 3 50

LES ROCHES BLANCHES

Dix-huitième édition. 1 vol. in-16.......................... 3 50

DERNIER REFUGE

Treizième édition. 1 vol. in-16.......................... 3 50

SCÈNES DE LA VIE COSMOPOLITE

Lilith. — L'eau et le Feu. — L'Idéal de M. Gindre. — Le Pardon. — La dernière Idylle. — Noces d'or. 1 vol. in-16.......... 3 50

NOUVELLES ROMANDES

1 vol. in-16, avec six illustrations.......................... 3 50

LES IDÉES MORALES DU TEMPS PRÉSENT

Quatrième édition. 1 vol. in-16.......................... 3 50

ÉTUDES SUR LE XIXe SIÈCLE

Giacomo Léopardi. — Les Préraphaélites anglais. — Richard Wagner et l'esthétique allemande. — Victor Hugo. — Garibaldi. — Les véristes italiens. — M. E. de Amicis. — La jeunesse de Cavour. 1 vol. in-16.......................... 3 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LE

SENS DE LA VIE

PAR

ÉDOUARD ROD

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE : PRIX DE JOUY



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1897

LE SENS DE LA VIE

LIVRE PREMIER

MARIAGE

I

Nervi, octobre.

Nous sommes las de l'Italie des villes, des monuments historiques, des musées, des tombeaux et des églises, las des merveilles qu'on trouve marquées d'astérisques dans les guides, las d'être accaparés par les cicérone et sans cesse distraits de nous-mêmes par tout ce qu'il faut admirer. La fatigante chose que le génie de l'homme ! Il s'est consumé en

efforts pour décorer ces cloîtres, pour peupler ces chapelles, pour garnir ces galeries où l'on a conservé le résidu de trois civilisations; et après deux mois passés autour de ces chefs-d'œuvre, on trouve en somme que les plus sublimes d'entre eux ne valent pas la plus humble idée qui germe dans notre propre cerveau, le plus léger sentiment qui fait palpiter une minute notre propre cœur. Oui, ces statues, ces fresques, ces tableaux, tout figés qu'ils sont dans leur immortalité, sont morts bien réellement. Admirables tant qu'on voudra, inimitables, uniques : ils fatiguent pourtant, on les fuit, il y a mieux à faire qu'à les contempler.

Et nous nous sommes réfugiés dans cette tranquille station d'hiver que les étrangers n'encombrent pas encore, bien décidés à ne pas voir Gênes, qui est à deux pas, avec ses palais et son *campo santo*. A vrai dire, je n'aime guère ce ciel implacablement bleu, qui semble étendre sur la mer une teinte d'immuable satisfaction; cette mer elle-

même est trop placide et trop uniforme : je pense avec nostalgie aux horizons changeants, aux vols d'oiseaux, aux vents plus vifs de l'Atlantique. Les basses montagnes et la ligne arrondie des côtes ajoutent encore à cette impression de gaieté claire que laisse toujours la nature du midi ; mais cette impression, qui me blesse comme un disparate dans la vie ordinaire, m'est douce au cœur en ce moment. Je jouis de la tiédeur de ce soleil, de la paix de cette plage, de la gamme des bleus répandus à l'horizon ; cette harmonie aux éclats un peu vifs me semble accompagner comme une joyeuse fanfare le chant plus doux que mon être chante en sourdine.

Vraiment, je ne me figurais point ainsi le « Voyage de noces ». Il m'apparaissait comme une ennuyeuse corvée, pleine d'embarras et de gêne. Quel accord amical peut donc exister entre deux êtres qui se trouvent brusquement arrachés à leurs milieux respectifs, seuls en vis-à-vis l'un de l'autre

avec au fond d'eux-mêmes cette méfiance que l'amour atténue et ne détruit pas, commençant à s'examiner et à se découvrir réciproquement leurs faiblesses, leurs préjugés, leurs désaccords, leurs défauts ? Je connaissais ma fiancée mieux qu'on ne se connaît d'habitude avant le mariage ; mais, tout en l'aimant, je redoutais d'apercevoir en elle, dès l'entrée dans la vie commune, quelque repli qui m'aurait déplu ; et je pensais aussi que jamais je n'oserais me montrer à ses yeux tel que je suis, dans le plein abandon de la confiance. Je redoutais des surprises : quel meilleur moyen que le premier voyage, pensais-je avec inquiétude, pour mettre brusquement en lumière les coins obscurs des caractères, et quelles déceptions réservent ces heures où l'on apprend à n'avoir rien de caché l'un pour l'autre !

Eh bien, contre mon attente, l'intimité est facile et douce. Elle vient s'installer en nous avec des gradations imperceptibles, favorisée par ces souffles tièdes de la mer,

par ces bleus amicaux de l'espace ; chaque jour un peu plus étroite, elle nous emprisonne dans ses filets, et déjà ses filets nous sont chers. A travers les villes, nous nous sommes souvent rencontrés dans nos admirations et dans nos sympathies : nos yeux se sont plus d'une fois cherchés après être restés fixés un temps égal sur la même toile ; nous avons eu des silences où chacun entendait clairement ce que l'autre pensait. Nous avons commencé à éprouver ensemble la fatigue de regarder même les choses préférées, même les Primitifs que nous aimons tous deux ; et quand je me suis décidé à proposer la retraite, je savais d'avance que mon offre prévenait un désir. Ici, nous nous promenons ensemble sans ennui, sans fatigue, silencieux quand il le faut, regardant dans nos cœurs qui sont près l'un de l'autre et heureux de ce que nous trouvons en nous-mêmes. Les heures s'envolent, les jours passent, nous ne nous lassons pas l'un de l'autre, notre isolement ne nous est

point à charge. Et je me surprends à adresser au temps la vieille et inutile prière de s'arrêter un peu. Pourquoi rentrer dans la mêlée? Laissons couler les jours, comme ces flots bleus inutiles et sonores; laissons nos âmes s'endormir ensemble dans cette paix qui nous pénètre! Tout ce que la vie pourra nous donner dans la suite, — fortune faite, ambitions réalisées, succès, ces hochets des grands enfants qui sont les hommes —, cela vaudra-t-il jamais cette jouissance étroite et si sereine où nous nous oublions à présent? Les spectacles nouveaux qui nous attendent vaudront-ils celui de cette mer où nous mirons nos âmes? Hélas! loin de là! Il faudra que ses yeux clairs, ignorants et bons, s'accoutument aux aspects des hommes et découvrent peu à peu le monde dont ils n'ont vu jusqu'à présent que les facettes trompeuses. Tandis qu'aujourd'hui nous nous bornons l'un à l'autre notre horizon, il faudra que des images étrangères se glissent entre nous, que nous soyons séparés par les tra-

cas des occupations, que le tourbillon de la vie roule nos deux destinées liées ensemble à travers des rivages inconnus... Mon plus cher désir est de la rendre heureuse : qui sait les douleurs que je lui infligerai !... Je n'avais pas encore songé que lorsqu'on est deux, les mauvaises chances augmentent de moitié, qu'il faut redouter deux fois ce qu'on ne redoutait qu'une, et d'autres dangers encore, que l'avenir renferme un nombre double d'angoissants inconnus... Pourquoi ces mauvaises pensées me prennent-elles parfois, pendant nos silences? Les connaît-elle aussi? Est-ce qu'elle me les cacherait comme je les lui cache?... Ou bien ne sont-elles qu'un jeu nouveau de cette imagination que je me connais et qui m'a si longtemps tourmenté ? Pourtant, j'ai juré que je secouerais son règne ; le temps est passé, où je pouvais me creuser stérilement le cœur : je veux aimer, je veux agir. J'ai chassé les fantômes de mon ancienne vie, et s'ils changent de forme pour tromper la surveillance que j'exerce autour de moi-même, je

saurai bien les chasser encore. En avant donc, et qu'une ère nouvelle date pour moi du jour où j'ai vaincu toute hésitation et toute crainte pour m'oublier moi-même... !

II

Nervi, octobre.

O pauvre amie, toi qui t'es sincèrement et naïvement donnée et me crois tien, tu ne soupçonnes pas la dure conquête qu'il te reste à faire! Sans doute, quand tu regardes vers l'avenir, tu te dis que notre jeune amour est déjà un rempart assez fort pour nous être un commun refuge, et dans ta tranquille confiance tu ignores les ennemis qui nous menacent. Ici, dans cette paix, je suis tout près de toi : les journées sont brèves, les heures délicieuses, la mer toujours bleue nous berce de ses sereines harmonies, nous sommes isolés dans les quelques jours qui nous appartiennent, et nous nous abandonnons à

nos enchantements sans penser que le moment approche où il faudra quitter cette oasis de notre existence. Mais là-bas, dans cette grande Ville où tu te laisses emmener sans une crainte, des orages que tu ignores passeront sur nous. La vie du cœur ne peut se développer à l'aise que dans le calme et le loisir : au milieu de la fièvre, du travail, du calcul, de l'action, où trouver le temps des douces rêveries à deux sans lesquelles les âmes ne savent plus s'entendre? Comment éviter les vulgaires préoccupations qui vous absorbent, les médiocres soucis qui vous dessèchent, tous ces honteux tracas dont on rougit d'avoir la tête pleine et qui pourtant ne vous quittent jamais? Et puis, il faudra que tu me reprennes à mes habitudes : j'aime les foules et la nuit; j'aime le boulevard avec tout ce qu'il roule; j'aime, par les soirs d'été, les longues stations sur la terrasse des cafés; j'aime, en hiver, la chaleur humide de ces salles où toutes sortes de mauvaises passions vous frôlent comme des caresses. Oui, toutes

ces choses, je les maudis, — mais je les aime : comment m'en détacheras-tu?

Encore s'il n'y avait que ces ennemis du dehors, tu les chasserais sans doute, comme le jour chasse la nuit. Mais ils ont mon cœur pour complice : mon cœur n'est point, comme tu le crois, un miroir paisible où se réfléchit ton image; il est un fond de mer troublé,—boueux parfois,— et des monstres l'habitent. Il a de basses ambitions qui étouffent les sentiments purs, comme les herbes aux racines tenaces étouffent les fleurs; il est dévoré par cette soif de réussir que Paris exacerbe et que n'apaisent plus que d'étranges poisons, il a des curiosités blasées qui l'entraîneront par bonds loin de toi, et qui sait si un jour il n'aura pas soif de tes larmes!... Je le soupçonne : un duel va s'engager entre la Ville et toi. Vous me voudrez toutes les deux comme deux maîtresses rivales : toi, pour m'aimer et me rendre bon; elle, pour me vider l'âme au profit de ses vains mirages. Sa voix m'enfiévrera les veines,

et ton amour sera toujours à portée de mes lèvres comme un fruit rafraîchissant. Elle me criera ses impérieux conseils de luttes et d'ambitions; tu me diras, toi, que le but est atteint quand on a l'amour. Qui l'emportera, elle ou toi? Elle me tient par toutes les fibres cachées de mon être, par les images qu'avec son art de magicienne elle évoque devant mes yeux, par les venins qu'elle m'a inoculés, et toi, tu n'as pour armes que ton sourire et ta bonté...

Ce n'est pas tout encore. Si tu t'empares de ce Moi, que les circonstances ont ainsi pétri, tu trouveras demain un autre Moi, plus dangereux peut-être, parce qu'il se plaît à se contempler sans cesse, à déchirer ses sentiments dans un jeu cruel, à suivre ses pensées jusqu'au bout de leurs courses impitoyables : un Moi raisonneur, despote et douteur, que tu ignores et qui se connaît, un Moi que je redoute tant, que je le vois d'avance piétinant sur notre bonheur d'aujourd'hui, tourmentant mon amour et le tien comme un

féroce tortionnaire qui s'appliquerait à lui-même ses roues et ses brodequins. Oh ! si tu connaissais, comme je le connais, le passé de ce Moi ennemi, si tu savais même... par quels chemins il est arrivé à toi !...

... Je me dis ces choses, et j'ai honte en te regardant... Tant de livres lus, tant d'idées remuées, tant d'efforts d'esprit ne m'ont pas fait ton égal. J'étais fier de mon intelligence et croyais qu'elle avait à peu près tout pénétré : ces quelques jours passés dans ton air m'ont ouvert les yeux sur mon vide. Oui, j'ignore la science qui seule importe à connaître, celle que tu sais si bien, celle que chacun peut se créer, et que pourtant si peu découvrent, qui n'a pas de nom et qui rend heureux ! Et j'ai peur de cette ignorance, j'en ai peur pour toi, pour moi, pour notre avenir et pour notre amour !...

III

Paris, décembre.

Mes occupations, mes travaux, ma vie prennent un autre aspect. D'abord, en sortant de l'isolement intime où nous avons vécu pendant près de trois mois, je me suis trouvé singulièrement désorienté dans le tumulte du monde. Il m'était venu comme une indifférence pour les autres et pour tout ce qui pouvait m'arracher à ma sérénité. Ces trois mois passés à courir l'Italie, puis à flâner sur une petite plage, parmi des étrangers avec lesquels nous n'avons pas échangé trois paroles et que nous ne regardions même pas, me semblaient un beau rêve, et je ne songeais qu'à le recommencer. Et pourquoi non? Qu'est-ce donc qui nous empêcherait de nous enfuir définitivement vers un de ces endroits bénis où, dans la mollesse d'un climat toujours tiède, on peut vivre

en laissant sommeiller son esprit apaisé? Aurais-je beaucoup de peine à renier mes anciens projets? Regretterions-nous beaucoup ce qu'il nous faudrait quitter? Je ne crois pas, et pourtant nous restons : les habitudes sont les plus fortes, — hélas! et nous n'aurons jamais la sagesse d'agir en fous!.. D'ailleurs, de jour en jour je m'accommode mieux de cette existence nouvelle : les tracas des affaires du dehors diminuent d'importance à mes yeux en raison de ce qu'augmente mon attachement à ma femme et à mon foyer. Comme je me moque de moi, — en même temps qu'il me court un petit frisson dans le dos, — quand je me rappelle mon intérieur de célibataire! Mon salon surtout, mon terrible salon vieil or, avec les housses grises que Madeleine, ma vieille bonne, enlevait deux ou trois fois l'an, dans les grandes occasions, et remplaçait par des anti-macassar; avec son piano aux cordes rouillées sur lequel je tapais dans mes heures d'ennui ; avec, sur la cheminée, une

pendule si grotesque que ma femme a éclaté de rire en la retrouvant dans un coin de notre appartement !,.. Maintenant, ceux de mes anciens meubles que nous avons conservés sont transformés, embellis, rajeunis. Il y a des fleurs dans tous les vases. Des fleurs ! je les dédaignais autrefois, je ne les regardais pas quand Madeleine en rapportait du marché et les plantait comme des cierges dans les pots en vieux Delft de ma salle à manger; je ne savais pas comprendre leur sourire amical, la grâce qu'elles mettent à mourir pour nous en égayant nos yeux. C'étaient des choses inanimées, que je prenais de doigts indifférents : à présent, elles me parlent, elles me disent pourquoi elles sont là, elles me content mille historiettes charmantes, comme de petits poëmes qui vous reposent. Et il en est de même pour tous les détails de la vie : pour les plis des rideaux, pour l'arrangement des bibelots, oui, pour la couleur de mes cravates que je n'achète plus moi-même au hasard et pour la physio-

nomie de mon fauteuil devant ma table de travail. A chaque pas que je fais dans ce *home*, je me sens sous la protection d'une bienveillante fée dont la baguette me suit pour prévenir mes souhaits. Aussi, je ne sors qu'avec la hâte de rentrer, étonné du bien-être inaccoutumé qui m'accompagne. Il me semble aussi que je suis moins sensible aux ennuis de la vie quotidienne : je les secoue bravement, dans un acte d'insouciance plutôt que dans une révolte de ma sensibilité. Qu'importe tout cela? N'ai-je pas mon *buen-retiro* qui m'attend, l'asile enchanté où je retrouverai le regard de deux yeux dévoués? Seulement, je voudrais les secouer tout à fait, pour savourer davantage cette chère affection qui borne et remplit mon horizon...

IV

Paris, avril.

Je voudrais trouver un mot qui exprimât ce qu'est un être tranquille, doux, bon, con-

fiant, dont la seule présence repose, un être de grâce et de charme et qui respire la paix.

Sous l'unique fenêtre de mon cabinet de travail s'étend un petit coin champêtre égaré dans Paris : un jardin minuscule, avec un bassin, des fleurs, du gazon, des lilas qui viennent de fleurir, un peuplier même, un long peuplier mince, pauvre arbre anémique rêvant sans doute, comme le sapin d'Henri Heine, de grands arbres vigoureux croissant sous des cieux libres. Des chats observent les poissons rouges dans l'eau douteuse du bassin, ou dorment épars dans le gazon ; il y a des oiseaux logés parmi les arbres; et l'on ne voit aucun mur, aucune maison, — mais de hauts tilleuls et des cèdres, sortant d'une riche propriété voisine, ouvrent à l'horizon, — à vingt pas, — une perspective infinie de forêt. Cette forêt qui n'existe pas nous fait oublier la tristesse de notre logis : c'est la Brocéliande de nos rêves, où nous nous enfermons dans le cercle magique de Viviane pour la brève éternité...

Pendant que je travaille, elle est là, derrière moi, attentive à ne me point troubler; de temps en temps, je perçois le bruit de la laine qu'elle tire dans le canevas, ou de la page qu'elle tourne, ou de son souffle léger; quelquefois, je me retourne et ne la vois plus : elle a disparu silencieusement; au bout d'un instant elle revient de même, sans que ses petites pantoufles fassent craquer le parquet; et je sens son regard posé sur moi comme une continuelle caresse, le regard de ses grands yeux profonds et clairs, où il n'y a que bonté, tendresse et dévouement. Toujours aussi, je sens sa pensée qui suit la mienne et chemine côte à côte avec elle, à travers les rêves comme à travers les soucis des jours. Quel mystère y a-t-il donc dans ce sentiment d'union intime qui atténue les inquiétudes et qui double les joies?..

J'ai tant souffert, autrefois, de me sentir SEUL! J'ai passé des nuits à errer dans les foules pour m'éviter moi-même, m'efforçant

d'arriver à l'illusion que j'étais quelque chose à ces AUTRES qui s'agitaient sous mes yeux. J'ai fui avec horreur mon chez-moi, impitoyablement rempli de moi, où les moindres objets, les bibelots, les livres, les papiers des murailles, les tableaux et les fauteuils me renvoyaient comme des miroirs multipliés mon odieuse image. Il me semblait que je pourrais le laisser en chemin par les rues, ce moi, ou l'oublier dans un café, ou le déposer au théâtre, et je courais les théâtres, les cafés, les rues. Souvent je me suis cramponné à des amis de pacotille rencontrés par hasard, leur racontant mes affaires, leur partageant des lambeaux de mon âme, sans me laisser rebuter par leur indifférence. Combien de fois mon cœur a-t-il battu sur des cœurs étrangers sans entendre autre chose que le bruit de ses palpitations battant dans le vide! Combien de fois, après m'être oublié une heure ou une nuit en des compagnies gaies, dans des salons, dans des casinos ou dans des tavernes, après avoir ri

à pleines lèvres et causé bruyamment, après m'être répandu en confidences et avoir reçu d'un air amical celles des autres, — ai-je senti avec une amertume décuplée, les lendemains, que j'étais seul quand même, irrémédiablement seul, que ces bruits s'évanouissaient sans rien laisser après eux, que les fumées de l'alcool se dissipaient en tristesse comme les amitiés ou les amours de la veille. Eh bien! il me semble maintenant que ma solitude est vaincue : non certes parce que je vois sans cesse auprès de moi la même figure connue, — mais parce que cette figure est aimée. Quelque chose d'elle passe continuellement en moi, comme une chaleur bienfaisante, comme une autre vie meilleure, et quelque chose de moi passe en elle. Ce n'est plus l'âme étrangère, qui reste toujours étrangère malgré la fréquence des rencontres, malgré l'assiduité des relations : c'est la pénetration continue qui, peu à peu, de deux êtres n'en fait qu'un.

V

Paris, avril.

C'est étrange comme on se laisse prendre et entraîner par l'engrenage de la vie! On lui livre un doigt, insouciamment: elle prend le corps. On croit qu'on peut jouer avec elle, prendre d'elle ce qu'on veut, lui abandonner par paresse, par lassitude ou par indifférence des fragments de soi-même, et rester cependant le maître et garder son indépendance. Illusion! Après la révolte de la première jeunesse, on s'aperçoit un jour qu'on s'est rendu, qu'on est lié : ce sont de menues et traîtresses habitudes, dont les douceurs insinuantes vous ont insensiblement conquis; c'est l'ambition d'un but longtemps dédaigné, qui s'est développé à travers vos mépris; c'est l'amour, dont votre impuissance à sentir vous a fait longtemps douter, que vous avez nié parce que vous ne l'éprouviez sous aucune des formes connues,

et qui se glisse en vous, avec des allures que vous ne lui auriez point soupçonnées ; c'est le Devoir, — mon Dieu ! oui, le Devoir, le sentiment entre tous injustifié, cette convention, cette absurdité, cet impératif dont votre raison vous a mille fois démontré le non-être, — qui se met à vous crier ses ordres et se fait obéir. Tous ces liens m'attachent, toutes ces voix me gouvernent, je sens que je ne m'appartiens plus.

Combien de fois, jadis, quand je souffrais sans cause, ou simplement quand un choc douloureux provoquait en moi d'angoissantes pensées, me suis-je consolé en me disant : « Après tout, je suis le maître de mon existence ; quand la mesure sera comble, nul ne m'empêchera de me délivrer... Quelques précautions pour n'être pas remarqué, le moins de bruit possible, et ces tracas seront à jamais loin de moi !... »

Maintenant, je ne puis plus me consoler ainsi. J'ai, par un acte de volonté, lié ma destinée à une autre destinée, et cette double

chaîne, que j'ai imprudemment attachée, je n'ai pas le Droit de la briser... Le Droit... Oh! le mot absurde qui vient s'imposer à mon esprit!... D'où la force inconnue qui peut peser sur ma décision?.. D'où le mystérieux fluide qui paralyse mon égoïsme ?.. Je sais qu'à l'instant où je fermerais les yeux, le monde cesserait d'exister, avec celle à qui je pense, avec l'affection qui grandit dans mon cœur, avec les idées que je me forge et mes ergotages sur le droit, le devoir, la liberté et le reste; je sais que je ne saurais rien des larmes, des douleurs, des luttes qui subsisteraient après moi; que, dans mon repos, je ne sentirais rien, absolument rien, du mal causé par mon acte et qui peut-être se résoudrait en bien. Je sais tout cela, un effort de mon imagination me fait toucher au néant, — et cependant je me sens esclave. La destinée peut frapper sur moi à coups redoublés; je puis être harcelé par la troupe des ennemis du dehors ou par ce pire ennemi que je porte en dedans; je puis me trouver aux prises

avec ces deux adversaires dont autrefois je n'aurais jamais hésité à me défaire au prix de la vie, la Misère et la Douleur, avec lesquelles il me faudra peut-être longuement lutter, dont il me faudra supporter les effroyables inventions ; mes relations avec les hommes peuvent devenir une source de continuelles piqûres sur lesquelles mon imagination versera l'huile bouillante de ses rêveries : il me faudra supporter tout cela, — patiente bête de somme qui plie le dos sous le fouet. Oui, je dois marcher maintenant dans l'ornière où marche la file des autres, ces ennemis ; qui sait ? je vais m'annihiler peut-être, me ruiner selon les caprices d'un hasard, me voir réduit à faire graviter ma pensée autour des absurdes problèmes quotidiens : des termes, des layettes, des notes de couturière ou de pharmacien !... Sans issue, encore une fois, sans pouvoir regarder à la Grande Libératrice, sans plus rêver, aux heures douces, aux moyens d'en finir avec tous ces maux !

Alors une question angoissante se pose — la question : Comment et pourquoi la vie se fait-elle accepter?... Je ne suis certainement pas seul de ma sorte : mille autres avant moi, tout le monde peut-être, ont senti, dans une révolte de leur être, peser sur eux le poids de leur destinée; mille frères inconnus ont commencé comme moi par la stérile indignation contre cette tyrannie dont on subit les effets sans en entrevoir la cause, — puis se sont résignés, ont vécu; quelques-uns se sont laissés passivement traîner pendant des années sur la claie de toutes les misères; il y en a qui sont devenus très vieux et qui se sont attachés à leurs infirmités ; d'autres, en patriarches, ont élevé de nombreux enfants et vu, en souriant, commencer jusqu'à leur troisième génération ; d'autres sont morts jeunes et ont regretté de mourir. D'où leur est donc venue la force d'accepter ainsi les avatars de leur âge et de leur carrière? Cette résignation qui les a conquis, est-elle une dégradation de l'être

qui s'avilit en reniant son droit à la révolte, comme un esclave tombé à l'abrutissement? Est-elle au contraire la haute éducation qui le forme pour des fins ignorées et supérieures? Lesquels ont raison : ceux qui, comme moi hier, méprisaient et haïssaient la vie, la traitant, en pensée, comme un compagnon de hasard qu'on est libre de quitter quand on est las de son bavardage; ou ceux qui, comme moi demain, l'ont acceptée, la subissent — qui sait? — l'aiment peut-être? Y a-t-il donc, dans les détails misérables qui me conquièrent, dans toute cette relativité du pire au mal à laquelle je m'abandonne, y a-t-il un sens mystérieux que je n'avais pas compris?

Le voilà posé, le problème. Il ne manque pas de solutions proposées :

Les uns disent : « Il y a la Foi. » — La Foi, en effet, répond à toutes nos curiosités, explique tout : elle nous donne la raison de notre existence, puisqu'elle nous prouve que nous sommes le centre du monde; le courage de supporter nos maux, puisqu'ils nous pré-

parent un sort meilleur; et le goût de la vie, puisqu'elle est l'éternité. En se jetant dans le mystère, elle en a reculé l'effroi ; ses affirmations ont chassé le doute ; et, dans le triomphe de sa certitude, elle a établi un système merveilleusement échafaudé sur une base imaginaire, qui, calculé pour répondre à tous les besoins de notre intelligence, ne laisse aucune place au désespoir. — Mais la Foi, il faut l'avoir, et je ne l'ai pas.

D'autres disent : « Il y a le Progrès de l'espèce, dont nous sommes les ouvriers : qu'importe ce que souffrent les unités, pourvu que l'ensemble prospère ? » — Il est difficile d'avoir sur le Progrès une idée arrêtée, car nous ne connaissons d'une manière un peu complète que l'histoire de deux civilisations : mais ces deux civilisations nous montrent une marche ascendante prolongée aboutissant à un effondrement graduel ; nous pouvons présumer qu'il en est de même des autres, puisqu'elles ont survécu ; et ce qui

se passe autour de nous tend à montrer que notre civilisation, — laquelle n'est supérieure ni à celle des Romains, ni à celle des Grecs, ni même, autant que nous en pouvons juger, à celle des Égyptiens ou des Assyriens, — s'effondrera à son heure, comme les autres, sous des causes différentes, avec sa religion, sa morale, sa politique et une grande partie de son acquit. D'ailleurs, le « progrès de l'ensemble » reposant sur la souffrance des individus, cela me paraît un de ces lieux communs que des esprits peu subtils inventent pour que d'autres moins subtils encore les imposent à la bêtise humaine.

D'autres disent encore : « Il y a l'Humanité : il faut l'aimer, cet amour résout le problème, donne un sens à la vie et un but à l'action. » Mais je regarde dans mon cœur, et je trouve que je n'aime pas l'Humanité. Ce n'est pas de la misanthropie, c'est de l'indifférence. L'Humanité ne me représente rien. Ce mot abstrait est trop vaste : il comprend aussi

bien ce que je déteste que ce que j'aime, les odieux Chinois, et les Russes pour lesquels j'éprouve une sympathie d'ailleurs sans cause précise, les derniers des Australiens, voisins encore de l'animalité, et les Européens les plus raffinés, dont l'égoïsme m'irrite, les assassins, les gendarmes et les honnêtes gens. Jeté au hasard dans la conversation, ce mot n'éveille en moi qu'une vague notion de foules insupportables, grossières, bêtes, bruyantes, laides et viles, parmi lesquelles j'aurai peine à trouver perdus quelques individus que je puisse approcher sans dégoût. Il ne me suffit pas d'appartenir à l'Humanité pour l'aimer, pas plus qu'il ne me suffit d'être le cousin, le père ou le neveu de quelque imbécile pour le prendre en affection. J'entends réserver contre elle les droits de mon individualité ; et, parmi ces droits, figure en première ligne celui de m'isoler. Or, ce droit, la société le viole avec ses lois, ses mœurs et ses préjugés : je ne puis donc l'aimer, et les mauvais sentiments qu'elle

m'inspire rejaillissent sur l'Humanité, qui l'a créée, et dont elle est en quelque sorte l'expression sensible et concrète.

On parle aussi de la Pitié. Les romanciers russes, dont on fait grand bruit et que j'ai encore peu lus, ont inventé la « religion de la souffrance humaine ». J'ai bien peur que ce ne soit encore une phrase vide, comme « le progrès de l'espèce ». Sans doute, la souffrance d'un être m'émeut beaucoup, et plus l'être qui souffre est proche de moi, plus mon émotion est vive. Je participerai surtout de certaines douleurs que je comprendrai mieux que d'autres : celles que je suis particulièrement susceptible d'éprouver. Si je les vois, ou si je les trouve retracées vivement dans un livre, je serai porté à vouloir les soulager, sans que cette intention ait d'ailleurs beaucoup de chances de sortir du cercle des velléités. Je plaindrai, comme un autre, plus sincèrement peut-être que beaucoup, la misère, le mal, le vice, la laideur : s'il me

suffit de tendre la main à un malheureux pour le sauver, je n'hésiterai pas à le faire, même en me détournant de mon chemin ; s'il faut lui ouvrir ma bourse, je le ferai encore, à condition que j'aie la certitude qu'il ne la videra pas; s'il a besoin de paroles de compassion, j'en trouverai, dans mon cœur ou dans mon imagination; si sa douleur est de celles qui me touchent peu, je lui cacherai mon indifférence, de peur de le froisser, au prix d'un effort sur moi-même. Je ne suis donc pas moins sensible à la pitié qu'un autre, car c'est ainsi que je l'ai toujours vu pratiquer, ce sont là les rites réels de la « religion de la souffrance humaine ». Mais est-ce assez pour accepter la vie ? est-ce assez pour l'aimer ? Oui, peut-être pour un Jésus-Christ, chez qui ce sentiment grandit jusqu'à absorber toutes ses pensés et toutes les forces de son être, non pour un homme ordinaire, qui ne l'éprouve ni plus ni moins fort que tout le monde. Je ne suis ni un dieu, ni un prophète, ni un fanatique : je

suis un être très simple, qui se débat contre le doute banal d'un esprit angoissé de tout, contre le vide d'un cœur qu'une seule affection, quelque complète qu'elle soit, ne suffit pas à remplir. Je cherche une planche de salut et n'en trouve pas. La religion ne m'est rien, celle de la pitié pas plus que l'autre, car elle me paraît tout aussi factice. La pitié, poussée au degré où elle peut devenir une raison d'exister, ne s'acquiert pas plus que la foi; or, je n'ai pas plus l'une que l'autre, j'en suis sûr, je le sais. Je comprends fort bien que ceux qui ont cru, — en Dieu ou à l'homme, peu importe, — soient arrivés à porter allègrement le fardeau de la vie. Mais je ne crois pas....

Restent enfin l'agnosticime, le *struggle for life*, les diverses inventions anglaises pour justifier l'égoïsme, l'indifférence et la fade tranquillité du non-savoir. Mais le problème est toujours là; cela ne m'apaise nullement, de savoir que je ne puis savoir : ma curiosité subsiste, mon inquiétude aussi, et toutes

les questions relatives à l'existence me touchent de trop près pour que je puisse paisiblement consentir à les laisser sans résolution Je veux bien renoncer à mes besoins métaphysiques et prendre mon parti d'ignorer s'il y a un dieu : s'il existe, il est si loin, si haut, si étranger à notre nature, et rien ne prouverait qu'il entre en rapports avec nous... Quoique intéressé plus directement au problème, je renonce aussi à savoir si quelque chose de mon individualité doit me survivre : si j'en acquérais la certitude, il me faudrait savoir en plus sous quelle forme se perpétueront ces fragments de mon MOI, et il est évident que je ne le saurai jamais. J accepte donc la relativité de mes notions : il me serait plus agréable, sans doute, de trouver un absolu dans chaque domaine ; mais puisqu'il n'y en a point, je m'en passe, et, quoique enviant les gens qui divisent le monde en deux parts avec leurs critères comme avec le tranchant d'un couteau, j'admets avec résignation que le Bien et le Mal, le

Vrai et le Faux, le Beau et le Laid sont des mots dépourvus de sens réel, des modes transitoires de notre intelligence. Oui, j'arrive sans trop de peine jusqu'à ce point de la négative. Mais, entouré de ce néant que j'ai fait, j'accepte la vie, j'aime, j'ai des heures de joie, j'existe enfin. Pourquoi ? Comment?... Voilà la question d'enfant que je ne puis me résoudre à laisser sans réponse, car je ne puis agir sans pénétrer la raison d'un acte et je ne veux pas être un mannequin dont des forces inconnues tireraient les ficelles...

VI

Paris, juin.

Nous allons quelquefois, quand le jour tombe, nous asseoir autour de cette mare d'Auteuil que nous avons prise en affection à cause de son silence et des vieux arbres qui baignent leurs branches dans ses eaux

endormies. D'habitude, elle est abandonnée, et, séparés de la route par un épais rideau de feuillages, on est très loin du Bois, très loin de Paris, très loin de la vie. Aujourd'hui, il y avait là, par hasard, une jeune mère avec ses deux enfants : l'un, encore aux langes, sommeillant sur ses genoux; l'autre, une petite fille, jouant à côté d'elle avec une pelle et du gravier. Nous nous sommes assis vis-à-vis de ce joli groupe; et bientôt la petite, qui nous observait, s'est dirigée vers nous, le doigt dans sa bouche, avec un air adorablement timide et mutin; elle avait grande envie de venir à nous, et n'osait pas tout à fait; nous regardant toujours, elle s'est baissée pour cueillir quelques pâquerettes dans le gazon, puis, se décidant soudain, elle est venue en courant les déposer sur les genoux de ma femme, avec un beau « tiens! » amical et convaincu. Nous l'avons embrassée, elle nous a dit mille choses charmantes, et nous avons joué avec elle jusqu'au moment où sa mère l'a rappelée. Elle

est partie en nous envoyant des baisers.

... Alors, restés seuls, nous nous sommes mis à causer enfants.

Elle, mère d'instinct comme toutes les femmes, en désire. Moi, pas. J'ai peur des responsabilités, peur des inquiétudes; notre intimité à deux me suffit; il me semble qu'il ne nous manque rien.

« Pourtant, dit-elle, c'est si gracieux, et cela met tant de vie dans la maison!... Représente-toi comme notre intérieur serait plus gai, avec une belle petite fille comme celle que tu viens d'embrasser!...

« Mais les soucis de la grossesse, le bruit la nuit et le jour, les embarras avec la nourrice, le sacrifice de notre indépendance... Ne nous faudrait-il pas renoncer à nos promenades, à nos projets de voyage, changer tous les plans d'avenir que nous faisons comme si nous devions toujours rester en tête-à-tête?...

« Mais quand nous serons vieux?... »

Eh bien! quand nous serons vieux, — et

d'abord il n'est pas sûr que nous le soyons jamais, — notre affection sera d'autant plus solide que nous serons seuls. Dieu sait les orages qui attendent notre vie commune : échappés ensemble, fatigués peut-être, nous nous serrerons l'un contre l'autre pour braver les tristesses du destin. Nos jours, étant plus rares, nous seront plus chers : nous n'en aurons pas un de trop pour nous aimer encore ; et comme nous serons bien, au milieu du roulement des affaires humaines qui ne nous toucheront presque plus, détachés de tout, sauf l'un de l'autre, ayant enfermé tout notre horizon dans notre affection ! La vie, dont nous redoutons à présent les caprices possibles, aura fui loin derrière nos pas : nous la regarderons comme d'un sommet une route parcourue dont on ne voit plus ni les aspérités ni les rocailles, évoquant ensemble nos bons souvenirs et les mauvais que les mirages de la mémoire nous feront paraître bons aussi. Nous nous aimerons d'autant mieux que nous nous serons longuement

éprouvés : car le cœur ne vieillit que pour le monde; il reste un temple où se conservent pieusement les affections sacrées, et, s'il nous vient pour toutes les choses cette froide indifférence qui obscurcit les yeux des vieillards, elle ne nous empêchera pas, au contraire, de cultiver le sentiment qui nous unira encore. Qui sait si un soir où, voûtés et nous appuyant l'un sur l'autre, nous irons encore respirer le printemps, — notre dernier peut-être, — il ne nous reviendra pas, comme une bouffée d'air ancien, notre causerie d'aujourd'hui? Et j'en suis sûr, instruits par nos expériences nous dirons alors : « Décidément, mieux valait qu'il en fût ainsi!... »

Elle regardait l'eau bruissante d'un air non convaincu, hésitant à répondre.

« ... Mais, dit-elle enfin, après un silence où nous nous entendions penser, l'un de nous deux partira le premier... Si nous n'avons pas d'enfant, l'autre restera seul... »

C'était justement l'idée qui venait de se

glisser en moi et qui m'avait fait taire. Nous avons frissonné tous deux et n'avons plus rien dit.

VII

Paris, juillet.

Il y a en moi un intolérant, un sectaire, dont je suis le premier à condamner l'absurde fanatisme, mais qui reparaît de temps en temps, quoi que je fasse. Au fond, j'ai l'âme d'un croyant tombé dans le scepticisme, je crois à ma négation, tout incertaine que je la sens, et veux l'imposer. Ma femme a conservé sa foi de jeune fille et ses habitudes pieuses. Il semble que je doive les respecter : aurais-je à lui offrir rien de mieux ? ma certitude est-elle assez forte pour me donner le droit de troubler sa conscience ? L'état d'esprit où je me trouve est-il si enviable que je doive tenir à le lui communiquer ? Eh bien ! non, il m'échappe souvent des mots

qui la blessent, je l'entraîne dans des discussions où elle n'aime pas à me suivre, où elle me suit pourtant, où je raisonne beaucoup mieux qu'elle, mais, heureusement, sans la convaincre. Ses arguments — toujours des arguments de femme, — ne prouvent rien et sont à leur manière terriblement concluants : « Je me trouve bien ainsi ; pourquoi changerais-je?.. » Moi, je parle du culte de la Vérité, de la fière satisfaction qu'il y a à savoir qu'on n'est dupe d'aucune illusion, d'aucun préjugé, qu'on domine les erreurs et qu'on a l'esprit fort, — et je ne trouve aucun écho. Guidée par son dédain charmant d'un courage viril, la grâce féminine évite d'instinct nos sophismes : car nos philosophies ne sont jamais autre chose. Nous savons très bien qu'erreur et vérité sont des mots relatifs, et les femmes le savent aussi ; nous savons encore, aussi bien qu'elles, qu'une douce erreur vaut mieux qu'une amère vérité, puisqu'en fait ces deux termes ont le même sens ; mais, accoutumés à nous servir des mots pour

tromper les autres, nous nous en servons aussi contre nous-mêmes et nous laissons prendre aux spécieuses apparences dont nous les revêtons. En sorte que, sous prétexte de n'être pas dupes de systèmes qu'il nous convient de repousser, nous le sommes, en fin de compte, de nos propres déclamations. Elles sont plus droites et plus fines, et doucement écartent de leur voie les ronces et les broussailles dont nous sommes fiers d'encombrer la nôtre... C'est pourquoi je m'efforce, avec des brutalités de maire libre-penseur, de chasser Dieu de son horizon, tandis qu'elle le conserve jalousement, parce qu'il lui plaît de réserver dans son cœur un temple plus pur que ceux des affections humaines.

VIII

Paris, septembre.

J'ai rencontré hier M***, cet original ami des jours anciens, que je ne vois plus que

par hasard, à de lointains intervalles. Les années passent sur lui sans le changer. toujours le même long corps osseux, le même visage impassible aux tons de bistre, la même lenteur dans les gestes, la même attention grave à rouler sa cigarette en s'arrêtant sur le trottoir, le même mystère d'un âge qui ne se devine pas. Je ne puis voir sa silhouette raser les murs sans me reporter dix ans en arrière, à ce dur hiver où nous promenions ensemble notre spleen à travers le quartier Montmartre. Il revenait de Constantinople, où il avait été manger paresseusement, au soleil, les restes de son patrimoine. Moi, j'arrivais à Paris, n'ayant jamais rien vu, seul et inquiet de mon existence incertaine. Nous nous étions rencontrés un jour dans un café, où l'agacement du bruit des dominos à une table voisine nous avait rapprochés; et nous étions restés comme attachés l'un à l'autre par la solitude et l'ennui. Séparés pendant la journée, nous nous retrouvions vers le soir pour al-

ler dîner, en nous contant nos mutuels déboires, puis flâner un moment sur le boulevard extérieur où des formes vagues remuaient dans le brouillard, et entrer enfin dans quelque salle où il y avait du bruit et des femmes. M*** m'inspirait un mélange de sympathie et de haine : je ne pouvais le souffrir et revenais toujours à lui ; surtout, il m'étonnait par toutes sortes de sentiments contradictoires que je ne m'expliquais pas. Avec son parler sententieux et son allure flegmatique, il était à la fois égoïste jusqu'à la cruauté et susceptible de tendresses infinies. Son rêve était d'avoir une femme pour lui tout seul : comme il s'obstinait à la chercher dans les bals publics, les cirques et les brasseries, il ne la trouvait jamais, et chacune de ses liaisons se terminait par de gros chagrins un peu ridicules. Mais à chaque nouvelle expérience, en même temps qu'il « s'attachait », comme il disait, il avait des calculs qui montraient avec une naïveté cynique le féroce égoïsme de ses sentiments. Ainsi, une

de ses maîtresses fut emportée par une phthisie galopante. Il alla la voir tous les jours, très fidèle et très affectueux; l'avant-veille de sa mort, il lui acheta un bracelet qu'elle désirait depuis longtemps; et en revenant de l'enterrement, il me disait : « Voyez-vous, ce qui me désole, c'est que ce bracelet reviendra à sa sœur, que je ne peux pas souffrir... » Du reste, il surveillait l'entretien de la tombe et pleurait sérieusement la morte, parce que celle qui avait pris sa place ne la valait pas...

Dans tout cela, point de débauche : c'était sa solitude qu'il voulait fuir, qui le chassait d'aventure en aventure, de duperie en duperie, pour l'acculer enfin dans cet inconscient égoïsme qui le condamnait à ne trouver jamais la solution cherchée. Aujourd'hui, il est au même point qu'il y a dix ans : il m'a raconté une nouvelle histoire embrouillée et complexe qui est la répétition de toutes celles que je connais de lui : seulement, l'idée m'est venue qu'il doit approcher de la

cinquantaine, et j'ai trouvé son histoire lugubre...

Le pauvre garçon!... Il me faisait pitié, je l'ai emmené dîner chez moi, — et, en versant du cognac dans son café, il cherchait sur le carafon la marque des petits verres, tant il est accoutumé au rationnement des restaurants. Et je songeais que ces mille petits riens dont il est l'esclave, que ces mesquines sujétions de l'existence isolée, sont pour beaucoup dans les tristesses de la vie. Oui, ceux qui n'ont jamais connu le dégoût des tables d'hôte, l'horreur de la chambre meublée, et les efforts pour y échapper : les flâneries désolées à travers les foules, les naufrages dans les brasseries, la chasse au misérable amour, — à l'amour vil de la Vénus vulgaire, la seule qui soit bonne quand même aux abandonnés, — et les amitiés de hasard commencées devant un mazagran, et les liaisons qui se traînent de garni en garni, ceux qui n'ont pas vécu cette vie inutile, effacée et désœuvrée, ne

sauront jamais ce que c'est que l'Ennui, ne connaîtront jamais les lassantes odeurs de ses fleurs maladives, ni les graines qu'elles secouent en mourant et qui parfois germent encore, plus tard, par instants, dans le calme des existences assises.

M*** est resté jusqu'à minuit, retenu, puisqu'il nous voyait sommeiller à demi, par la peur de rentrer chez lui, de retrouver ses rideaux déteints, son tapis crevé, ses fauteuils crachant leur crin, sa table en désordre, son mauvais lit d'hôtel. Il se sentait bien, il se détendait dans la paix de notre intérieur, étonné de ce calme bien-être dont la tiédeur l'enveloppait. Et il nous étonnait aussi : ma femme observait ses allures, écoutait ses propos, et de temps en temps me jetait un regard curieux et stupéfait : jamais elle n'avait soupçonné l'existence d'êtres pareils, et avec sa fine pénétration, elle lisait en lui toute une page de mon passé. Moi, je me rappelais les jours d'autrefois, si lointains, si AUTRES · les amer-

tumes, les lassitudes m'en revenaient atténuées ; je retrouvais des impressions effacées comme on retrouve, à manier de vieux sachets, des odeurs en allées; j'éprouvais un vague besoin de ressusciter une fois, pour un instant, ces choses mortes que je hais. Et quand M*** est enfin parti, nous nous sommes promis de passer ensemble, bientôt, une soirée de souvenirs.

IX

Paris, novembre.

Il y a des jours fâcheux, par ce novembre où le ciel est gris, où le brouillard vous enveloppe, où le froid vient. Une tristesse nostalgique court avec les vents qui secouent les arbres dépouillés : en grelottant devant un feu nouveau qui hésite à briller, on rêve aux horizons bleus des pays du soleil. Le jour est un long crépuscule : après qu'il s'est écoulé dans le vide, les heures où il achève de mourir vous plongent

dans une envahissante mélancolie pleine de souvenirs de deuil, de douloureuses sensations effacées qui renaissent, de rêveries noires sans cause, encombrantes et désolées. La distraction du dîner fait à peine un instant diversion. Et la soirée se prolonge indéfiniment, sans causerie, sans lecture, chacun étant poursuivi par des pensées obsédantes qu'il ne peut chasser, et ne voulant pas les dire, et s'enfonçant dans son lourd silence orageux. La pluie crépite aux vitres, le vent gémit, les branches nues pleurent, et cette plainte universelle traverse les portes closes, résonne en nous, s'enrichit de notre tristesse, l'emporte au loin : on la sent courir à travers l'espace comme un vol d'âmes en peine, on la sent partout. On la chasse, elle revient. Comment ne pas l'entendre ?.......
Notre affection nous serre l'un contre l'autre, elle est le refuge, mais pas en ces moments où des forces mystérieuses remuent les fonds obscurs qui sont en nous : nous n'avons plus

que des regards d'indifférence, nous craindrions le son de notre voix. Qui sait ? nous sentons peut-être alors justement, alors seulement, le je ne sais quoi d'étranger qui subsiste quand même en nous malgré la fusion de nos vies. C'est sa solitude éternelle que chacun secoue et qui triomphe en gémissant ; c'est elle qui se mêle à l'élégie de toutes les choses et nous en pleure les accents ; c'est elle qui nous tient séparés dans notre deuil sans cause et nous empêche de retrouver dans ces serrements de main la paix sereine de nos pensées. Ah ! passent ces mauvaises heures ! passe ce triste mois inévitable qui reviendra toujours avec ses lunatiques angoisses, et que la clarté des jours froids vienne nous rendre à nous-mêmes !...

X

Paris, décembre.

Nous avons réalisé, avec M***, notre projet de revivre une soirée d'autrefois.

C'est singulier comme le passé change

d'aspect à mesure qu'il s'éloigne : en retrouvant de place en place, rappelées par les lieux restés les mêmes, par des figures reconnues, ou simplement par un effort de volonté, des sensations que je croyais perdues, il me venait l'envie de les ressusciter entièrement. J'oubliais qu'elles avaient été cruelles ; j'oubliais que lorsqu'elles étaient présentes je m'efforçais de les fuir, je ne songeais qu'à les recomposer exactes dans toute leur force. Et j'avais beau faire, elles ne revenaient pas, je n'en pouvais avoir que le relent affadi. Parfois, au moment où j'allais les fixer, elles fuyaient : sur la place Clichy, par exemple j'ai cru les saisir, et je me suis tout à coup revu enveloppé dans un paletot que je reconnaissais, gagnant parmi les réverbères allumés dans le brouillard le maigre restaurant où nous prenions nos repas, M*** et moi ; j'ai retrouvé soudain l'ennui, le dégoût, la tristesse qui m'emplissaient alors, dans un singulier sentiment fait de peur et de joie, peur de recommencer cette morne période de ma

vie, joie de savoir que je n'avais rien perdu de moi-même. Mais ce fut un éclair : un instant après, dans la brasserie où j'avais perdu tant de soirées, en revoyant les mêmes tables, le même renfoncement de la salle, les mêmes toiles accrochées aux murs par des peintres pauvres, hors d'état de solder leur compte, l'épaisse figure bestiale du propriétaire jouant aux cartes avec les mêmes gestes, — toutes choses que je n'avais pas vues depuis des années et qui se sont conservées par miracle au milieu du perpétuel changement de Paris, — il m'a semblé que c'était un étranger qui était venu là, jadis, tuer le temps avec des compagnons dispersés, et qu'il m'avait décrit ce milieu et ces figures dans une confidence de hasard, et que son récit m'avait laissé dans une profonde indifférence. M***, souriant doucement dans la fumée de sa cigarette, remuant du geste lent que je connais si bien le sucre de son troisième mazagran, les yeux perdus dans le vague, me disait:

— ... Vous rappelez-vous Lisette, vous savez, ma petite Lisette?... celle dont je cachais les bottines pour l'obliger à rester chez moi et qui se sauvait en pantoufles.... Savez-vous ce qu'elle est devenue?... Elle s'est mariée, elle aussi; son mari est employé au ministère de l'Intérieur; ils ont deux enfants; elle est énorme... Je la rencontre quelquefois, elle fait semblant de ne pas me voir... Vous rappelez-vous ce certain soir de bal masqué, où nous avons soupés ici, à cette même table, moi en matelot, elle en pêcheuse de crevettes, avec. . . . . .

. . . .

. . . . Non, non, je ne me rappelle pas, je me rappelle mal, je ne sais plus bien. Les traits de toutes ces figures se sont brouillés dans ma mémoire. Je ne me revois plus moi-même que comme une ombre étrangère. Est-ce que je regrette? Je ne puis pas comparer. Je ne suis plus ce que j'étais : M*** me paraît un inconnu. Pourquoi suis-je avec lui? J'écoute à peine ce qu'il dit. Je suis comme

hypnotisé par le flot de changements qui m'entraîne. Je me sens un être fluide, insaisissable, et qui sait, qui sait combien je changerai encore! . . . .

. . . .

. . . . J'ai suivi M*** qui s'est levé et m'a conduit dans une autre brasserie, « plus gaie », dit-il. Il est minuit. Le bruit augmente. Des couples passent. Je vois tourbillonner des figures inconnues que je n'ai jamais vues, que je ne reverrai jamais ou ne reconnaîtrai pas. On crie, on chante. M*** parle toujours, de sa voix monotone, dévidant l'écheveau de ses souvenirs où les miens sont mêlés, mais je n'entends pas ce qu'il dit. Il me tarde de fuir ce kaléïdoscope qu'il fait tourner et qui me donne le vertige. Quelle idée ai-je donc eue de vouloir relire avec lui cette laide page oubliée, aux caractères effacés, aux mots qui dansent? Ne s'en lassera-t-il pas comme j'en suis las? Quand me laissera-t-il enfin partir, l'éternel noctambule? Il roule sa centième cigarette; il sucre son cinquième

mazagran, et voilà qu'il invite à s'asseoir près de nous deux écuyères du cirque Fernando . . . .

. . . .

— .... Eh bien! l'as-tu retrouvé, ton passé?...

— Oui.., comme un mort qu'on retrouverait en poussière. . . . .

. . . .

.... Après deux jours, l'impression de cette folle tournée s'est transformée entièrement. Je regrette. Je regrette ces yeux oubliés dont je n'ai pu retrouver l'éclat, ces images enfuies que mon évocation n'a pas rappelées, ce Moi enfin, que j'ai perdu en route, dont j'ai à peu près conservé l'aspect et dont il ne reste pas un globule de sang dans mon sang, qui avait presque ma figure et qui est mort, comme mourra bientôt à son tour le Moi qui lui a succédé, jusqu'à ce que disparaisse enfin l'ensemble hétérogène de ces êtres successifs et confondus qui forment ma personnalité. J'étais heureux, et mon

bonheur chancelle. J'étais satisfait, et ne le suis plus. Je voudrais l'impossible, je voudrais être à la fois ce que j'ai été, ce que je suis et ce que je serai. Je voudrais tenir dans ma main, comme un virtuose tout son clavier, toutes les cordes qui ont vibré dans mon cœur, des plus aiguës aux plus douces. Au lieu de cela, je me sens couler comme l'eau d'un fleuve, comme le sable d'une clepsydre; je sais que je ne me reconnaîtrai pas plus dans demain que je ne me suis reconnu aujourd'hui dans la veille, et je souffre, hélas ! de cette fugacité qui ne nous permet pas d'être immuables même pour la durée de notre courte vie !....

XI

Paris, décembre.

... Je me laisse vivre. Après les heures que dévore l'activité de chaque jour, je rentre l'esprit tranquille ; et, secoué par

l'omnibus qui traverse la moitié de Paris, distrait par quelques échappées entrevues de la vie des autres, tables dressées, couturières au travail, groupes familiaux, roulant de vagues idées que les cahots de la caisse jaune bousculent dans ma tête, je finis par ne plus penser qu'au plaisir de rentrer chez moi. Je suis en retard pour le dîner : on me gronde doucement. On me dit que la soupe est froide, et ce n'est pas vrai, elle est excellente. Puis, la soirée commence, la bonne soirée à deux : nous causons, quelquefois de choses étrangères, de livres, plus souvent de nous-mêmes, égrenant le chapelet de nos pensées communes ; nous avons toujours du nouveau à nous dire, et la soirée est brève, dans cette paisible intimité.

Nous nous plaisons surtout à faire des projets *pour plus tard*... Plus tard, quand nous serons plus libres, quand nous aurons arrangé notre vie, nous irons courir le monde, très loin, nous aurons des loisirs délicieux pour respirer l'air des champs, l'air libre,

l'air embaumé, l'air qui vous dilate la poitrine, et pour admirer les paysages préférés, ces paysages du Nord où des vapeurs d'opale se dégagent des fleuves et donnent à la campagne son aspect un peu mélancolique et si doux... O pauvres Parisiens ! esclaves qui méditez toujours d'échapper à votre glèbe, de sortir du cercle où vous tournez votre meule ! Rêveurs qui voudriez sans cesse ouvrir votre horizon pour fuir vers des là-bas où la vie serait normale et saine, — et qui restez sur place, et qui ne sauriez vivre sans ce travail qui vous harasse, sans ces bruits que vous maudissez, sans l'ambition qui vous boit le sang ! O marins d'un mauvais navire, attachés quand même à la mer qui vous ballotte, aux manœuvres dont vous avez les bras rompus !.. Est-ce que, dans toutes ces maisons qui enserrent la nôtre, dans ces hôtels entourés d'arbres et de fleurs, dans ces casernes où s'étage l'échelle des voisins, est-ce qu'en cette heure de paix des milliers de cerveaux surchauffés par le labeur du jour n'enfantent

pas les mêmes rêves de repos ? Est-ce que des milliers de voix ne prononcent pas en même temps que la nôtre, avec des espoirs analogues, ce mot magique de DEMAIN, sésame de palais enchantés?.. Et demain, comme hier, comme aujourd'hui, les omnibus, les bateaux, les tramways, les coupés, ramèneront au centre la même marée humaine, qui, après le même travail, les mêmes dégoûts, les mêmes fatigues, reviendra le soir recommencer les mêmes rêves berceurs et menteurs !..

Et qui sait quelle réalité les attend tous au lieu du rêve !.. Demain n'est-il pas toujours autre chose que ce que vous le voudriez ?... Au lieu de la maison ignorée, quelque part, n'importe où, avec du chèvrefeuille à ses murs, son jardin fleuri, le vieux arbre où l'on s'abrite par les soirs d'été, humble château d'Espagne qui flotte à l'horizon de nos désirs, qui sait si demain n'apportera pas la lutte à recommencer toujours, ou une fortune plus tyrannique encore que le travail ?.. Est-ce qu'on choisit jamais sa destinée ?..

Heureux seulement ceux qui, comme moi, ont leur retraite, — un foyer si calme qu'il est comme un berceau, une douce affection qui vous repose de toute fatigue et vous abrite contre les angoissantes pensées et vous endort l'esprit comme un chant de nourrice! Que de questions, qui me troublaient jadis, me laissent en paix maintenant sans que je les aie résolues et n'attendent plus leurs réponses!... Certes, aujourd'hui comme hier, la raison de mon œuvre et de tout moi-même m'échappe toujours, — mais mon œuvre se fait sans dégoût et je vais devant moi sans fatigue. Je ne me penche plus curieusement sur mon cœur pour en observer le jeu déréglé ; le sentiment qui l'emplit est un mystère, je le sais, et j'accepte le mystère, heureux de le subir et de l'ignorer!...

XII

Paris, janvier.

.... Il y a, dans les romans de famille, un chapitre touchant, d'un effet sûr : celui où

la jeune femme, honteuse, joyeuse et rougissante, fait comprendre à son jeune époux que leur union est bénie et qu'elle sera mère. Sur ce thème, la littérature a brodé ses plus fines variations, a répandu ses pudeurs exquises, ses ménagements gracieux, ses réticences charmantes, tous les menus agréments dont elle se plaît à saupoudrer les mystères de l'amour. Serions-nous des êtres exceptionnels ou sont-ce les romans qui mentent?... Le fait est que cela s'est passé tout autrement. D'abord la « bénédiction » nous a effrayés, d'une crainte que nous conservions l'espoir de voir se dissiper: un peu de joie s'y mêlait à peine, s'y mêlait pourtant : une joie inconsciente, irréfléchie, puérile et curieuse, une joie secouée de frissons. Puis, quand la crainte s'est changée en certitude, nous nous sommes sentis la proie de toutes sortes de contradictions. Chez elle, c'est la satisfaction qui domine, sans doute; comme nous étions heureux ainsi, elle redoute un peu l'inconnu, l'inva-

sion de ce nouveau-venu qui va mettre entre nous les tyrannies de sa faiblesse ; peut-être aussi redoute-t elle les douleurs qui l'attendent, peut-être pense-t-elle à la mort qu'elle verra de près. Mais elle aime déjà, elle s'abandonne à ce sentiment nouveau dont elle se sent plus riche, et sa crainte disparaît dans l'amour. Pour moi, il n'en est pas de même : je ne désirais pas d'enfant, le fait que j'en vais avoir ne m'en donne point le désir, je m'examine et me trouve insensible à celui qui naîtra de moi, et n'éprouve d'autre sentiment que le poids d'une immense responsabilité qui m'oppresse. Il me semble que j'ai commis un crime. Je me répète avec conviction toutes les banalités que je sais sur le malheur de vivre : des vers de poète, des aphorismes de philosophes, le bagage habituel du pessimisme prédicant. Ces inutiles récriminations contre l'existence, ces plaintes fades contre le destin, — je le comprends clairement pour la première fois, — ne sont pas des phrases

creuses de rhéteurs ; elles correspondent à de terribles réalités, dont la plus terrible se dresse devant moi : il y a un être qui n'était pas, qui aurait pu ne pas être, et qui, par ma faute, sera ; que j'ai tiré sans scrupule du néant pour le jeter dans les conditions humaines ; qui, selon les probabilités, ne sera ni plus heureux, ni plus sage, ni plus résigné que la moyenne des hommes ; qui souffrira comme j'ai souffert ; qui n'arrivera qu'après mille peines à ce chancelant bonheur où je m'accroche, que la mort peut changer demain en un deuil éperdu, et qui implique l'acceptation de tous les esclavages contre lesquels se révolte l'orgueil ; qui..., mais à quoi bon refaire une fois de plus le bilan de la vie ? Il le dressera lui-même, le pauvre petit, et le recommencera à toutes ses banqueroutes... Quand je cesse de penser à lui pour penser à moi, quand je descends dans les abîmes de mon égoïsme et cherche à murmurer les changements que sa vie va introduire dans la mienne, mon

angoisse change de nature, devient plus basse et ne diminue pas : il achèvera de me prendre à moi-même, c'est à lui que j'appartiens désormais ; dans sa faiblesse, il sera mon maître; ses vagissements me rappelleront à toute heure que je lui dois tout et ne puis tout lui donner. Et voici que ce fœtus grandit, qu'il bouche mon horizon, qu'il me désespère. Je redoute tout de lui : sa naissance d'abord, ce drame douloureux et brutal où se condense dans des douleurs qui font frissonner toute l'horreur de vivre, et les angoisses qui précèdent, les jours passés avec l'obsédante pensée que pour le jeter au monde il faudra peut-être qu'elle meure, et que je resterai seul, ou pire que seul, avec lui. Et je redoute autant sa vie : je pense à ceux de mes amis qui sont pères ; je me rappelle combien, chez eux, m'ont exaspéré leurs enfants, leurs tyranniques enfants qu'ils admiraient et claquaient tour à tour, et qui pleuraient, bavaient, grognaient sans cesse, absorbants et insupportables. Je

me figure à jamais détruit le calme qui m'était si précieux de mon intérieur : au lieu du sourire affectueux et serein qui le soir remplissait la maison de son rayonnement, j'entends éclater des cris qui me gâtent le seul moment du jour où je me sente heureux. Une autre crainte, plus personnelle, mais plus inavouable, me saisit : je sais que les femmes sont rarement épouses et mères à la fois, je sais que les meilleures sont plus mères qu'épouses, — et je me vois chassé de son cœur par cette créature de demain, et je suis jaloux. J'étais si heureux d'occuper entièrement ses pensées, de savoir que j'avais tout son amour comme elle a tout le mien !... Maintenant, il faut partager, et c'est la moindre part qui m'échoit : je ne suis plus qu'un point dans son espace ; elle s'aperçoit à peine de mon absence; elle ne guette plus mon retour; son esprit ne me suit plus quand je la quitte et me quitte quand je suis auprès d'elle...

... Cependant, je me dis que ce sont là

d'odieux sentiments, des sentiments contre nature, inconnus aux cœurs simples, que je dois rougir d'éprouver. Je devrais être heureux, bêtement, comme tout le monde en pareil cas : car enfin, il est reconnu depuis des milliers d'années que c'est un bien d'avoir des enfants, une joie de se sentir revivre en eux, une satisfaction de contribuer à l'éternité de l'espèce. Mais je ne peux pas; et je me demande ce qui me manque ou ce que j'ai de trop. Sont-ce les autres qui sont dupes?.. ou suis-je un égoïste trop conscient?..

Naturellement, je m'efforce de cacher ces pensées à ma femme. Mais elle a deviné: et, au lieu de faire des projets pour *son* avenir, nous évitons de parler de *lui*. Parfois, je surprends dans ses yeux une plainte, un reproche ; je sais qu'il suffirait d'un mot pour les dissiper, — et ce mot, je ne puis le dire. J'essaye de lui donner le change en l'entourant de soins : elle m'en est reconnaissante et ne s'y trompe pas. C'est la première dissonance qui éclate entre nous. J'ai pu avoir

jusqu'à présent l'illusion que notre union était complète : je ne l'ai plus. Je sens que nous sommes deux, que nous avons deux cœurs différents, deux esprits qui s'en vont en sens inverses, et par moments il me semble de nouveau, comme autrefois, que je suis seul : seul à parler une langue, au milieu d'étrangers qui sont bons pour moi sans me comprendre....

... Puis, je secoue ces obsessions, je leur échappe en me disant qu'il nous reste quelques mois encore, qu'il ne faut pas les gâter, que.... Mais je recule devant les pensées qui se formulent en moi quand mon esprit se tend vers cet avenir pourtant si naturel, si humain, et qui m'épouvante comme une catastrophe inattendue.

XIII

Paris, février.

Je n'ai pas de plus grand plaisir que d'avoir chez moi, seul à seul avec nous, un

de nos amis les plus intimes, avec qui je me sens entièrement à l'aise, par qui je me crois pleinement compris. Dans la tiédeur de la chambre bien chauffée, la soirée se dissipe en causeries qui touchent à tous les sujets, et le vent qui gronde dehors nous accompagne en sourdine comme le chœur inentendu des idées étrangères dont nous serions froissés.

Il en est un surtout, T***, que j'aime entre tous. Presque fluet de taille, trop mince, très blond, le corps et les membres comme affinés par le travail intérieur, il a dans ses allures, dans l'élégance recherchée de sa mise très simple à laquelle correspond la parfaite élégance de ses gestes, de ses poses, de sa parole, il a dans tout son aspect, dans tout son être, quelque chose de féminin et de viril à la fois, la délicatesse et la force. Il est beau, d'une beauté discrète qu'on devine plus qu'on ne la voit, d'une beauté de traits réguliers, au dessin pur, qu'anime la vie intense de ses yeux merveilleux, de

ses yeux dont la clarté a des pénétrations infinies et des naïvetés sans bornes, de ses yeux qui veulent être froids et restent remplis de bontés, d'enthousiasmes et de tendresses. Sa voix est grave, un peu virile, un peu sourde, d'un timbre inoubliable. Et seul parmi les hommes que je connais, il vit toujours, sans effort et sans prétention, dans le monde des hautes pensées.

Nous nous sommes rencontrés il y a dix ans, par hasard, n'importe où ; et sa première poignée de main m'a conquis par sa franchise. Depuis, séparés parfois pour un temps, mais nous retrouvant sans cesse, nous avons marché côte à côte, préoccupés des mêmes questions, cultivant les mêmes sympathies, épris des mêmes chimères, regardant ensemble passer nos idées et s'éloigner nos horizons : et je lui dois de savoir ce que c'est que l'amitié.

Combien de conditions sont nécessaires à la réaliser !... Il y a des hommes que j'aime, parce que des liens d'habitude, d'idées ou

d'intérêts communs se sont formés entre nous et peu à peu sont devenus d'agréables chaînes; il y en a que j'estime, à cause de la dignité de leur vie, des qualités de leur cœur, de leur culture ou de leur esprit; il y en a que je respecte pour la trempe de leur caractère, pour la hauteur de leur intelligence, pour ce qu'il ont fait, souffert ou compris. Quelques-uns même réunissent deux ou trois de ces conditions : ils rentrent déjà dans la petite classe de ceux dont le commerce m'est précieux. T*** les réalise toutes, à leur plus haut degré : aussi, pour lui, mon respect et mon estime s'élèvent jusqu'à l'admiration, et mon amitié irait jusqu'au dévouement. Il m'a fait arriver à ce degré si haut, que la plus exigeante affection ne le demande qu'en paroles, et que la plus pure charité l'entrevoit sans l'atteindre : je l'aime plus que moi-même...

Et pourrais-je concevoir un plus noble sentiment? Il n'a pas la passion, l'inconscience de l'amour; il est réfléchi, calme, à

l'abri des surprises ; mon intelligence s'est appliquée à le former, ma raison le sanctionne. Je le cultive et j'en suis fier, et je pense qu'il durera toujours, aussi longtemps que notre vie. Il est, me semble-t-il, à l'abri des attaques : je ne vois ni rivalité ni hasard qui puissent le menacer. Il ne peut que grandir avec les années, à mesure que croîtront nos intelligences et que s'élargiront nos cœurs.

Que je me sentirais incomplet, sans une telle amitié ! Souvent nous rêvons de la voir s'étendre, nous voudrions être plusieurs attachés par la même chaîne, à marcher ensemble unis et solidaires. Mais ceux que nous pourrions joindre à nous, — et ils sont rares, — sont retenus par la diversité de leurs intérêts, de leurs occupations, de leur vie : nous ne les connaissons pas assez, nous restons séparés d'eux par ce je ne sais quoi d'invisible qui sépare obstinément des êtres presque frères, et qui entre nous deux est détruit...

XIV

Paris, février.

Quel triste prélude aux « joies de la maternité » que ces ébranlements de santé qui accompagnent les premiers mois de la grossesse ! La vie est comme arrêtée : plus de promenades, plus de sorties, plus rien. L'esclavage a commencé : le petit être, qui n'existe pas encore, vous tient déjà, vous gouverne, vous tyrannise ; chaque fois que vous l'oubliez, il vous rappelle brusquement par une secousse intérieure qu'il attend, qu'il va venir, qu'il a déjà ses besoins, ses volontés, ses caprices. Allez ! allez ! vous ne lui échapperez pas ! Il sait que vous êtes sa mère, que vous lui devez de lui avoir donné le jour, et que, même quand les ciseaux de l'accoucheur auront rompu le fil qui le fait chair de votre chair, le lien subsistera, tout aussi fort, l'attachant à vous, vous attachant à lui. Déjà maintenant, vous lui appartenez entière.

Je le lis dans vos yeux qu'il remplit, je le devine dans vos regards où je vois passer son reflet, je le pressens à l'énergie patiente avec laquelle, doucement résignée, vous souffrez par lui, tordue sans plainte dans les angoisses du haut-le-cœur ! Je me l'imagine raisonnant déjà, ce petit être amorphe, ayant, dans les ténèbres de son inconscience, de perfides malices, se plaisant à contrarier vos projets pour le plaisir d'être despote, ne vous laissant jamais l'oublier un quart d'heure et vous criant sans voix, à chaque geste que vous faites, à chaque volonté qui vous vient : « Je suis là !.. Je suis là !.. Je suis là !.. »

Oui, oui, je le sens, nous sommes trois déjà. Il est fini, nôtre duo d'amour, le long duo que nous avons chanté pendant plus d'une année dans l'insouciance de nos deux vies doucement unies, si entièrement, si exclusivement l'un à l'autre, que nous croyions que cela durerait toujours ainsi ! Il va se résoudre en un cri d'atroce douleur, que vous pousserez avec joie, dont je resterai

frémissant, qui sera le signal d'une phase nouvelle où vous êtes heureuse, où moi j'ai peur d'entrer. Que sera-ce donc ? Je n'en sais rien, mais je redoute tout. Nous étions si heureux, et c'est déjà si changé depuis qu'IL est là !...

XV

Paris, avril.

Elle vient encore m'attendre à la gare, — quand IL la laisse tranquille — les jours où elle sait que je dois rentrer par le train. Dès la station de Passy, je me mets joyeusement à la portière pour voir apparaître la Seine, les collines de Meudon où les arbres verdissent, l'aqueduc, — ce paysage délicieux que baigne le premier soleil. Elle est à mi-chemin du boulevard Montmorency, elle me voit, elle agite son parasol, je la salue avec mon mouchoir, comme si je revenais d'un long voyage. Elle est allée trop loin et voudrait

marcher vite pour être là quand je sors de la station : elle ne peut plus... Je vais au-devant d'elle, je lui prends le bras, nous rentrons ensemble, gais comme de jeunes amoureux. Le printemps souffle sur nous ; j'ai échappé à Paris qui gronde et s'agite et travaille là-bas ; nous en sommes très loin, dans un pays tranquille, sous un ciel amical, en province, à la campagne, que sais-je ? Et nous filons d'un pas léger par la rue que bordent des boutiques de sous-préfecture, où glissent de rares passants...

XVI

Houlgate, juillet.

Un triste mois de juillet, tout en pluies, avec un ciel d'automne couvrant la mer fuligineuse. Sitôt que la pluie cesse une demi-journée, nous allons errer le long de la plage, sous les falaises coupées en arêtes vives ; ou bien nous prenons un de ces petits

sentiers creux qui, entre deux haies touffues, filent à travers la campagne. Elle est verte d'un vert intense, du vert jaunissant des herbes défleuries, émaillées encore çà et là de myriades de camomilles, du vert aigu des pommiers arrondis, des sureaux et des frênes, du vert plus doux des files de peupliers, tachée à peine, de place en place, par de blancs miroitements de trembles. Puis, du haut des collines, apparaît au-dessous la mer ouverte entre les deux pointes de Cherbourg et Sainte-Adresse, la mer qui gronde et qui chante de sa voix toujours chère, apaisante et religieuse comme un cantique, tour à tour palais des rêves et tombeau des oublis ; ou encore, c'est la Dive qui coule lentement entre ses berges sablonneuses, doucement mélancolique comme tous les fleuves qui vont finir, en secouant des vapeurs opalines dans la grasse pleine normande qui s'élargit au loin.

Je pense à cette autre mer, bleue sous le ciel bleu, qui nous riait, il y a dix-huit mois,

quand nous partions ensemble pour l'inconnu de notre vie à deux..... Je me rappelle les questions que je lui posais alors et celles que je lisais dans ses yeux, et les mille incidents futiles de l'existence journalière qui leur ont apporté leur réponse. Avons-nous changé ?... Sommes-nous les mêmes ?... D'autres flots maintenant nous jettent dans leur musique des questions nouvelles, et si, là-bas, le bleu de l'Infini était plein de promesses, — que penser maintenant de cet horizon sombre, de ces nuages qui s'amoncellent, de ce vent qui pleure ?...

Je pense aussi que c'est notre dernier voyage en tête-à-tête, notre dernier voyage d'amoureux. Déjà, il n'y a plus l'abandon d'autrefois : comme elle courait légère sur les rochers de la Riviera, — et comme elle marche péniblement sur le sable uni de cette plage ! Comme elle était gracieuse et enfant, — comme elle est femme et déjà mère !... Ah ! pourquoi ne peut-on pas rappeler le passé, ce passé dont on ne jouit

jamais sur l'heure, qu'on ignore et qu'on méconnaît ?... Maintenant que je vois s'ouvrir une phase nouvelle, je regrette toutes les heures où nous avons été trop graves, toutes les minutes où nous ne nous sommes pas aimés assez, les promenades à deux que nous aurions pu faire et n'avons pas faites et ne ferons jamais ; je regrette, — oh ! combien vivement ! — de n'avoir pas donné assez de temps aux doux enfantillages qui ne reviendront plus !...

Un à un, tous semblables, les jours s'égrènent ; et je finis par trouver qu'il y a du bon dans le gris de ce ciel bas...

XVII

Paris, fin d'août.

Nous sommes rentrés, parce que le terme approche.

Que j'envie les braves gens qui vont sans angoisse au devant des « choses naturelles »,

comme ils disent, acceptant tout parce que « cela doit arriver », ou, « arrive à chacun »!... Je pèse des chances, je calcule des probabilités, et il n'y a pas de jour où je n'examine en détails les diverses hypothèses qui peuvent se réaliser. Je sais déjà ce qu'il faudra faire si c'est une fille, ou un garçon, ou des jumeaux, — car le cauchemar des jumeaux me hante, — si les couches sont pénibles ou si elles ne le sont pas, si l'enfant meurt, ou la mère, ou tous les deux... Oui, j'ai déjà vécu toutes ces solutions, — et j'ose à peine m'avouer avec quelle ridicule intensité d'angoisse, avec quelle absurde soumission à la pensée obsédante...

Elle, très calme, met la dernière main à la layette. Elle a voulu coudre elle-même, naturellement. Elle sait pourtant que je déteste la voir occupée à des travaux d'aiguille, et jusqu'à présent elle s'en abstenait pour me plaire. Mais j'ai été sacrifié, déjà. Et le soir, en tirant son fil, elle me jette de temps en temps un regard très signifi-

catif. Oh! je le comprends, il est assez clair, il veut dire : « Oui, oui, je sais bien que cela t'est désagréable, parce que tu as des idées à toi sur la couture, et j'en suis désolée, sincèrement... Mais quoi! Je veux absolument que ces petites choses soient mon ouvrage, j'y tiens; et puis tu ne seras bientôt plus seul à régner dans la maison, mon cher : il faut t'habituer à compter avec Lui... » Et avec cette hypocrisie un peu cruelle des femmes qui feignent volontiers de croire qu'elles cachent le mal qu'elles font en ne l'avouant pas, elle me consulte sur la coupe des chemises, des brassières et des tabliers...

Maintenant, dans tous les coins de l'appartement, au salon, dont elle aimait l'ordre, jusque sur ma table de travail à laquelle j'avais obtenu qu'on ne touchât jamais, je trouve des langes et des tricots. Il y a surtout un petit costume saumon, au crochet, qui m'agace horriblement et qui paraît se multiplier. Il prend toutes les poses : je l'ai déjà vu étendu sur les canapés, debout contre

les dossiers des chaises, pelotonné sur des fauteuils, vide, veule, et pourtant vivant à sa manière, — et je me représente ce que ce sera quand il criera, pleurera, grognera sans cesse...

Quelquefois, je me moque de moi-même, je me tourne en héros de vaudeville, et je ris à mes dépens. Mais plus souvent, il me vient des indignations contre la destinée, en pensant aux braves gens qui voudraient tant avoir des enfants, et qui n'en ont pas, et qui souffrent toute leur vie de n'en pas avoir... Il va sans dire que je garde tout cela pour moi ; je m'efforce de le cacher sous mon air habituel que je réussis mal à prendre, et j'attends... Hélas ! les jours n'ont jamais fui si vite, et je n'ai plus longtemps à attendre !...

LIVRE DEUXIÈME

PATERNITÉ

I

Paris, septembre.

Oh ! l'affreuse journée, à jamais inoubliable, grosse d'angoisses inconnues, pleine de révélations !...

J'avais tout prévu, tout calculé ; j'avais d'avance entendu les lamentations, mesuré mes craintes, escompté l'effarement de la maison, — et c'est autre chose, et c'est pire !.. Et à présent que c'est passé, je vois que cela aurait pu être pire encore, si c'eût été la nuit, si la garde n'avait pas été là depuis l'avant-veille, si le médecin n'était pas resté avec nous tout le jour...

Les douleurs ont commencé vers les cinq heures du matin, coupant le sommeil à cette heure indécise où le crépuscule lance à travers les stores ses premières lueurs, où l'on n'a pas encore secoué la fatigue de la veille ni la torpeur des rêves de la nuit. Elles ont commencé lentes d'abord, en sourdine, mystérieuses, presque pareilles à d'autres douleurs déjà éprouvées : « Ce n'est pas encore cela... C'est autre chose..., peut-être un plat trop lourd du dîner... » La garde, réveillée, a cité trente-six cas de son expérience pour conclure qu'elle ne savait pas. Le médecin mandé a dit qu'il fallait attendre pour être sûrs et qu'il reviendrait dans deux heures... Oh ! ces deux heures, cette incertitude !... A son retour, il n'a plus cherché à nous donner le change : c'étaient les « petites douleurs » : les « grandes » viendraient après...

Voici les préparatifs qui commencent : la garde tourne dans la maison, remuante, curieuse, vidant les armoires et donnant des

ordres à la femme de chambre, tandis que la bonne, notre pauvre vieille Marianne, qui m'a vu naître, épeurée , gémissante, demande à ses souvenirs confus ce qu'il faut faire, ce qu'on faisait autrefois. Désemparé, je passe d'une pièce à l'autre, essayant de lire, ouvrant dix volumes l'un après l'autre, l'esprit tendu vers une pensée unique qui ne se formule pas et fait le vide dans ma tête en tournant sur elle-même... De temps en temps, j'entre dans la chambre, je m'approche d'elle : elle est anéantie, elle a les traits crispés, les yeux tordus, — ses bons yeux aimants qui se lèvent encore vers moi avec une expression d'indicible souffrance. Je lui prends la main, et recommence à ouvrir et fermer les portes, plein de remords, plein d'effroi, désespéré de ne pouvoir rien.

D'heure en heure, le mal augmente et les cris se rapprochent : toujours plus déchirants, il viennent rompre la plainte uniforme et dolente, et vibrent en moi, avec tous les reproches secrets qu'ils contiennent ou que je

leur prête. De vagues questions, mille fois posées, me hantent : est-ce que la vie, qui vaut si peu, vaut de telles souffrances ? Pourquoi faut-il payer d'un tel prix le misérable droit à l'être qui n'est que le droit au malheur !... Je me prends en haine pour le mal que je lui ai fait, et je hais, oh ! je hais ce fœtus informe qui la torture avec des raffinements de bourreau...

La matinée a passé lentement : une interminable matinée grise, où des nuages s'amoncelaient avec des menaces. Un coup de vent les a balayés, et le soleil l'emporte : c'est maintenant une de ces belles journées où le ciel limpide proclame son indifférence aux misères humaines. De temps en temps, j'ouvre la fenêtre et regarde : au loin, les sommets des arbres du Bois, déjà jaunissants, ondulent et chatoient ; les toits étincellent ; ce que je vois de la ville semble calme, en plein repos ; et les édifices, les rues, les arbres, tout disparaît, enveloppé dans l'immense coupole transparente et bleue

où l'activité des hommes monte en fumée, où leurs cris vont se perdre. Un instant, l'irrésistible mélancolie des jours d'automne m'assoupit, je me dissipe dans les choses, je perds le fil de mes angoisses, — jusqu'à ce qu'un cri plus strident me réveille dans un frisson.

Le médecin a pris un livre sur ma table et tourne les pages méthodiquement. Toutes les demi-heures, il interrompt sa lecture pour s'approcher de la malade, et nous échangeons quelques paroles. Il me dit chaque fois que « ça va très bien »... Qu'est-ce que ça doit être, grand Dieu ! quand ça va mal?... D'ailleurs, il est très compatissant, très bon : son commerce quotidien avec la souffrance ne l'a pas endurci. Il trouve les mots qui conviennent, il apaise et rassure par son attitude de tranquille patience. Je lui demande si ce sera bientôt fini. Naturellement, il me répond oui ; mais son air dit plutôt le contraire. Je crois qu'il se moque un peu de moi, dans son for intérieur : « Ah ! les

maris, s'est-il écrié en affectant un ton de plaisanterie, on devrait toujours les envoyer à la campagne, ce jour-là... » J'ai la lâcheté de trouver qu'il a raison...

..... Cette fois, les cris et les spasmes augmentent d'intensité et se suivent presque sans arrêt ; il m'a demandé si je l'autorisais à employer le chloroforme. — Comment donc ! mais certainement ! Pourquoi n'en a-t-il pas parlé plus tôt ? Je n'y ai pas pensé, moi, je ne savais pas. Il hésite, il se méfie... Ah ! d'abord, avant tout, adoucir cette torture !... Si j'étais à la place de celle qui souffre, moi, je ferais bon marché de la vie, en un tel moment ; et je ne veux pas être plus égoïste pour elle que je ne le serais pour moi-même. Il me revient que souvent, ensemble, nous avons dit que nous ne redoutions pas la mort, mais la douleur : la mort est inévitable, il faut l'accepter ; la douleur est anormale, monstrueuse, injuste... Je ne veux pas qu'elle souffre, si on peut l'empêcher de souffrir.

C'est moi qui vais à la pharmacie, — à deux pas. Mais ce but d'un instant, ces cinq minutes où j'ai quelque chose à faire, quel repos, quelle joie !... Si je n'étais pas si pressé de la soulager, je voudrais que le pharmacien me fît attendre un peu... D'ailleurs, il met le temps à coller son étiquette à tête de mort, à envelopper le bouchon, à ficeler, à cacheter. Il me demande des nouvelles, avec sa bienveillance indifférente, en bon marchand qui sait que, pour plaire aux clients, il faut feindre de s'intéresser à leurs maux. Je feins aussi de croire à sa sympathie, pour lui expliquer tout, et davantage, parce que cela soulage de parler. Il me rassure, — et je remonte quatre à quatre mes étages, heureux et inquiet à l'idée que cette liqueur blanche que je porte est la douce, la bienfaisante, la sainte anesthésie...

Alors, les cris changent de caractère. Ils perdent leur acuïté rauque, irréconciliable, continue ; ils ne sont plus qu'une plainte in-

termittente, presque résignée, presque douce, une plainte qu'on dirait poussée en rêve, pendant la fièvre. Les crises sont coupées par une application de chloroforme à mesure qu'elles se produisent, et le travail s'accomplit, ralenti peut-être, mais sans souffrance...

Maintenant, les heures avancent sans péripéties, remplies par les alternatives régulières de la lutte entre la douleur, qui veut toujours reprendre, et le stupéfiant, qui la dompte. Le soir approche: est-ce que la nuit va venir avant la fin? Je la redoute; il me semble que l'anxiété doit y compter double, et qu'enfiévré par une journée comme celle d'aujourd'hui, on doit vibrer plus fort dans l'obscurité, dépourvu de ce courage qu'entretient le sentiment du plein jour...

... — Cela ne finit pas : je vais prendre les fers...

— L'opération dure-t-elle longtemps?..

— Quatre ou cinq minutes, à peine...

.... Je me réfugie dans la chambre la plus

écartée de l'appartement. Les cinq minutes passent. D'autres encore. Mon Dieu! qu'y a-t-il donc ? Suis-je trop loin pour entendre? Est-ce que les cris se sont tus?.. Je me rapproche, j'entends un râle abattu, exténué, que coupent les exclamations furieuses du médecin et des bruits de pas et d'efforts. Et cela dure, cela dure, cela dure, et c'est le moment décisif qui se prolonge ainsi... Tout à coup, un cri suprême, d'agonie ou de délivrance, suivi d'un autre, éternuement, gloussement, vagissement de petite bête. Et la garde qui exclame:

— C'est une fille!..

Et le médecin qui s'écrie, après un ouf! dans la naïve satisfaction de ce qu'il vient de faire:

— Qu'elle est belle!..

La porte s'ouvre et la vieille Marianne apparaît, radieuse, portant l'enfant dont elle s'est emparée:

— Embrassez-la, Monsieur!..

... Ah! non, par exemple, non, non!.. Je

n'éprouve pas le moindre sentiment pour ce paquet de chair rouge, qui se violace et qui glousse. Sa vue n'éveille en moi aucune paternité endormie. Je me détourne avec horreur, laissant la pauvre bonne femme stupéfaite, et je m'approche du lit...

C'est elle, que j'embrasse, c'est elle qui garde toute ma tendresse : elle est là, molle, brisée, endolorie, souffrant toujours, demandant si c'est bien fini, tandis qu'il faut la tourmenter encore à cause de l'hémorrhagie possible, des autres dangers. Tout en lui donnant les derniers soins, le médecin nous explique que l'opération a été très difficile : l'enfant avait, paraît-il, la tête énorme. Je ne l'écoute guère. Je me répète que cette affreuse journée n'est plus qu'un souvenir ; il me semble que tout est pour le mieux ; je n'ai que des idées très vagues ; je suis très heureux, heureux bêtement, comme peut l'être un homme qui vient d'échapper à un grand danger et regarde de haut la mer qui l'a lâché ou l'abîme qui n'a pas voulu de

lui. — Dans son épuisement, dans la somnolence qui la berce, elle éprouve, je crois, une même sensation : je lis dans ses yeux qu'elle jouit immensément, pour la première fois, de vivre et de ne plus souffrir.

La bonne Marianne rapporte la petite, qu'elle a emmaillotée :

— Voulez-vous l'embrasser, Madame?...

Elle répond par un geste de suprême lassitude, et se détourne...

... Décidément, cela ne ressemble pas à ce qu'on lit dans les romans de famille... Le médecin dit à Marianne, qui fait mine de revenir à la charge :

— Laissez-la donc ! Vous voyez bien qu'elle n'en peut plus !...

Mais en même temps, je l'entends murmurer.

— Drôles de gens, tout de même... Une belle enfant comme çà !...

....

— Tout est rentré dans l'ordre...

Elle s'endort, doucement, d'un bon som-

meil paisible... La garde s'installe pour la nuit... Le médecin prend congé... La petite est dans son berceau... Je reste à rêver un moment encore : j'entends encore sonner dans mes oreilles ses cris, ses affreux cris réguliers, et je vois passer devant mes yeux de vagues visions où il y a des blessures, des plaies et du sang...

II

Le lendemain.

Nul incident. Le médecin est satisfait : tout va bien. Nous avons échappé à un mauvais rêve ; nous nous secouons comme après une nuit de sommeil enfiévré ; les images de la veille se dissipent peu à peu, ne sont déjà plus que des visions sans réalité. Elle est reposée et ne souffre plus. « Il me semble, m'a-t-elle dit, que je reviens d'un long voyage. » Très long : les heures de souffrance doivent compter au centuple ; et puis, dans

cette crise suprême d'où se dégage une vie, on va bien près de la mort : elle vous guette ; une négligence, un rien peut lui livrer passage, ou bien, sans raison, brutalement, elle peut forcer la porte, prise soudain d'un de ces féroces caprices qui la poussent toujours sur les êtres les plus aimés, les plus précieux, les plus parfaits...

L'enfant est mince, aux membres fluets, mais, dit-on, bien constituée et bien faite. Tout le monde la trouve jolie : elle me paraît effectivement un peu moins laide que les autre bébés, — peut-être parce qu'elle est le premier que je regarde de près. Du reste, j'en ai peur, j'ose à peine la toucher, et je me suis presque fâché quand Marianne a voulu me la mettre sur les bras. Sa vue me cause une sorte de malaise : quand on l'apporte dans la chambre où je me trouve, je bats en retraite, talonné par la pensée qu'elle existe, et que c'est ma faute, et que je lui dois tout. J'aurai beaucoup de peine à devenir un bon père, dans le sens ordinaire du

mot, c'est à-dire un père heureux de sa paternité et fier de ses enfants : mais je le suis déjà par le sentiment de ma responsabilité, et l'on ne peut prendre plus au sérieux que moi un devoir qu'on n'avait pas la veille, dont on n'avait jamais mesuré l'étendue, et qui se découvre soudain comme dans une marche une route nouvelle à suivre jusqu'au bout...

Nous nous demandions parfois, AVANT, comment nous élèverions l'enfant pendant ces premiers mois où il végète sans donner aucune joie. Nous étions tombés d'accord que nous ne voulions pas de nourrice à la maison, et que la mère ne nourrirait pas : nous avions donc le choix entre la campagne et le lait de vache. Moi, j'inclinais pour la campagne : les enfants y sont parfois très bien ; s'il y sont mal, ils ne s'en aperçoivent guère, puisqu'ils sont à peine conscients, — et l'on est débarrasé d'eux. Elle, avec sa tendresse naissante, résistait un peu : elle tenait pour le lait de vache ; mais elle aurait

fini sûrement par céder. Eh bien ! tout a changé. L'idée nous est venue à tous deux en même temps qu'aucune de nos solutions n'était la bonne, que la meilleure, la seule normale, était au contraire une de celles que nous avions repoussées de prime abord : il faut que la mère nourrisse... C'est tout son temps qu'elle livre, la tranquillité des nuits, la liberté des sorties, nos promenades, notre intimité : car enfin, il y aura toujours entre nous l'appétit régulier du petit être. C'est un grand sacrifice, le premier, qui sera suivi d'une longue série d'autres plus lourds d'année en année, nous prenant notre indépendance, nous prenant nos forces, nous prenant notre vie... Et ce que je redoute, c'est qu'en donnant à l'enfant, chaque jour, un peu de ses forces, un peu de son sang, c'est qu'en l'ayant toujours près d'elle, en elle presque comme lorsqu'il était dans son corps, — elle ne l'aime trop : mon dévouement n'irait pas encore jusqu'à céder la première place que j'ai dans son cœur ; et pourtant je

la laisse faire, je me résigne comme devant une de ces nécessités inéluctables qui s'imposerait stupidement sans qu'on puisse rien contre elle.

Avec notre habituelle indécision, nous n'avions pas choisi le nom d'avance : il y en a tant dans le calendrier ! Poussés par l'urgence de la déclaration de naissance, nous avons pris Marie, parce que c'est simple et doux, et je suis allé remplir mon devoir de père-citoyen. Un ami qui est mon voisin, a bien voulu m'accompagner ; au poste de la rue de la Pompe, nous avons réquisitionné, pour servir de second témoin, un pompier, un jeune petit pompier blond, timide, humble, et qui, habitué à rendre de tels services, nous a conduits d'étage en étage, à travers la mairie de Passy, au bureau qu'il nous fallait. Là, deux ou trois gratte-papiers, d'un air rogue, m'ont interrogé avec des allures d'inquisiteurs ; je sentais en eux le désir de nous envoyer tous les trois au cachot, pour faire acte d'autorité... La tyrannie de ces

menus despotes m'explique, en passant, les lettres de cachet : ce doit être une volupté suprême, pour de basses natures, que de détruire d'un paraphe la liberté du prochain.

Jamais je n'ai senti plus vivement l'odieux et le ridicule de l'*ordre civil*. Il faut donc que tout passe par ces bureaux malpropres, par cette encre officielle, par ces mains graisseuses, tout ce qu'on éprouve de sacré, l'amour et le deuil. Vous y êtes inscrits en venant au monde, et vous en serez l'esclave toute votre vie, jusqu'au jour où vos héritiers viendront y faire dresser votre acte de décès, que dis-je? après encore, quand, au bout de sept ans, quelque coup de plume fera disperser vos cendres aux vents, si la munificence d'un fils pieux ne vous a pas fait l'aumône d'une concession perpétuelle. Oui, lorsqu'on pénètre dans ces salles poussiéreuses, avec un pompier complaisant pour guide et pour garant, on comprend qu'au fond on n'est pas un homme, mais un matricule, un numéro, un casier, et que cette

absorption de notre individualité par un registre est l'immense service que nous rend la société, le service pour lequel nous lui devons une reconnaissance infinie. Plus elle est complète, plus nous sommes fiers des progrès de la civilisation. Volontiers, j'imagine que dans deux ou trois cents ans la bureaucratie administrative aura achevé sa conquête : elle a déjà pris la naissance, le mariage et la mort; elle prendra l'école, le ménage, la famille, le travail, l'épargne et l'intelligence. Sans doute, nous avons des chances de ne pas voir ce triomphe du civisme moderne : mais nos enfants ou les enfants de nos enfants le verront, eux... Pauvre petite Marie, fille légitime de... et de..., etc., qui sait ce que te coûtera la petite feuille sur laquelle on vient de certifier ta naissance !.. Ne t'inquiète pourtant pas outre mesure, nous sommes encore au dix-neuvième siècle, et n'est-ce pas une consolation d'y être né, que de penser qu'on aurait pu naître au vingtième ?..

En sortant, j'ai versé ma mauvaise humeur dans le sein de mon ami et du petit pompier auquel nous avons offert un verre de bière dans un cabaret voisin. Il était étonné, le petit pompier, lui qui, quoique fier de son casque et de son uniforme, doit pourtant quelquefois, quand il sert de témoin comme aujourd'hui, se sentir cruellement inférieur aux gratte-papiers de la mairie. Il a hoché la tête en homme inconvaincu, et m'a expliqué qu'il était aussi venu, il y a quelque temps, déclarer un enfant pour son propre compte, et que ça ne l'avait pas gêné du tout. J'ai compris que je faisais fausse route, je me suis tû, et l'ai engagé à aller chercher son brigadier : ce qui lui a été fort agréable, et a achevé de donner un caractère solennel à l'imposante cérémonie que je venais de remplir. Puis nous nous sommes serré la main, mon ami a pris l'omnibus de la Bourse, et je suis rentré seul, en rêvant au bon vieux temps où des prêtres qui ne savaient pas écrire tenaient les registres de la

paroisse, et à des temps plus reculés encore, aux patriarches, aux nomades, aux braves gens qui n'avaient encore inventé ni les plumes de fer, ni l'État civil...

III

Paris, octobre.

Cette guérison régulière, ce retour progressif des forces, cette espèce de renaissance qui succède peu à peu à l'effroyable ébranlement, nous valent de bonnes journées, remplies de petites joies douces. C'est le premier œuf à la coque, qu'on savoure et qui, avec le verre de Bordeaux, dure aussi longtemps qu'un vrai dîner... C'est le premier pas, à mon bras, dans un vertige : le plancher fuit, tout tourne, et c'est charmant, car voici que bientôt les objets reprennent leur place et la gardent... C'est enfin la première sortie : on descend avec mille précautions, on est arrêté par la bonne femme de con-

cierge, qui veut savoir que ça va mieux, on est étourdi en se sentant soudain baigné par le grand air. Le fiacre monte la rue d'Auteuil, où rien n'est changé, et passe sous le viaduc du chemin de fer. On est au Bois. La journée est très belle, chaude encore, de cette douce chaleur d'automne qui vous pénètre jusqu'aux moelles; des souffles tièdes passent dans l'air; des tapis de feuilles couvrent déjà les chemins, et les arbres jaunissants ont de tristes balancements qui pleurent et les découronnent. Pourquoi faut-il que l'hiver soit tout près ? Il serait si bon d'avoir tout l'été devant nous, pour jouir librement, après la longue angoisse, de ces feuilles maintenant mortes, de la chaleur qui s'en va, des fleurs coupées, des oiseaux qui se sont tus !... Plus que jamais, nous éprouvons le désir, l'immense désir d'aller courir le monde : et, comme elle y rêve tout haut, il faut que je lui rappelle la despotique petite créature qui, des deux oiseaux bohêmes que nous voudrions être a fait deux pigeons de

basse-cour. Ah! nous n'avons pas assez profité de nos deux ans d'indépendance ! Nous remettions un projet de voyage, au moindre obstacle, comme s'il n'en devait jamais venir de plus grand. A présent, c'est fini : nous resterons sur place...

En rentrant, nous causons du ménage, qui va reprendre sa physionomie habituelle : la garde part aujourd'hui même, enfin !... Nous allons retrouver notre bonne vie intime. On le dit avec conviction. Moi, je feins de le croire, mais je n'en suis pas persuadé ; en tout cas, ce ne sera plus la même chose, c'est un nouvel apprentissage à faire. Les femmes peut-être deviennent mères du jour au lendemain, mais la paternitée, cela ne s'apprend pas aussi vite...

IV

Paris, décembre.

Une chose qui m'amuse, c'est la perpétuelle extase de la vieille Marianne devant

l'enfant. Elle la couve des yeux. Elle l'admire dans toutes ses poses. Elle babille et gazouille devant elle avec des gloussements de poule, avec des risettes et des grimaces qui tordent sa pauvre figure ridée, si jaune, si parcheminée, si laide sous sa coiffe noire. Et pour la première fois, je pense à l'existence de cette pauvre créature que je vois tourner dans mon cercle aussi loin que peut remonter ma mémoire. Quand elle m'a vu naître, j'imagine, elle a eu les mêmes extases, les mêmes grâces, les mêmes contorsions : seulement, elle était plus jeune et moins laide, et en me berçant elle pouvait penser qu'un jour aussi elle aurait des enfants, des enfants bien à elle, qu'elle aimerait pour son compte. Mais point : la vie lui a refusé cette joie, il faut qu'elle se contente de ceux des autres. De fait, elle finit par les aimer autant que s'ils étaient siens, et elle ne demande rien de plus : pourvu qu'elle s'attache, qu'importe à qui ! Aux petits plutôt, pourtant : ils ont l'attrait de leur faiblesse, ils ont besoin d'elle, et elle

a l'illusion qu'ils lui rendent sa tendresse ; tandis que les grands ne la regardent plus et passent à côté d'elle sans la voir : que peut-elle pour eux ! Elle ne leur est qu'un meuble, utile quoique un peu encombrant, dont par habitude on ne se priverait pas... On m'a dit autrefois qu'elle avait refusé de se marier pour rester chez nous, trouvant à nous servir une joie qui lui valait toutes les autres. Ce doit être vrai : le cœur humain a de ces tendresses déviées, de ces dévouements à contre-sens qu'admirent ceux qui en profitent. N'ai-je pas entendu souvent de bonnes dames, du reste bienveillantes, charitables et douces à leur prochain, célébrer les mérites de Marianne et souhaiter férocement que « toutes les domestiques soient comme elle » ?... Et voici qu'en rêvant sur ces vieux souvenirs, il me revient des bribes de conversations d'autrefois, entendues je ne sais où ni quand, des : « cela n'a pas de prix dans une maison, une bonne pareille ! » des : « que deviendrions-nous si Marianne nous quit-

tait ! » des : « Mon Dieu ! pourvu que Marianne ne se marie pas ». Elle nous a soignés dans toutes nos maladies, elle a pleuré dans tous nos deuils, elle nous a secondés dans toutes nos mauvaises heures, et jamais nous n'avons pensé à elle, à son avenir, à ce qui ferait son bien. Elle nous a donné sa vie, non seulement à nous servir, mais à nous aimer. Et en échange..., en échange, hélas ! elle n'a guère que ses pauvres gages, quelques maigres cadeaux de bonne année qu'elle trouvait toujours trop beaux, et à peine un peu d'affection condescendante, faite d'indifférence et de pitié !.. Que faire pour elle à présent ? Tout ce qu'elle demande, — elle me l'a dit une fois, — c'est qu'on la laisse « finir ses jours chez nous », avec l'illusion qu'elle nous est utile, que nous l'aimons un peu, qu'elle ne nous gêne pas. Elle aura, j'espère, cette pauvre satisfaction : nous supporterons son asthsme, nous soignerons ses rhumatismes, nous la laisserons promener ses vieilles mains maladroites dans nos ar-

moires sans gronder quand notre vaisselle en souffrira. Quelquefois elle m'impatiente avec ses lenteurs, ses gaucheries et son sans-façons : je tâcherai de lui cacher mon impatience. Et cette enfant dont elle aura les premiers sourires, ce sera une joie encore, — jusqu'à ce que, grandie, elle la taquine ou ne la regarde plus...

Que de vies ainsi déshéritées, privées de tout ce qui rend l'existence acceptable, forcées à se raccrocher aux épaves du bonheur des autres !... Et quel inconnu plane sur les vies nouvelles, enveloppant l'avenir de ces pauvres êtres que nous jetons au monde !... Le malheur n'a pas de limites : Marianne aurait pu être plus malheureuse encore, si elle était tombée sur des gens plus égoïstes que nous, ou simplement si un hasard avait dissous notre famille... Oui, les plus malheureux pourraient toujours l'être davantage, le spectacle des douleurs des autres, auprès desquelles nous passons en fermant les yeux, fait frémir d'angoisse quand on s'y

arrête un instant, et qui sait, qui sait le sort...

V

Paris, décembre.

J'observe en curieux ces premières relations de la mère et de l'enfant. Il y a déjà, — ou encore, — une intime union, presque physique, dont la double nature, toute instinctive d'un côté, délicatement subtile de l'autre, provoque d'intéressants conflits. La mère, qui veut absolument faire partager au petit être le sentiment qu'elle éprouve pour lui, se dépense en grâces, et lui rit, et lui parle, et s'efforce de prendre pour des témoignages de naissante affection les vagissements qu'il pousse, ses regards et ses mouvements. Elle n'accepte pas pour ce qu'il vaut cet éveil réflexe de la conscience, qui se traduit par des mains tendues quand elle approche, par des pleurs quand elle

s'en va, par des commencements de sourire quand elle rit. Pour elle, tous ces signes ont un sens mystérieux et profond et correspondent à des jeux compliqués du petit cerveau qu'elle interprète. Pendant sa grossesse, un jour, il m'arriva de prononcer le mot de *fœtus* : elle mit huit jours à me le pardonner. De même à présent, elle ne veut pas admettre qu'à l'heure actuelle sa fille est un petit animal totalement dépourvu de connaissance, moins développé qu'un petit chat de huit jours, pleurant quand elle n'a pas sa mère comme des poussins s'inquiètent dès que la poule les quitte, — prête déjà pourtant à devenir à bref délai un insupportable enfant gâté. Quelquefois, je proclame ces choses raisonnables, et cela me vaut, avec un regard irrité, une de ces retraites intérieures qui sont sa seule défense comme aussi sa vengeance unique. Certes, je mérite cette punition, à laquelle je suis toujours très sensible : car je comprends fort bien ce qui se passe en elle, et

je parle comme si je ne comprenais pas. Mais qu'y faire ? Je n'éprouve encore nulle tendresse pour ce petit paquet de chair humaine : de la pitié seulement, une pitié qui s'attendrit, quand je pense qu'un jour un cœur saignera dans ce corps de lait, que des idées tourmenteront cette tête vide, et que pleureront ces yeux vagues qui maintenant errent sur les choses avec des ébahissements inexprimés. Cette pitié, toutefois, — pitié légère, pitié du Pharisien qui passe devant la douleur en détournant la tête, — n'irait jamais jusqu'à me faire vaincre ma répugnance pour les soins qu'il faut à la créature. J'admire comme héroïsme qu'on les lui donne gaîment, sans cesser de sourire, sans appeler la vieille Marianne, accoutumée, elle, à ces nauséantes besognes. Mais il paraît qu'il n'y a là rien d'admirable : c'est *naturel*, cela ne coûte aucun effort, cela s'apprend sans apprentissage. Une fine jeune femme peut donc devenir nourrice du jour au lendemain : faible, elle manie comme

une plume le pesant bébé qui s'agite; délicate, elle supporte sans se plaindre son sommeil interrompu, les gerçures qui lui fendillent le sein, l'odeur atroce qui émane des langes ou du berceau ; et dans cette entière abnégation, elle trouve sa joie... J'admire et ne partage pas.

— Tu verras, quand bébé parlera, quand bébé marchera ! me dit-elle souvent.

Peut-être. En attendant, je ne sens rien dans mon cœur de père...

VI

Paris, février.

Impossible de dormir une minute, cette nuit. Des cris affreux, que j'entends encore sonner dans mes oreilles quand ils cessent un instant, qui recommencent quand je les crois apaisés, infatigables, impitoyables, des cris de machine qui va, qui va jusqu'au bout du ressort et se remonte toute seule,

des cris de chien qu'on a laissé dehors, et qui hurle à intervalles réguliers, jusqu'au matin. Les premières dents, peut-être, ou Dieu sait quel inconscient caprice, quel imperceptible bobo! Depuis quelque temps, cela recommence presque chaque soir. Je me réfugie au bout de l'appartement, mais les cris percent les murailles, plus obsédants encore quand ils sont à demi étouffés par l'éloignement. Alors, il me vient de sourdes fureurs contre cet être qui menace mon travail et ma liberté d'esprit, et qu'il faut supporter parce qu'il est faible, et avec lequel on ne peut discuter. Oh! s'il suffisait de le battre pour qu'il se tût!... Mais non, ce serait aussi inutile que de lui expliquer posément qu'il ne sert à rien de crier, et il crierait plus fort! Je pense que CELA VA DURER UNE ANNÉE, plus longtemps peut-être, et que c'est une année de perdue, une année sans travail sérieux, une année d'insomnie, de maux de tête, de journées désœuvrées et vaines!... Et nul remède : il faut que je

parte de chez moi ou que je supporte... Tout cela, pour cet être qui n'existe pas encore à moitié, qui n'a pas plus de conscience que de cheveux, qui geint sans savoir pourquoi et me prend mes forces sans que cela lui serve à rien !...

VII

Paris, février.

Ma femme a gravement posé la question du baptême.

Autrefois, quand j'étais un mécréant agressif, j'aimais à déclarer, d'un ton péremptoire, que mes enfants ne seraient jamais baptisés. Elle ne répondait rien, et son silence m'irritait : j'en devinais la menace ; je comprenais qu'il annonçait une résistance, et que je ne pourrais imposer mon opinion que par une acte de tyrannie. Cette perspective me troublait un peu, quoique je fusse décidé à tenir ferme...

Mais les temps ont marché depuis cette époque qui me paraît déjà lointaine. Je viens de faire un examen de conscience pour répondre en parfaite sincérité à la question de ma femme : je trouve que je n'ai plus aucune colère contre la religion, — bien au contraire. Quand j'ai rompu ses chaînes, — qu'elle avait solidement liées autour de moi, — j'eus une période de haine et de révolte, où je rêvais d'exciter le monde au grand combat pour la vérité contre la Foi :

Race de Caïn, au ciel monte,
Et sur la terre jette Dieu.

Puis cette haine s'est changée en une indifférence profonde : le sens du mot vérité a chancelé dans mon esprit; je n'ai plus trouvé ni critère ni preuve; je me suis dit que ma négation était une religion aussi, comme l'affirmation, aussi grossière, pas plus sûre, ni meilleure..., pire peut-être... Alors, pourquoi troubler les âmes simples? pourquoi les empêcher de se tromper sain-

tement? pourquoi leur apprendre qu'elle est imaginaire, la source où cependant elles étanchent leur soif?... Leur erreur est-elle plus grande que la mienne?... Est-ce que dans l'Océan d'incertitudes où nous flottons, ma planche est plus solide que la leur?... Je me suis donc promis de rester neutre dans la lutte.

J'en étais là, quand j'ai dû reconnaître que les libres penseurs me dégoûtaient de la libre pensée. Je me souviens même, à ce propos, d'un épisode qui ne m'a pas frappé sur le moment, mais qui m'est revenue souvent ensuite, comme un symbole au sens profond.

C'était au moment de la *désaffectation* du Panthéon. On en chassait Dieu pour faire place à Victor Hugo : l'adoré de la veille cédait la place à l'idole du jour, le doux Christ de l'*Imitation* fuyait devant l'homme des *Châtiments*, la bonne Sainte Vierge de tant d'affectueux miracles devant les Marion Delorme et les Lucrèce Borgia. Et c'était, disait-on, le « progrès des lumières », et la

cause de la vérité gagnait à cet échange... Un hasard me fit entrer dans le temple. Ils étaient là, des conseillers municipaux, des députés, des politiciens de toute sorte, comme chez eux, le chapeau sur la tête, la canne à la main, quelques-uns n'ayant pas éteint leurs cigares et tout fiers de chasser avec leur fumée les dernières traces évaporées de l'encens. Dans la majesté des voûtes, ils causaient, riaient, gesticulaient, discutaient et disputaient, insolents, irrespectueux, chacun représentant la bêtise d'une majorité de quartier ou d'arrondissement, arrivés à jouer aux maîtres même contre Dieu à force de promesses qu'ils savaient fausses, de flagorneries éhontées et de mensonges électoraux. Dans un coin, cependant, devant un autel resté debout pour un instant encore, une pauvre vieille femme en coiffe noire, en tablier bleu, inattentive à leur bruit, fidèle au Dieu qu'ils chassaient, et si fervente dans son agenouillement, priait. Elle avait apporté deux cierges dont la flamme vacillait au courant d'air, et

qu'un souffle brutal éteindrait avant qu'ils fussent à moitié consumés. De quelle douleur venait-elle poser là le fardeau? de quel remords peut-être ? Quelle confidence adressait-elle silencieusement à Celui qui comprend, compatit et pardonne ? Et quand le dernier autel serait tombé, lequel de ces marchands d'orviétan politique lui donnerait le moyen de soulager ses angoisses?... Alors je compris qu'elle avait raison contre tous; un instant, la lueur vacillante de ses deux bougies me parut un soleil de vérité, et, en passant devant l'autel, je pliai le genou et fis le signe de la croix.

Ah! pauvre vieille inconnue, tu m'as plus éclairé que bien des lectures! Si ta prière s'est perdue en courant les espaces, elle a du moins retenti dans mon cœur; et tu m'as fait sentir le vide qui subsiste au fond de moi...

Pourquoi donc empêcherais-je le baptême de mon enfant?...

VIII

Paris, mai.

Entre les crises de dentition, nous jouissons d'un grand bien-être. Le calme se rétablit dans la maison. Que le silence est bon !...

Notre paisible vie a retrouvé son intimité, dont la perte m'inquiétait tant. Nous sommes trois, voilà tout. Et peu à peu cette troisième existence, qui d'abord m'avait paru tellement étrangère, se fond dans les deux nôtres. Je sais qu'il faut se réveiller deux fois dans la nuit et que le déjeuner est inévitablement en retard parce qu'il coïncide avec le repas de bébé, et je me résigne ; je sais qu'après le déjeûner, bébé fait sa méridienne, en sorte que nous avons un moment de tranquillité parfaite, et je jouis de ce moment d'autant plus qu'il est plus court ; je sais qu'il faut renoncer à toute sortie du soir, parce que bébé ne peut se

passer de sa mère, et j'y renonce. De temps en temps, le moins souvent possible, j'endosse mon habit et je sors seul : nécessité d'expliquer à dix personnes pourquoi je suis seul, et j'explique, oh ! j'explique très bien, avec le mot pour rire... On ne manque pas de s'extasier sur mon bonheur : « Comme vous devez être content d'être père !... » Oui je suis content : il est convenable d'être content, je le suis, et je fais la bouche en cœur pour qu'on n'en doute pas... « Aussi, vous êtes un autre homme, à présent, on dirait que vous vous êtes épanoui !... » Je ne proteste pas, de peur de passer pour un excentrique ; et comme justement je suis en passe d'engraisser, je laisse avec complaisance attribuer mon commencement d'embonpoint aux premières joies de la paternité...

Le soir, dans le chemin de fer de ceinture ou dans le fiacre qui me ramène à la maison, je rêvasse. Que pensé-je ? Je ne sais trop... En somme, il est moins difficile que je ne l'aurais cru de changer ses habitudes, et je

vois bien que je finirai par m'accoutumer à mon rôle de père. Déjà même, dans l'état habituel, je ne le joue pas trop mal, et par instant l'affectueuse pitié que m'inspire ma fille monte jusqu'à la tendresse. Mais quelquefois, sous l'action d'un hasard, je sens se réveiller soudain le malaise que me cause cette vie issue de la mienne, dont je suis coupable et qui me tient en laisse. C'est une angoisse oppressée que je crois faite de remords et d'appréhension, une double souffrance que j'éprouve pour l'enfant et pour moi : pour l'enfant, parce qu'il lui faudra vivre ; pour moi, parce que je sens bien que je n'ai plus ma liberté...

Heureux ceux qui sont nés pour la famille !... Un de mes amis me racontait un jour qu'il s'était marié tout exprès pour avoir des enfants : il a deux couples de jumeaux, il en aura d'autres, il est heureux. Je n'étais pas encore père, en ce temps-là, et j'eus la naïveté de lui avouer que je ne désirais pas le devenir. « Alors, fit-il avec des

yeux étonnés, pourquoi vous êtes-vous marié !.. » Sa question était logique. Ma réponse l'eût-elle été ?...

...Mais il n'y a jamais eu rien de logique dans ma vie. Sans savoir ce que je veux, je me laisse porter par les événements qui vont, qui vont, et me poussent de-ci de-là selon leurs caprices. Puis je me révolte contre eux, comme si je ne m'étais pas livré à leur merci; mais ma révolte est inactive et je finis par me résigner. C'est bien là le processus habituel de toutes les phases de mon existence : je suis un révolté pacifique, un conspirateur en chambre, sans poignard ni dynamite, qui ourdit des plans effroyables et ne fait rien sauter...

IX

Paris, mai.

Bébé commence à donner quelques signes de connaissance. Un soir, elle a remarqué

l'ombre de ses mains contre la paroi; et, avec de petits mouvements gauches, elle les tordait pour voir cette ombre remuer et se déformer. Ses yeux s'animent : elle a de grands yeux liquides, gris-bleu, où dansent des paillettes sombres, des yeux pareils à ceux de sa mère et qui auront peut-être un jour la même expression. Pour le moment, ils ne réflètent rien encore : ils ne changent pas quand des douleurs minuscules les remplissent de larmes; ils brillent à peine un peu plus quand des joies dont la cause échappe, — un objet nouveau aperçu, un mouvement, un rien qui passe, — font soudain s'épanouir toute la petite figure joyeuse et sourire la bouche avec ses trois dents de lait. Ils sont inconscients et doux, ces yeux, inoffensifs, confiants, curieux et naïfs : miroirs attendant l'image, source sous le ciel bleu, où ne se mire aucun nuage...

Son grand ami, qui joue un rôle immense dans sa vie, c'est Puck, notre chat : un bon animal gris et blanc que j'avais déjà avant

mon mariage grave, aimant ses aises et qu'on le respecte, câlin, gras, correct, les poils toujours bien lissés — sauf aux époques où il disparaît pour huit jours et revient hérissé, déchiré, efflanqué, lamentable, pour se refaire en un rien de temps. Dès que bébé le voit dormant sur son coussin, elle rampe jusqu'à lui et s'empare de sa queue. Puck entr'ouvre les yeux, doutant encore qu'il faille interrompre son somme. Bébé tire plus fort, par saccades. Puck se lève, la regarde en bâillant, s'étire, et, superbe d'indifférence et de dédain, se recouche de l'autre côté en cachant sa queue sous son ventre. Bébé fait le tour du coussin, et bientôt la queue se trouve de nouveau dans ses mains: exultant de joie, triomphante, elle l'agite comme un cordon de sonnette en battant la grosse caisse sur l'échine du chat. Puck grogne un peu, pour demander grâce. En vain. Alors il se lève dignement, s'éloigne avec majesté, sans hâte, saute en deux bonds sur le dossier du canapé, s'installe, et de

haut, comme le sage de Lucrèce, regarde sans peur ni rancune bébé qui s'agite : elle est engageante, d'abord, elle lui tend les mains, elle gazouille des gracieusetés ; Puck ne bougeant pas, elle devient plus pressante ; puis sa figure s'allonge, sa bouche s'ouvre en montrant ses trois dents, et elle pousse un cri aigu, perçant, désespéré, le cri qui prélude à la grande explosion de larmes... C'est le moment où j'entre dans la partie : j'entreprends d'expliquer à Puck qu'il doit se laisser tirer la queue, pour nous rendre notre tranquillité. Puck me regarde avec ses grands yeux d'or, et me fait comprendre très clairement que cela lui est fort désagréable, et qu'il n'y est pas accoutumé, et que c'est trop dur, à son âge, d'avoir à changer ses habitudes... Ah ! mon pauvre vieux camarade, à qui le dis-tu ?... Pourtant, si j'insiste, si je le prends sur mes genoux, comme autrefois quand il était le roi de la maison, il se laisse convaincre, et, pendant un moment, bébé peut le tripoter à l'aise. Pendant

qu'elle lui tire la queue, il frotte sa tête contre ma main : quelquefois même il ronronne, pour me montrer qu'il se sacrifie de bon cœur. Mais sa patience a des limites : quand elle est à bout définitivement, il monte sur le poêle, avec la conscience du devoir accompli, bâille, s'étire encore, ouvre et referme deux ou trois fois les yeux, et se rendort, indifférent au cri perçant qui éclate un instant après. Moi-même je n'oserais pas lui en demander davantage...

Heureusement, bébé s'intéresse à d'autres choses encore : à mon couteau à papier, aux deux poussahs qui remuent les mains sur la cheminée, et déjà même aux fleurs dont les vases sont garnis. Et quand Puck lui manque, une branche de lilas l'a bientôt consolée. Elle sait le dire, car elle a un mot, maintenant, un certain roulement qu'on pourrait presque orthographier *eurrreu*, et qui pour elle est une langue infiniment riche, qui demande et qui remercie, qui traduit la joie et la tristesse, qui explique le rire et les lar-

mes, exprimant à merveille, avec toutes leurs nuances infinies, les embryons d'idées qui se forment et passent dans son petit cerveau en éveil...

X

Paris, mai.

Je viens de lire coup sur coup *Humiliés et Offensés*, *Crime et Châtiment*, *La guerre et la paix*, *Anna Karénine*, — et je suis resté tout frissonnant de cette lecture. C'est plus que la révélation d'un monde inconnu : c'est un appel à nos consciences endormies. Je pense à la grande voix des prédicateurs des premiers siècles tonnant dans les basiliques et poursuivant de leurs anathèmes les derniers prêtres des dieux païens...

L'indolence, l'égoïsme et la sénilité des civilisations vieillies nous ont envahis. Nous avons perdu la foi, et nous ne la regrettons pas, et cette mort de la foi creuse dans tous les

domaines un vide que rien ne vient remplir. Il s'est accompli un immense désintéressement de la vie générale : tandis que d'une part le mouvement démocratique avance chaque jour dans la voie désolante du sacrifice de l'individu, — l'individualisme se développe d'autre part, non dans ce qu'il y a de généreux, de noble et de fécond, mais dans ce qu'il a de plus vil, l'égoïsme indifférent. En bas, on impose une solidarité d'apparat qui n'est qu'un artifice ; en haut, on la subit par faiblesse, et l'on s'en venge en s'isolant. Et la société vit tant bien que mal de ce mensonge, qui, comme tous les mensonges, rapetisse les idées et salit les sentiments. Pour le changer en vérité, il faudrait autre chose que des théories qui aigrissent et des déclamations qui poussent à la haine : il faudrait un peu de la Charité qu'on a chassée, un peu de l'amour qu'on a tué. Mais il règne, et sa lutte avec l'égoïsme est la grande affaire des hommes, et ceux qui restent simples spectateurs de ce

honteux conflit, sont nuisibles aussi par leur oisiveté même, aussi nuisibles presque que les combattants le sont par leur ambition, leur méchanceté ou leur bêtise. C'est à peine si quelques nobles figures passent de loin en loin dans la mêlée : on les méconnaît, et tel est le courant que leurs efforts, au lieu de l'arrêter, le précipitent.

Cependant, au milieu de ce branle-bas, quelques-uns, supérieurs par leur intelligence et riches par leurs facultés, se sont retirés sur des collines, dans des déserts ou dans des jardins, et, tranquilles, regardent ou rêvent. Ce sont les poètes, les penseurs, les artistes, ceux qui jadis exprimaient l'idéal commun, touchaient le cœur des masses et guidaient les peuples. Maintenant, ils jonglent avec les phrases, les sons, les rythmes ou les couleurs, dédaigneux de la foule et fiers de leur retraite, à moins qu'ils ne préfèrent contempler en curieux les plaies de l'universelle bataille, en ne les touchant que pour les envenimer. Ils procla-

ment qu'il y a divorce entre eux et les autres hommes, ou qu'ils sont des savants qui constatent, et, du haut de leur tour d'ivoire, ils jettent dans le vide leurs documents ou leurs rêveries, pareils à des enfants qui se serviraient d'un phare pour lancer des bulles de savon dans la tempête...

Mais voici qu'une lumière inattendue se lève vers le Nord, voici que des voix jeunes, de loin venues, nous expliquent le mal dont nous souffrons et nous montrent le remède ; voici qu'une langue nouvelle nous rapporte l'antique leçon depuis si longtemps oubliée : « Aimez-vous les uns les autres ! » Arrachés à notre indifférence, nous lisons des livres où saignent des cœurs que la misère humaine a touchés, où il y a autre chose que des mots arrangés pour l'art et des agonies à tant la ligne, ou il y a des larmes vraies, des larmes versées par des malheureux sur de plus malheureux, de saintes larmes de pitié. Et il se trouve que ce sentiment, que nous pourrions

dédaigner comme une faiblesse si nous l'entendions exprimer par des pauvres d'esprit, est chez les grands hommes qui s'en font les apôtres un moyen d'action plus sûr que nos habiletés, un *truc* beaucoup plus puissant que les nôtres. Cette sincérité triomphe de tous nos mensonges : les plus sceptiques sont saisis, les plus indifférents pleurent, et soudain renaît le noble souci des problèmes que lâchement nous avions secoués. C'est un miracle presque pareil à celui qu'accomplissaient les anciens Pères, quand ils faisaient rayonner la croix sur les villes païennes, quand, des foules inconscientes ivres encore des jeux du cirque et des fêtes impériales, ils tiraient soudain la divine étincelle d'amour et jetaient au martyre, en de suprêmes extases, des débauchés, des courtisanes et des marchands d'esclaves. L'Au Delà, oublié, ressuscite ; le mystère se rouvre, et de nouveau les hommes pressentent que, par-delà les vaines certitudes proclamées par les savants, plus loin que

les fallacieuses promesses de justice et de bonheur ourdies par les politiciens, plus haut que les plaisirs que les artistes préparent à nos yeux, nos esprits et nos oreilles, s'ouvrent des espaces où il est beau de se meurtrir les pieds, les espaces infinis du Rêve que l'action réalise, de la Foi et de la Charité.

Mais est-ce là une vraie renaissance de nos cœurs ou une excitation passagère ? Est-ce une sincère religion qui se prépare ou une forme nouvelle qui s'offre à notre dilettantisme ? Est-ce que des caravanes vont nous emmener vers cet inconnu, ou resterons nous à regarder en curieux, de loin, les grands étrangers qui partent pour le voyage ? C'est là le secret de demain. Nous sommes vieux, nous sommes las, nous avons déjà perdu tant de marches et versé pour rien tant de sueurs !... Est-ce que ce souffle de bonté qui passe sur nous produira autre chose que de vains projets pareils à ceux que formulent et oublient les vieillards ?... Pour moi,

j'admire j'hésite, et je doute, et, si *j'aime qu'on aime*, je ne sais si j'aurai la force d'aimer...

XI

Paris, juin.

Un des traits de bébé qui me ravissent le plus, c'est son amour pour les fleurs. Elle s'éjoie dès qu'elle en aperçoit. Elle les prend dans sa petite main, et les respire avec des mouvements d'extase, un air intelligent, un fin sourire... Or, son sourire a déjà presque un sens : avec les fossettes qu'il creuse dans ses joues, avec les cinq dents qu'il montre, avec le regard qui l'accompagne, il est déjà railleur, malicieux, ironique parfois; il paraît conscient; il ne ressemble pas au sourire des autres enfants de son âge... Je le crois, et je ris de le croire, car au fond je sais bien que ce qu'il a, c'est moi qui le lui prête. Il est le simple épanouis-

sement de cette petite nature fraîche qui s'entr'ouvre, car il n'exprime que son ravissement étonné à découvrir l'un après l'autre les choses du monde : et nous, les parents, belles dupes que nous sommes, nous le guettons, nous le buvons pour griser notre fantaisie. Ce qui est bien sûr, en revanche, c'est que ce sourire nous donne mille joies. Il est un but de plus à notre vie. Nous sommes très heureux et très fiers quand nous l'avons provoqué, surtout quand après des larmes il brille de nouveau, ramené par nous ; et nous passons des heures à le chercher, à le commenter, à l'analyser. A la longue, il devient, ce sourire, tout nous-mêmes ; il contient toute notre soif de bonheur, tous nos élans de tendresse, tout le bien qu'il y a en nous. Il est notre affection qui rayonne et notre bonté qui s'égaye. Et que de mystères il nous a déjà révélés !... Au fond, nous étions deux égoïstes : vivant l'un pour l'autre, nous fermions les yeux à tout l'*étranger* qui tournait loin de notre axe, nous

éloignant toujours plus de la mêlée humaine ; et voilà que ce petit être, devenu centre à notre place, nous rattache à ces réalités que dédaignait notre rêve.

Me l'avouerai-je ? je regrette souvent cet état antérieur, peu noble à coup sûr, mais dans lequel je me complaisais, qui comportait une si grande liberté d'esprit, une telle liberté d'allures, si peu de soucis d'avenir. Sans doute, il est odieux de ne penser qu'à soi, et s'il y a un sens à la vie il n'est pas là ; et pourtant, c'est si facile !... Maintenant, se dresse devant nous le lendemain — non pas le nôtre, qui ne nous inquièterait guère, puisque la moitié du chemin est déjà parcourue, qu'un hasard peut borner encore, — mais celui de cette petite créature qui a devant elle toute sa destinée, qui sera ce que nous la ferons, qui aura ce que nous lui donnerons, si passive aujourd'hui qu'il nous semble qu'elle le sera toujours...

Souvent nous causons de son avenir : le

sort des femme est si précaire, dépend de tant de hasards sur lesquels la volonté est de peu de puissance — la santé, la fortune, le mari... Elles n'ont pas la lutte, qui seule, dit-on, fait pour l'homme la beauté de la vie — qui, en tout cas, en diminue l'ennui ; ou si elles l'ont, c'est intense et cruelle, à travers des fatigues que rien ne compense, sans pouvoir espérer les triomphes ni les gloires. Aussi ce qu'on peut faire de mieux pour elles, n'est-ce pas de leur épargner l'effort? Et si c'est réellement l'effort qui donne prix à l'existence?... Hélas ! elles sont victimes de cette contradiction, et pour qu'elle cessât il faudrait que tout fût bouleversé !...

Je sais tout cela, et cependant, — si persistant est l'égoïsme, — je ne puis m'empêcher d'être content que mon enfant soit une fille. Ce n'est pas pour elle, à coup sûr, c'est pour moi : parce qu'il doit être charmant de voir s'éveiller peu à peu dans un être dont on suit toutes les phases, les signes de l'éternel féminin : la grâce du corps, la grâce de

l'esprit, la grâce du cœur, qui font le charme, et la délicieuse coquetterie qui le rehausse et le rend plus cher, et les imperceptibles mouvements de passion qui se mêlent à tous les actes de la vie et que notre grossièreté, à nous autres, hommes, ne saisit presque jamais : tout cela s'agitant dans un fonds de mystère sept fois impénétrable et sept fois attirant. Oui, l'affection qu'elle commence à m'inspirer, cette *bébette* qui ne dit pas encore papa, se double déjà du culte indiscret, de l'adoration curieuse que j'ai pour celles de son sexe...

D'autres fois, nous causons des changements que sa naissance a apportés dans notre vie : et sur ce point, nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord. Elle veut absolument que nous soyons *plus heureux* qu'avant, autrement et davantage ; moi, je veux le contraire.

« Oui, sans doute, lui dis-je, nous l'aimons beaucoup, cette enfant, elle nous est une source infinie de joies, de joies nouvelles,

de joies exquises. Mais avant de l'avoir, ces joies, nous ne les désirions pas, et si nous ne l'avions pas eue, nous n'aurions pas souffert de ne les pas connaître. Donc... »

...Non. Mon raisonnement ne se fait pas écouter. Et non seulement on le repousse : on en est froissé. Il offense quelque mystérieuse délicatesse qui m'échappe. Je le sens bien, et pourtant je m'entête à le ramener, à le répéter, à le reprendre sous des formes variées, toujours plus convaincantes. En vain. Nous aboutissons toujours à ces deux termes du dialogue :

— Ainsi, tu ne peux pas te consoler d'avoir une enfant?...

— Mais pas du tout : reconnais seulement qu'il aurait mieux valu que nous n'en eussions pas, et je serai satisfait...

Jamais elle ne se rendra, malgré l'excellence de mes arguments... Et il y a là tout l'abîme qui sépare les deux logiques : celle de la femme et la nôtre. La nôtre est simple et marche droit; la leur a des complexités

qui nous échappent et finit toujours par se perdre dans les régions du sentiment, comme une eau claire dans le sable fin. Essayez donc de débrouiller l'amalgame !...

XII

aris, juin.

Quand je pense que nous serons peut-être un jour comme ce bon grand-papa, dont le souvenir est mêlé à tout ce que nous avons eu de bon dans notre enfance, et que nous revoyons chaque fois que nous évoquons le passé !...

Nous étions enfants l'un et l'autre, — enfants peu gais, je me le rappelle bien, enfants graves, qui ont déjà l'obscure prescience des tristesses futures, en qui s'affirme avant le temps le sérieux d'une nature inapte aux bonheurs légers ; et nous grandissions sous son bon regard affectueux, choyés, gâtés, parmi les fêtes et les surprises qu'il nous

ménageait. C'est à lui que nous avons dû les beaux œufs de Pâques en chocolat, et les poupées, les polichinelles ou les soldats de plomb que nous apportait le bonhomme Noël...

Et puis, plus tard, nous sortions de l'enfance : j'étais écolier, elle était pensionnaire, nous nous retrouvions aux vacances, grandis, un peu gênés, nous disant « vous », rougissant quand nous nous embrassions. C'étaient alors, le soir, sur la table à jeu qu'éclairait la suspension, de longues parties de nain-jaune où nous nous associions pour vider la bourse de grand-papa; ou bien, par les beaux jours d'été, des pique-nique, au bord du lac où nous laissions pendre des lignes distraites dont les poissons pouvaient à loisir dévorer l'appât, dans les bois où nous marchions lentement par les sentiers couverts d'ombre et tapissés de mousse, dans les champs où nous nous grisions du parfum des foins. Comme il s'émerveillait, le bon vieux qui s'appuyait sur nous, devant les

paysages où s'était déroulée sa vie, et qu'il aimait avec un cœur d'enfant, et qui lui tiraient des larmes!... Et au retour, c'étaient des dîners, de plantureux dîners, où sa joie était de nous bourrer d'une certaine sauce Béchamel que je n'oublierai jamais, et d'oies farcies, de crêmes et de desserts, jusqu'à ce que nous demandions grâce. Ces dîners nous causaient un plaisir mêlé d'un vague effroi, car grand-père voulait qu'on leur fît honneur, et souvent ils auraient mal fini si sa gouvernante ne nous avait aidés à faire adroitement disparaître les portions d'ogres qu'il nous servait...

Lui, jouissait inconsciemment de nos plaisirs, sans jamais se lasser de nous préparer des surprises, sans jamais se plaindre du bruit que nous faisions à cinq autour de sa vieillesse, ni du désordre que nous semions dans son appartement où les moindres objets avaient leur place fixe, sous l'œil des portraits de famille. En nous, il se voyait

revivre; nous étions, j'imagine, comme un écho de sa jeunesse assoupi par l'éloignement, et c'étaient ses souvenirs qu'il entendait bruire dans nos voix. Il redevenait jeune avec nous, et souvent, il nous demandait des chansons d'autrefois, des chansons très anciennes, aux airs vieillots, que nous lui chantions en chœur :

Il était un petit navire
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué...

Alors son visage s'éclairait, des images très lointaines s'éveillaient dans son esprit, il battait la mesure avec sa tête blanche et souriait d'un sourire intérieur... Qu'était-ce donc ?... C'était tout ce qui fait la vie, ses affections et ses deuils, flammes éteintes, douleurs passées, sur lesquelles s'étend avec les années le voile bienfaisant de l'oubli : nos chansons remuaient ce voile, et sous ses transparences des formes surgissaient et remuaient pour lui seul.. Tant de joie pour si peu de chose nous étonnait : tout en l'aimant, nous le trou-

vions enfant, plus enfant que nous, et nous ne comprenions pas qu'il préférât l'éternel « petit navire » aux beaux morceaux romantiques, semés d'arpèges et de gammes, que nous tapions sur son piano...

A la fin, il sommeillait sans cesse. Son doux regard, un peu voilé, restait posé sur nous comme en rêve. Un jour il s'est endormi : aucun des siens n'était là. Il est mort seul, le pauvre grand-père, en patriarche abandonné, de la belle mort des vieillards qui ont vécu toute la vie, qui ferment les yeux quand ils ont tout vu, et sans secousse, sans douleur, sans regret sans effroi, s'en vont dans l'inconnu...

Comme il est resté vivant dans notre souvenir !... Maintenant surtout, il nous semble que chaque pas nous rapproche de lui. Nous l'aimons davantage que lorsque nous l'avions. Et nous pensons qu'un jour peut-être nous connaîtrons ses joies qui nous échappaient, et que nous sommeillerons comme lui en voyant des visions confuses

passer dans nos yeux endormis, et que des formes vagues remueront pour nous seuls quand les enfants de la petite Marie chanteront en ronde autour de nous :

Il était un petit navire...

XIII

Paris, octobre.

Marie est très malade... Un coup de froid pris par ces continuels changements de temps pendant une crise de dentition : pneumonie et gastrite. Depuis quatre jours, elle a la fièvre, qui vient d'atteindre quarante degrés : elle brûle et grelotte dans ses couvertures, indifférente à tout, abandonnée, veule, et secouée par les accès d'une toux rauque qui fait mal à entendre. Son regard est vide. Elle n'a plus un sourire. Couchée dolente sur les genoux de sa mère, elle gémit sans cesse, d'une plainte régulière qui s'interrompt à peine quand elle s'assou-

pit un instant. Elle ne pleure pas, elle ne crie pas : rien que cette plainte monotone et lente, et qui exprime tant de douleur... Comme je regrette son cri si aigu, si vivant, qui me mettait si fort en colère quand il coupait soudain le silence de ses assourdissements !... Rien ne l'amuse : ses jouets traînent dans des coins; sur sa couchette, une lamentable poupée semble malade aussi, tant elle est délaissée; le bon chat Puck peut passer à portée : elle ne lui prend pas la queue ; et il la regarde avec ses yeux d'or, très étonné, comprenant peut-être... Le médecin m'a dit que si la fièvre augmentait encore, elle était perdue; je vois déjà la maison vide, la maison que remplissaient ses jeux, ses rires, tous les manèges de sa petite personne remuante et gaie; et je sens se réveiller ma vieille révolte contre l'imbécile Destin qui nous mène. Pourquoi donc naître, si c'est pour mourir aussitôt ?... Qu'ont-ils donc fait pour mériter leur mal, ces pauvres êtres qui s'ouvrent à la vie où ils

sont jetés comme des fleurs au soleil, confiants et joyeux et ne sachant rien des nuages de l'horizon ?... Quelle est la barbare puissance qui les donne et les reprend au hasard de son caprice, et fait de leur court passage en ce monde une source de larmes ?... Non, je n'admire pas la résignation des Chrétiens : jamais, si je croyais, je ne pourrais louer l'Éternel des coups dont il me frapperait ; si je croyais, ma foi serait de haine, et je me dresserais contre cet ombrageux tyran qui nous vole nos courtes joies et fait une torture de la vie à laquelle il nous a condamnés....

Contradictions du cœur qui souffre !... Combien de fois, quand le mal frappait autour de moi des coups prématurés sur des êtres qui ne m'étaient point chers, ai-je répété en philosophe et avec conviction les belles paroles des Sages anciens : « Ceux que les dieux aiment meurent tôt. » — Hé quoi ! quelques jours de chagrin, quelques larmes, puis, l'amertume du premier deuil adouci,

cette gracieuse enfant morte ne serait plus pour nous qu'un charmant souvenir, que nous évoquerions aux heures d'intime causerie, qui planerait sur nous d'un vol invisible d'ange. Et en échange de cette passagère douleur que nous aurions soufferte, pour elle, le suprême bonheur d'être délivrée de vivre ... Qu'aurais-je donc à reprocher à Dieu?..

... Des mots ! des mots !.. Qu'elle vive, qu'elle meure, que nous pleurions ou que nous soyons consolés, qu'importe!... Nous ne sommes rien, et c'est folie que de remuer le ciel pour le moindre accident qui nous touche. Au milieu de la paisible indifférence des choses qui nous enveloppe dans l'éternel mouvement dont nous sommes les imperceptibles atomes, que sont donc nos cris et nos maux ? Pourquoi nous obstiner à les grossir de telle sorte qu'ils tiennent une place dans l'Infini ? Acceptons-les pour ce qu'ils valent : courbons-nous sans révolte sous leur tyrannie presqu'inévitable; conso-

lons-nous en sachant qu'ils sont passagers, et qu'ils iront un jour, avec toutes nos joies, tous nos amours et toutes nos pensées, se résorber dans l'abîme d'inconscience d'où nous sommes sortis; et envions les petits enfants dont les yeux se ferment sans avoir vu rien autre que des sourires et de la bonté..

Le lendemain.

La fièvre persiste. L'espoir diminue à chaque heure qui passe, à chaque compresse d'eau froide qu'on enlève sans qu'elle ait rafraîchi ce pauvre petit corps à demi consumé. — Depuis trois nuits, sa mère veille, dominant ses angoisses pour réserver toutes ses forces contre le mal... D'où vient donc cet héroïsme des femmes, qui les fait si fortes, elles si faibles, dès qu'un danger menace un être aimé ?... Nulle fatigue ne les abat, nulle émotion ne les brise; elles savent refouler leurs larmes, elles ne désespèrent jamais... Et quelles affres sous cette tranquillité!

Certainement, elle est mille fois plus inquiète que moi : car le commencement d'affection que j'éprouve pour notre enfant, — et qu'en ce moment je découvre plus forte que je n'aurais cru, — qu'est-ce, en comparaison de son immense amour de mère ?... Et pourtant elle est calme, — plus calme que moi, plus maîtresse d'elle-même, utile surtout, tandis que je reste à soupeser passivement les chances qui augmentent et diminuent, à commenter la marche de la fièvre plus légère le matin et plus forte le soir, à rôder de pièce en pièce sans rien faire, presque aussi maladroit que la vieille Marianne dont les mains tremblent quand elle apporte un bol de lait ou un flacon de remède.

Deux jours après.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marie, qui n'a peut-être plus que quelques heures à vivre...

Son état reste stationnaire. La fièvre n'augmente pas, — si elle avait augmenté ce

serait fini déjà, — mais ne diminue pas non plus. Sa respiration est toujours aussi difficile : son souffle est haletant, on entend bruire sa poitrine comme une machine fêlée et la même mauvaise toux rauque la secoue et la déchire. Elle est toujours aussi abattue, aussi indifférente, détachée de tout; elle a toujours ce regard vide, qui ne dit rien et s'étonne pourtant. Quels commencements d'idées le mal inexpliqué et brutal peut-il faire germer dans ce petit cerveau où galope la fièvre ?...

Un instant, nous avons eu un peu d'espoir : je faisais osciller ma montre devant elle, — ma montre qu'elle aime tant quand elle est bien, — et nous avons vu son visage s'animer un peu comme de l'ombre d'un sourire, tandis que sa main esquissait le geste de se tendre en avant. Était-ce la vie qui revenait?... Non. Elle a repoussé la montre et ma main, fermé les yeux et repris sa plainte... Oh! cette plainte continue!.. Et il y a quelque chose de plus navrant encore, c'est quand le gémis-

sement s'interrompt tout à coup, et que pendant un instant la voix enrouée se met à gazouiller comme autrefois, à pousser son *eurreu* des bons jours...

Non, je ne puis imaginer ce petit corps raidi par la mort!... Ce serait trop affreux de la voir immobile, et de savoir que c'est pour toujours, et qu'aucune voix ne peut la ranimer, et qu'elle ne sourira plus jamais, et qu'il faudra la mettre en terre, où bientôt elle ne sera plus rien, pendant que les objets inanimés qu'elle a touchés, sa poupée et son mouton, resteront là, lui survivant de toute leur longévité de choses!... Et puis, je pense à la douleur de la mère, quand elle aura vu que tous ses efforts sont perdus et que le malheur dont on repousse l'idée est accompli, quand les forces qu'elle emploie à lutter ne lui serviront plus qu'à souffrir... Et puis, je me figure les détails matériels de ce qui viendra après : le petit cercueil qu'on clouera, les billets de faire part dont il faudra écrire l'adresse, toutes les formalités

qu'on a inventées pour rendre le deuil plus douloureux... Puis encore, le lent cortège cheminant jusque là-bas, si loin, au cimetière de Passy, et, au retour, la désolation, l'immense désolation de l'appartement où elle ne sera plus...

Un jour après.

C'est demain le neuvième jour, ce jour décisif. Il paraît que si la fièvre ne tombe pas demain, c'est fini, et que si elle tombe, c'est le salut. Je demande au médecin un calcul des probabilités : les chances, me dit-il, sont à peu près égales. Deux légers symptômes, un peu de repos, une imperceptible reprise de l'appétit, lui donnent plutôt bon espoir ; mais il ne me cache pas qu'il ne faut se faire aucune illusion sur leur valeur, et qu'aujourd'hui comme hier, — plus qu'hier, puisque le moment décisif est plus proche, — il faut tout redouter... La vieille Marianne va pleurant dans des coins... La mère, qui a continué à veiller et à agir malgré la pré-

sence d'une garde, a la fièvre à son tour : quel sera le contre-coup de telles fatigues !... Encore un jour d'angoisses, et tout sera décidé... Comme cette journée est lente et rapide, et si demain doit être fatal, comme on voudrait qu'elle durât toujours !... Car enfin, ces soirées, ce combat, l'espoir qui subsiste malgré tout en fait presque une ioie... Et demain !...

Deux jours après.

Le danger est disparu : hier, la fièvre est tombée presque d'un seul coup, comme par enchantement. Les nuages d'angoisse qui nous ont enveloppés pendant cette terrible semaine sont dissipés, et, sans transition visible, la convalescence commence. Quelle merveilleuse force de vie dans ce petit être tout frêle, si menu qu'on aurait peur de le briser en le touchant !... Déjà maintenant, il semble que cette maladie qui a failli l'emporter n'ait été qu'un mauvais rêve... Elle a repris sa poupée, elle fait bêler son mouton,

elle tire la queue du bon Puck, ravi de se laisser faire. Seulement, sa gaieté n'est pas encore revenue : elle s'amuse avec un air boudeur; elle ne sourit pas; de temps en temps, pour rien, elle éclate en pleurs : mais ce sont ses pleurs d'autrefois, ce n'est plus cette lamentable plainte qui nous fendait le cœur. Et puis elle est faible, lasse, et ne veut que dormir, pelotonnée sur les genoux de sa mère : la pauvre, que dix jours de soins, que dix nuits sans sommeil ont brisée, est obligée de se sacrifier encore, à présent que ce n'est plus nécessaire, et l'on dirait que cette nouvelle fatigue, que ne complique aucune inquiétude, la rafraîchit comme un repos...

Moi, je suis heureux... Jusqu'à présent, je me demandais sans cesse si j'aimais mon enfant. Cette fois, je suis éclairé, et mon affection est si profonde qu'en cette heure de délivrance j'oublie de m'attrister en pensant qu'il lui faudra vivre toute la vie, connaître les angoisses que nous venons de traverser,

d'autres encore — qui sait lesquelles? — toutes les douleurs futures dont la mort l'aurait délivrée. Et pour la première fois, il me semble qu'il y a une part de « phrases » dans ce que j'ai toujours dit et pensé sur la vie, dans les colères, les dégoûts, peut-être jusque dans les tristesses qu'elle m'a inspirés. On a beau la haïr et la mépriser, — on l'aime pourtant : elle a, jusque dans ses pires cruautés, des saveurs qui la font désirable, et, quand on a senti la mort passer tout près, quand on a failli voir disparaître une de ces existences qui sont la vôtre même, on comprend alors que peut-être la vie, affreuse, inique et féroce, vaut encore mieux que le néant.

Vis donc, petite Marie, puisque tu n'as pas voulu mourir! Vis, c'est-à-dire souffre, pleure, désespère, vis jusqu'au bout, aussi longtemps que le Destin voudra te traîner sur ses claies! Et sais-tu, — puisqu'il ne peut plus te souhaiter de n'être pas née, puisqu'il n'a plus la force de te souhaiter de mourir jeune

comme ceux qu'aiment les dieux, — sais-tu ce que te souhaite ton père? C'est de tout voir, de tout sentir, de tout connaître et de tout comprendre, —je dis tout, et je sais les amertumes que renferme ce mot et je ne voudrais par t'en épargner une seule : parce que, si tout est douleur, chimère et mensonge, l'ensemble de ces mensonges, de ces chimères et de ces douleurs est pourtant beau, comme un paysage fait d'abîmes; et parce qu'il y a une satisfaction suprême à sentir qu'on se transforme avec les années, qu'on reflète toujours plus d'images, comme un fleuve s'élargit en roulant vers la mer, et qu'on EST, et qu'on AURA ÉTÉ, et que rien, ni révolutions humaines, ni catastrophe universelle, ne pourra jamais faire que l'on n'ait eu cette part d'éternité qui est la vie humaine...

XIV

Paris, décembre.

Faire du bonheur autour de soi, rendre heureux, dans l'étroite limite possible, les pauvres êtres dont le sort est lié au nôtre, — y a-t-il un plus haut idéal?... Nous poursuivons de tout notre effort des ambitions dont nous savons la vanité, une gloire que nous appelons éternelle et que le temps emporte, une fortune dont les caprices déconcertent nos plus habiles calculs, des honneurs ridicules qu'obtiennent aussi bien les derniers des hommes, — et dans cette chasse nous oublions, à côté de nous, des êtres que nous n'aimons pas comme nous pourrions les aimer, pour lesquels nous ne faisons pas ce que nous devrions faire. Nous mourrons, nous et nos œuvres; nos pensées s'évanouiront; il ne subsistera pas une pierre des édifices que nous aurons construits, pas une lettre des noms que nous aurons cru inscrits dans l'his-

toire; mais ne restera-t-il rien des soleils d'affection que nous aurons allumés? Il faut des milliers d'années pour que disparaisse la lumière d'une étoile éteinte : combien de temps peuvent donc vivre et se perpétuer après nous les sentiments doux et simples que nous avons fait rayonner de nos cœurs?..

... Voilà ce que je me répète quelquefois quand mon enfant s'égaie. D'où son plaisir? Pourquoi ces petits cris qui partent? Je ne sais pas, et cela vaut pourtant quels triomphes!.

Oh! la misère des problèmes et des ambitions!... Un sceptique, un raffiné, un blasé, un viveur, a dit : « Aimer, c'est là tout vivre. » Peut-être enfermait-il dans cette phrase un sens déconcertant : cette pensée que nous croyons jaillie de son cœur, qui sait les secrètes convoitises qu'elle exprime? Acceptons-la pourtant pour ce qu'elle a l'air de dire : *aimer* n'est-il pas le mot le plus riche de la langue? N'a-t-il pas autant d'acceptions qu'il y a de lèvres pour le répéter?...

... Et il me vient le désir de faire litière

de moi-même, de me mettre sous les pieds du petit être inconscient que *j'aime*, de lui dire : « Prends-moi tout !... prends mes forces, prends mes rêves, et fais-en des jouets que tu mettras en pièces ! J'ai voulu de belles choses : nulle qui vaille tes petits cris de joie, et rien ne m'a rendu heureux comme de voir tes larmes s'essuyer ! Crois donc et grandis de ma sève, et ne me laisse que mon cœur pour t'aimer !... Et fais plus tard pour d'autres ce que j'ai fait pour toi, afin que de génération en génération, à travers les luttes où les races s'épuisent, dans l'indifférence de la terre qui se refroidit, rayonne jusqu'à la fin de l'humanité, comme une lumière de paix, comme un foyer de tendresse, cet amour des grands pour les petits qui fait le bonheur !... » — Le bonheur !... est-il donc dans l'éternelle reproduction de la misère ?... A-t-on trouvé le dernier mot de tout quand on a pu s'anéantir soi-même dans l'affection vouée à ceux dont on a fait la vie ?... Est-il possible qu'aimer résolve tous les problèmes,

et qu'à notre cœur angoissé comme à notre esprit curieux, il suffise de ce peu de chose, une famille, pour trouver le calme et la paix?

Je me souviens d'un tableau qui m'avait fait entrevoir tout cela.

Un cavalier, harassé et la main tendue, galope à la poursuite d'un brillant fantôme qui fuit sur une bulle de savon. Il ne voit pas un blanc corps de femme jeté au travers de son chemin et sur lequel il passe. Il ne voit pas que la route cesse, que l'abîme est là, que le pont vermoulu sur lequel l'entraîne le fantôme aérien s'effondrera au premier coup de sabot de son cheval...

... Il faut arrêter ce cheval, tourner le dos au fantôme, relever et panser le corps qu'on a blessé, l'emporter à pied, — pliant sous le fardeau, usant ses forces à le sauver, jusqu'à la plaine où la route devient douce, où l'on se reposera sous l'ombre des ormes et des frênes, au bord d'un paisible ruisseau, loin, bien loin des spectres mensongers...

LIVRE TROISIÈME

ALTRUISME

I

Paris, janvier.

Certes, on pouvait s'attendre à cette mort qui termine une longue agonie ; il fallait même la souhaiter ; et pourtant elle me frappe comme un malheur imprévu.......

....

.... Très loin, parmi mes plus vieux souvenirs d'enfance, je la retrouve. Sa bonne figure avait déjà ses tons jaunis d'ivoire ancien, sous les bandeaux bien lissés de ses cheveux blanchissants, et s'éclairait à chaque instant d'un sourire amical ; ses mains, — des mains trop larges, aux doigts noueux, des mains actives, presque masculines — trico-

taient du matin au soir, et le frôlement monotone des aiguilles accompagnait en sourdine toutes ses phrases; tordue de rhumatismes, elle boîtait et ne marchait qu'appuyée sur la canne d'un inusable parasol crême doublé de vert; et elle semblait toujours heureuse, comme si c'eût été un grand bonheur de vieillir infirme et seule, — ou plutôt, comme si sa vie intérieure était si riche de joies qu'il ne lui restât point de temps pour penser à ses misères...

Aussi, lorsqu'en été je la voyais arriver chez nous pour trois semaines, c'était une fête. Son parasol, en béquillant sur les dalles du long corridor où je ne passais jamais qu'en courant de frayeur, éveillait à chaque coup des sonorités joyeuses. Sa vieille figure rajeunissait la vieille maison, où d'habitude il n'y avait ni bruit ni mouvement, et qui s'animait comme si une troupe d'écoliers en vacances venait y courir. Ce qui m'attirait surtout à elle, c'est qu'elle vibrait à toutes sortes d'émotions que je sentais

confusément en moi, mais que personne encore ne m'avait révélées : quand nous sortions ensemble, je m'étonnais d'abord de la voir s'extasier sur les moindres choses, sur les hannetons qu'elle m'empêchait d'attacher à un fil, sur les papillons qu'elle me laissait poursuivre tout en s'apitoyant quand je les crucifiais dans les cartons vitrés de ma « collection », sur les feuilles des arbres, sur les fleurs des champs que j'allais lui cueillir ; puis je finissais par admirer et par jouir comme elle. Ah ! comme elle savait le secret des êtres et des choses, comme elle comprenait l'âme mystérieuse qui flotte dans la beauté des couleurs ou dans la douceur des parfums, et qui rayonne encore sous les grossières enveloppes des insectes gauches et des plantes ternes !... Quand nous sortions en voiture, ses extases s'élargissaient : ce n'étaient plus un papillon, une fleur, qui mouillaient ses yeux d'attendrissement : c'était le panorama du lac dont les couleurs changent au gré des nuages, de la

ligne des Alpes dessinée à l'horizon, ou des hêtres de la forêt abritant de leur ombre la vie d'un monde invisible et bruissant ; c'était la symphonie de la nature chantant dans la lumière, l'accord caché et certain de toutes les choses dont les voix font le silence et dont les formes font l'infini.

Mais « Mademoiselle » n'était poète qu'à ses heures : son sens pratique se réveillait à la maison. Jamais je ne l'ai vue que vaquant à quelque occupation utile ; et le soir, quand elle ne travaillait plus, elle m'appelait auprès d'elle et me lisait des morceaux classiques, le récit de Théramène, le songe d'Athalie, un chapitre de *Télémaque*, — pour me former l'esprit, disait-elle. Parfois, j'apprenais par cœur une tirade, et c'était une surprise qui la ravissait. Je trouvais beau, selon son désir ; pourtant, j'étais plus à mon aise quand elle posait son livre et me racontait simplement des histoires, — des histoires de là-bas, de cette Russie inconnue d'où elle avait rapporté, avec ses rhumatismes, les

quelques sous de rentes qui la faisaient vivre.

Comme je les connaissais, tous les personnages de son roman sans aventures, ces très grands personnages, — je le croyais du moins, — qui, à en juger par leurs daguerréotypes à demi effacés, semblaient cependant tout pareils aux gens qu'on voit passer chaque jour dans la rue. Il m'arrivait de leur chercher d'irrévérencieuses analogies ; et ils avaient pour moi une étrange réalité, ils existaient dans mon imagination mêlés à des héros de contes de fées, à côté de *Peau d'âne*, au même titre que *Barbe-bleue*, très fermes de contours et simplifiés comme eux, dessinés en deux mots qui les contenaient tout entiers.

Il y avait d'abord « Le Prince », — grand et fort, — et « La Princesse », — bonne et belle : — prince et princesse à noms bizarres, mais qu'on pouvait se dispenser de retenir, puisqu'ils étaient le seul prince et la seule princesse de l'histoire. « Le Prince », avec sa haute taille, sa longue moustache hérissée

et ses gros yeux ronds, aurait pu être l'ogre du *Petit-Poucet*, s'il n'avait tant ressemblé au maître de poste, tout simplement. « La Princesse », un peu maigre, très blonde, la figure jolie et douce, me faisait penser à *Cendrillon* après son mariage, mais surtout à la femme du pasteur. Quand je relevais ces singulières ressemblances, en regardant l'album des photographies, mon père ne manquait pas de dire que « tous les hommes sont les mêmes »; et cela choquait les idées hiérarchiques de Mademoiselle.

Venaient ensuite les trois enfants que Mademoiselle avait élevés : Ivan, un beau garçon blond, très sage ; Pierre, un beau garçon brun, un peu turbulent, mais bon cœur ; et Marie, une ravissante petite fille blonde, qui jouait des gammes deux heures par jour sans se plaindre, en sorte qu'elle était très forte au piano pour son âge, et ne faisait presque pas de fautes à ses dictées françaises.

Puis, sans parler d'un « Comte » et d'un « Baron », parents éloignés de la famille,

qui apparaissaient quelquefois, arrivait une séquelle de domestiques : « le cocher », « la femme de chambre », « le valet de chambre du Prince, » « le chef », etc., dont chacun avait une personnalité bien marquée ; puis les animaux, les chevaux, — dont un délicieux poney que montait Marie, — les chats, les chiens, surtout un gros Terre-Neuve, nommé Turc, très fidèle et très obéissant, qu'il fallut abattre parce qu'il avait été mordu par un loup enragé ; enfin, — comparses muets sans noms ni caractères, obscure collectivité que j'entrevoyais comme une masse confuse, — les moujiks.

Tous ces êtres, — sauf bien entendu les derniers, — habitaient un somptueux palais, « dans leurs terres » : une immense étendue de pays plat que je me figurais toujours couvert de neige. Mille détails de leur vie mélangeaient bizarrement le fantastique au réel : ils allaient à la chasse aux loups, étudiaient la grammaire, parcouraient la steppe en traîneaux, écoutaient Mademoiselle leur

lire des romans de son choix, faisaient fouetter les moujicks à leur enlever la peau, et on leur servait le thé dans des samovars.

Cela se passait très loin, très loin, là-bas où l'Europe va se perdre peu à peu dans la Barbarie asiatique ; et à part les leçons de grammaire et les lectures, à part encore l'affranchissement des moujicks délivrés du knout, cela continuait sans doute encore comme autrefois. Malgré l'éloignement, Mademoiselle restait là-bas. Il fallait voir sa figure s'illuminer quand arrivait une lettre au timbre russe ! C'était de Pierre, ou de Marie (Ivan, le préféré, était mort, — je sus plus tard comment, —), ou de « la Princesse » elle-même : ils allaient tous bien, grâce à Dieu ; ils parlaient souvent d'elle ; ils ne l'oubliaient pas ; ils ne l'oublieraient jamais !...

Ce que je ne pouvais comprendre alors, ce que j'ai compris depuis, c'est la place qu'ils avaient prise et gardaient dans son cœur.

Quand elle quitta le pays pour s'en aller

gagner son pain comme institutrice dans ce lointain Orient, Mademoiselle avait dix-huit ans : c'était un brusque changement dans sa vie, la fin de ses affections, le regret de ce qu'il fallait laisser aiguisé par la crainte de l'inconnu, de ce grand pays froid qui semble aux derniers confins du monde, de ce «Prince» habitué à faire fouetter ses serfs comme des chiens, des jours et des nuits où il faudrait courir en poste à travers des horizons nouveaux, mon Dieu ! même de ces petits enfants qu'il s'agissait d'instruire ! Qui sait ? c'était peut-être encore l'éternel roman de la jeunesse coupé à son plus beau chapitre, à la page où le cœur se donne, avec l'incertitude de le renouer jamais ; et c'était au lieu des rêves qu'il est si bon de suivre dans leurs régions enchantées tant QU'ON NE SAIT PAS, la nécessité de SAVOIR, — de deviner avant l'âge cette laide science des choses humaines qui rétrécit le cœur des vieillards... Tout cela, Mademoiselle ne me l'a jamais dit. Quand je lui demandais de « me parler de la Russie »,

sans songer aux cendres qu'il lui faudrait remuer, elle me racontait volontiers comment elle avait appris à Ivan, qui était nerveux, à compter pour s'endormir; les violences de Pierre, qui parfois, comme pris de folie, le sang au visage et les yeux hagards, battait, griffait, mordait son frère ou sa sœur jusqu'à ce qu'on les lui arrachât, et pleurait ensuite du mal qu'il avait fait; les questions de la petite Marie, qui demandait toujours « pourquoi », et qui disait aussi : « Je voudrais tant être sage, Mademoiselle, et je sens que je ne peux pas ! » ou encore les étranges mélancolies d'Ivan, qui disparaissait tout à coup et qu'on retrouvait pleurant ou priant dans des coins, ou qui restait des journées entières silencieux, les yeux ouverts sur le vide, comme hanté par des visions de fièvre. Ce dernier épisode la remuait toujours profondément, et elle s'arrêtait de raconter, les larmes aux yeux, en murmurant: « Ah ! le pauvre, le pauvre cher garçon !... » D'elle, rien, ou presque rien. De temps en temps, à

peine, des phrases très simples, que je laissais passer inaperçues, et qui me reviennent chaque fois que je pense à elle :

— Comme je me suis ennuyée, les *premières années !...*

Ou bien :

— Ah ! le *heimweh*, dans cet horrible pays plat !...

Ou encore :

— ... Et je n'avais *personne* à qui me confier !...

Elle disait cela en secouant la tête avec un geste douloureux, comme si l'impression de ces heures seules ou nostalgiques lui revenait dans toute sa force à travers la distance et le temps ; et je me la figure perdue là-bas dans la vaste demeure seigneuriale, accomplissant chaque nuit dans ses rêves des retours chimériques vers les êtres aimés, et réveillée au matin par l'aspect de visages implacablement étrangers ; à peine au seuil de la vie et pouvant déjà remuer comme des flammes éteintes des souvenirs passés à ja-

mais ; ne voyant devant elle qu'un avenir monotone et fermé, pareil à l'horizon des plaines désolées que rayaient de place en place les bruyères et les *Kovil*, des plaines qui recommencent toujours...

Cependant, peu à peu, des consolations venaient.

C'étaient d'abord les habitudes, paisibles, bienveillantes, qui doucement berçaient ses regrets et l'inclinaient à la résignation. En revenant chaque jour à la même heure, la même occupation, — la leçon de français, la promenade, les exercices de piano, la lecture du soir, — se faisait plus facile et plus courte ; les yeux se familiarisaient avec les meubles, les chambres, les êtres, avec les arbres du parc, où il y avait bientôt des places préférées, avec le paysage même, ce paysage si désolément étranger ; l'ennui des premiers jours allait s'atténuant, pour se fondre à la fin dans le morcellement régulier des journées.

En même temps s'effaçaient graduellement

les images regrettées : elles n'apparaissaient plus soudain, aux heures de solitude, dans la réalité poignante de leur non-possession ; elles n'avaient plus cette torturante précision des mirages qui se dressent devant les voyageurs exténués pour s'évanouir aussitôt ; les êtres chers et les paysages affectionnés étaient trop loin, leurs visages et leurs contours se noyaient dans trop de brumes, leur souvenir, en devenant moins net, devenait moins amer : ils restaient un but aux pensées, ils ne l'étaient plus aux regrets... C'est ainsi que l'oubli envahit le cœur comme un bienfaisant narcotique amène le sommeil, et qu'on arrive à jouir presque de ce qu'on n'a plus...

Puis, des liens d'amitié se formèrent : « la Princesse », en pénétrant le secret de ce jeune cœur que travaillait la souffrance, à mesure qu'elle devinait les regrets dissimulés sous le calme du visage, ce drame quotidien du lent effacement de chers souvenirs, sentait son indifférence se fondre en pitié

et sa pitié devenir plus affectueuse. Les enfants aussi s'attachaient à cette sœur aînée, patiente et douce, qui se donnait tant de peine pour leur diminuer l'ennui des gammes, des verbes, de la règle de trois, et qui avait des élans de tendresse vers eux. A leurs douteuses avances, à leurs minces témoignages de sympathie qu'elle notait précieusement, elle répondait avec une superbe largesse, en se donnant sans calcul, tout entière, en échange du peu qu'on lui donnait. Quand elle aima, tout lui devint facile : sa tâche ingrate s'embellit des rayons qui s'allumaient en elle. Jusqu'aux bêtes, qui prirent leur place dans sa vie : elle avait toujours des larmes dans la voix en racontant la mort tragique du bon Turc fusillé par les garde-chasse sous les yeux mêmes du « Prince ».

Et les années passèrent, comme les couches de neige s'amassent un jour d'hiver, toutes pareilles, avec à peine quelques voyages et quelques incidents : deux hivers à

Moscou, un autre à Saint-Pétersbourg, trois ou quatre saisons dans des villes d'eaux d'Allemagne. « La Princesse » eut la fièvre typhoïde, Marie la scarlatine, Ivan une fluxion de poitrine : Mademoiselle les veilla. « Le Prince », tourmenté par la goutte, devenait grognon en vieillissant : Mademoiselle lui faisait lecture jusqu'à ce que la voix lui manquât. Le vieux cocher mourut, puis une des femmes de chambre : on les remplaça. Il fut question pour Marie d'un brillant mariage, qui aurait certainement abouti si elle n'eût été trop jeune. Mais rien, en somme, aucun événement grave, jusqu'au jour où Ivan.... Cette mort d'Ivan était un point d'arrêt que Mademoiselle ne dépassait jamais. Elle la laissait inexpliquée malgré mes questions. Quand j'insistais pour savoir quelle maladie l'avait emporté, elle se taisait, hochait la tête, ou se contentait de répéter, comme un refrain dont on sait seul le sens :

« Ah ! le pauvre, le pauvre cher garçon !... »

Ce mystère me tourmentait. Quelquefois, avec ma cruelle indiscrétion d'enfant, j'essayais de le surprendre par une demande à brûle-pourpoint. Elle me jetait un regard qui me disait le mal que je venais de faire, et ne répondait pas. Beaucoup plus tard seulement, quand elle pensa que je pouvais comprendre, elle m'avoua qu'il s'était suicidé, à dix-huit ans, sans qu'on sût pourquoi, d'un coup de pistolet, dans sa chambre...

Ainsi, les mêmes chaînes qu'il avait fallu rompre pour partir, les solides chaînes des affections et des habitudes, s'étaient lentement reformées : le moment vint où Mademoiselle aima, autant qu'elle avait aimé son pays et sa famille, cette famille étrangère et ce pays étranger. De là-bas, les lettres se faisaient rares. Les siens mouraient l'un après l'autre; elle ne pouvait les pleurer que de loin; peu à peu, ses affections nouvelles étouffaient les anciennes. Cette vie parmi des êtres dont tous les intérêts la touchaient et qui l'aimaient, en somme, —

c'était presque le bonheur. Le moment vint où il fallut y renoncer aussi, quand, Ivan mort, Pierre à l'armée, Marie fiancée, il n'y eut plus personne à qui enseigner la grammaire ni le piano. « La Princesse », toujours bonne, voulait garder Mademoiselle auprès d'elle, mais Mademoiselle était trop fière pour devenir une bouche inutile : elle leur dit adieu et refit le long voyage.

Qu'avaient été les tristesses du départ auprès de celles du retour !

Plus de famille ; des parents éloignés seulement, des cousins qui supputent s'il faudra vous nourrir ou ce qu'ils peuvent attendre de vous ; des amis qui vous ont oublié, ne vous reconnaissent pas, se rappellent à peine votre nom et vous regardent avec méfiance ; la ville natale bouleversée par la civilisation, avec le chemin de fer, le gaz, des trottoirs neufs, des rues élargies, des maisons frais crépies : d'autres lieux, enfin ; seul, le paysage, demeuré immuable dans sa splendeur, tel qu'on avait si longtemps rêvé de le re-

voir, avec les mêmes lignes et les mêmes lumières, et seul, réveillant par ses aspects, dans toute leur vivacité ancienne et avec un regret cuisant, mille souvenirs endormis, un lent travail d'esprit qui substitue au regret du pays réintégré et des figures retrouvées celui du pays quitté et des figures perdues. Mais cette fois, plus de changement en perspective, plus de départ à craindre ni de retour à espérer, plus rien que la tombée monotone des mois et des ans...

Mademoiselle redoutait la solitude : après avoir d'abord essayé de vivre à son ménage, elle se décida à s'installer chez une de ses amies d'enfance, ancienne institutrice comme elle, mais qui, rentrée au pays plus tôt, avait pu se marier. Le petit ménage, qui ne vivait pas sans peine, fut trop heureux d'accepter la modeste pension que Mademoiselle offrit de payer.

Ce fut sa troisième famille.

Elle l'aima bientôt comme elle avait aimé les autres, puis davantage, — la croyant

définitive, — et trop. — Les mères ne consentent guère à voir une femme s'occuper de leurs enfants, les choyer, les gronder, les punir; et bientôt il y eut entre Madame Oudry et Mademoiselle une sourde jalousie qu'aigrirent encore des différences de goûts et de points de vue. Dans son humble ménage, absorbée par les humbles devoirs de sa lutte quotienne contre le besoin, Madame Oudry avait accepté le genre de vie qui convenait à sa position : peu de lecture, plus de musique, beaucoup de raccommodages, une petite bonne à quinze francs par mois, les bijoux reçus en cadeaux de Noël vendus un jour d'échéances; Mademoiselle, au contraire, s'obstinait à conserver, au moins dans ses allures, un peu des aristocratiques habitudes prises là-bas. De sa fille Madame Oudry ne voulait faire qu'une bonne ménagère : ayant souffert elle-même de l'éloignement, de la solitude et de la dépendance, son rêve était que l'enfant pût rester au pays et épouser un honnête hom-

me qui l'aimerait pour ses solides qualités; Mademoiselle, qui maintenant regrettait cette Russie où elle avait tant souffert, voulait lui « orner l'esprit », comme à ses anciennes élèves, moitié par manie pédagogique, moitié pour la préparer, comme elle disait, « à l'exportation ». Ce fut alors une guerre à coup d'épingles, des permissions qu'accordait la mère et que la « tante » retirait, des recommandations contradictoires, des discussions sans fin, des mots aigres : de sorte qu'entre ces deux influences qui la tiraillaient, la petite Jeanne croissait, fûtée, spéculant sur son obéissance, échafaudant des calculs malicieux sur les faiblesses entrevues. M. Oudry, homme tranquille, de peu de poids dans sa maison, dominé par sa femme plus fine que lui, dédaigné par Mademoiselle à cause de sa mince apparence et de son peu d'éducation, se plaignait de ces luttes qui troublaient sa vie effacée, et les supportait pourtant, à cause de la pension. Mais « rompre avec Mademoiselle »

devint un des projets d'avenir que le ménage caressait dans les causeries intimes; et, sitôt qu'apparaissait à l'horizon quelque mirage d'amélioration matérielle, quand l'un des époux avait dit :

« Nous ferons ceci ou cela... »

L'autre ajoutait aussitôt:

« ... Et nous romprons avec Mademoiselle!... »

La rupture se fit un jour, d'elle-même, sans cause immédiate, après une futile dispute qui éclaira brusquement la situation, — et Mademoiselle perdit sa troisième famille.

Elle resta seule définitivement.

Jamais je n'oublierai la grande chambre à alcôve qui fut sa dernière retraite : aux murs, les portraits de ses élèves, un crayon de Marie, un petit paysage à l'huile de « la Princesse ». Sur le tapis bleu de la table ronde, un atlas et trois dictionnaires; des fleurs sur la cheminée, dans des vases peints, des deux côtés de la pendule que décorait une Jeanne d'Arc en bronze. Des housses recouvraient

soigneusement les meubles. Enfin, dans l'embrasure d'une des deux fenêtres, la chaise de paille de Mademoiselle qui n'usait pas de ses fauteuils, par crainte de s'y trouver « trop bien ».

C'est là, sur cette chaise, un banc de bois sous les pieds, qu'elle vécut dix années. Ses douleurs avaient augmenté, malgré deux cures à Louesche et à Aix-les-Bains : elle ne pouvait plus sortir qu'en voiture, et ne s'accordait ce plaisir que deux fois l'an, au printemps et en automne, pour savoir, disait-elle, « si les lilas fleurissent encore » et « si les feuilles jaunissent toujours » ; et elle ajoutait, d'un ton demi-sérieux :

« ... Vous comprenez.... il faut bien que je me tienne au courant... »

Ses autres distractions, c'étaient les bruits de la rue, les allées et venues qu'elle entrevoyait dans les appartements d'en face, un atelier de couturières dont le remuement la distrayait, quelques fidèles qui venaient la voir, de temps en temps une courte visite de

Jeanne Oudry, et surtout les bons livres, la *Revue des Deux-Mondes* qu'elle prenait dans un cabinet de lecture, — et suivait à deux ans en arrière.

Jamais revue n'eut lectrice plus fidèle : Mademoiselle lisait avec un égal intérêt, sans passer une ligne, les articles de voyage, de critique littéraire, d'économie politique, et même, quoique d'un œil un peu inquiet, les romans. C'était là, selon elle, la « partie faible », à cause des tendances « trop modernes » qu'elle n'approuvait pas, à cause des adultères et des amours illicites qui l'offusquaient jusqu'au fond de sa conscience toute pure. Elle me dit un jour :

« Je suis navrée ; ce bon Theuriet « s'é-
« mancipe » : quel dommage !...

Mais ce qu'elle préférait à tout, c'était la philosophie : le spiritualisme de Caro la ravissait d'aise, et M. Paul Janet lui inspira un tel enthousiasme qu'elle, qui n'achetait jamais de livres, se procura la *Philosophie du bonheur*. Oui, l'in-octavo, relié en demi

basane, vint s'installer sur la table ronde, à côté des deux Bouillet et du Petit Littré, étalant l'ironie de son titre dans cette chambre où il y avait tant de souffrances...

En ce temps-là, mes études m'avaient amené dans la ville de Mademoiselle, et j'allais la voir tous les jours. Pendant près de deux ans, il y eut entre nous une intimité fraternelle : elle était ma sœur très aînée, un peu maman ; j'étais une espèce de frère, un peu fils. Sa figure s'illuminait en me voyant entrer : elle m'appelait son rayon de soleil; moi, j'avais plus de plaisir auprès d'elle qu'avec aucun de mes amis, et j'aurais plutôt manqué bien des réunions joyeuses qu'une seule de mes visites quotidiennes. Nos causeries remuaient tous les sujets; et je lui laissais exercer sur moi, — pourvu que cela n'allât pas trop loin, — sa manie pédagogique. Son purisme d'ancienne institutrice corrigeait mes « locutions vicieuses » ; volontiers, elle interrompait la conversation pour chercher dans Bouillet

une date ou l'orthographe d'un nom propre: je la laissais faire. Mais elle voulait aussi me faire de la morale, et cela n'allait plus. Je tenais bon, elle s'emportait; il y eut quelques fâcheries; plus souvent, elle fermait la discussion d'un « taisez-vous, mécréant! » — qu'elle accompagnait d'un sourire un peu menaçant et plein d'indulgence. Moi, tout fier d'avoir lu Darwin et de citer Büchner, je considérais ses « taisez-vous » comme des victoires pour ma dialectique. Est-ce qu'on sait, à cet âge-là, de quoi se compliquent les problèmes que nulle science ne résout?... Ah! ma pauvre vieille amie, pardonnez-moi mes ratiocinations!.... Je le sais à présent: mes arguments ne valaient pas les vôtres, et si je ne parviens pas à me convaincre que vous aviez raison, je suis du moins bien convaincu que j'avais tort!... Mais qu'importe? Mes paroles ne vous ébranlaient guère, vous ne m'en vouliez pas, et, la paix faite, nous parlions d'autre chose. Je vous lisais mes premiers vers, et vous aviez l'adorable naïveté

de les trouver beaux; je vous confiais mes projets d'avenir, et votre affection les voyait se changer en réalités brillantes; je vous racontais mes amourettes, et vous les preniez au sérieux... Oh! le bon, le cher camarade que vous avez été!...

... Je parlais beaucoup de moi, Mademoiselle ne parlait pas d'elle; moi qui n'avais rien à dire, j'étais tout en confidence; elle qui avait le cœur si plein, se taisait ; et pas plus que l'histoire intime de son séjour en Russie, je n'ai connu l'histoire de son cœur pendant ces années de solitude où sa vie finissait lentement. Que cachaient donc son silence et son calme?... Souffrait-elle encore, ou avait-elle trouvé le secret d'être heureuse?... Est-ce que le cœur s'accoutume à renoncer toutes les joies ordinaires, tous les liens d'affection qui enchaînent si doucement les hommes ?... Est-ce que c'est assez d'avoir en soi une flamme vive que rien d'extérieur ne vient nourrir?... Est-ce que l'être abandonné ne se réveille pas

quelquefois, la nuit, pour avoir peur de sa solitude ?... Est-ce que les jours où elle n'avait reçu nulle visite, où elle n'avait entendu le son de sa voix qu'en donnant des ordres à la femme qui la servait, où, de sa fenêtre, elle avait vu passer des gens affairés, des familles, des flâneurs remuant dans la gaieté du soleil, — est-ce que, ces jours-là, elle ne sentait pas une tenaille invisible broyer son cœur gros de regrets ?... Est-ce qu'aux heures où l'on est triste, elle ne faisait jamais le compte de tout ce que les soixante ans de sa vie lui avaient refusé ?... Je ne sais pas : elle ne me l'a jamais dit, je ne le lui ai jamais demandé... Peut-être qu'elle réprimait ses tristesses et ne désirait plus rien...

Il faut croire aussi qu'elle vivait peu dans ce monde, et qu'elle avait une consolation, la meilleure peut-être, celle qui manque à tant d'heureux, la Foi. Qu'importait qu'elle fût seule, infirme, emprisonnée dans cette chambre étroite, n'ayant qu'un petit coin de

ciel où laisser s'égarer ses yeux?.. En tournant les feuilles jaunies de sa vieille Bible à dos brun, son doigt ouvrait de radieux espaces ; dans le silence qui l'enveloppait aux heures les plus seules, quand ses plus tristes souvenirs auraient pu pleurer dans sa mémoire, elle entendait la voix céleste lui murmurer, sur un ton de douce promesse : « Venez à moi, vous qui pleurez, et vous serez consolés !... » Et elle allait, confiante, sans un doute, vers cet avenir pour elle rempli de certitude. Qu'étaient-ce toutes ses misères? Cette paralysie, qui la raidissait chaque jour davantage, qui bientôt la clouerait sur son lit dans une lancinante immobilité, empêcherait-elle son âme de partir?... Son isolement n'était-il pas tout rempli de l'être mystérieux qu'elle affirmait sans cesse auprès d'elle ?... Et le splendide Après qui rayonne dans les divines paroles ne lui ferait-il pas bientôt, et pour l'éternité des âges, oublier les maux passagers du fugitif instant de sa vie?... Seulement, quelquefois,

un murmure lui échappait : elle trouvait l'Après long à venir...

Certes, cette pauvre existence de renonciation, de même qu'elle ne ressemblait par aucune joie à la commune vie des hommes semblait aussi devoir échapper à certains des tracas qui les tourmentent. Toute seule qu'elle était, et toute souffrante, Mademoiselle avait son modeste budget réglé, touchait ses rentes à jour fixe, et si elle s'accordait peu de choses pour elle-même, pouvait au moins faire un peu de bien à des pauvres qu'elle attirait, quelques plaisirs à ses amis les plus fidèles...

... D'étranges amis, par exemple !... Autour d'elle gravitait un monde singulier de vieilles filles, de veuves, de femmes délaissées, très laides, souvent ridicules : plusieurs avaient une figure inconsolable ou revêche, une de ces figures qui vous inquiètent quand vous les rencontrez, tant elles semblent en dehors de la vie ; quelques-unes restaient longtemps assises en silence

sur leur chaise et sortaient au bout d'une heure sans avoir desserré les lèvres; d'autres au contraire, babillaient sans attendre la réplique, d'un caquet de perruches à tête vide. Il y en avait d'impardonnablement bêtes, et Mademoiselle disait de chacune:

— Elle est si bonne !...

Il y en avait de méchantes, de cette méchanceté spéciale aux petits endroits, perfides sous un masque doucereux, et Mademoiselle les excusait:

— Elle a été si malheureuse !...

Deux ou trois étaient bonnes, et Mademoiselle s'attendrissait en répétant:

— C'est un ange, vous savez, un ange de bonté !

Mais celles qui parlaient comme celles qui se taisaient, celles qui racontaient prolixement leurs malheurs comme celles qui gardaient leur secret, toutes trouvaient une consolation auprès de Mademoiselle, toutes l'aimaient, toutes venaient réchauffer à la chaleur de son cœur leur pauvre cœur refroidi,

en savourant la tasse de thé chaud et les biscuits qu'elle avait toujours à leur offrir.

Eh bien! le moment vint où le frêle équilibre de cette existence fut renversé :

Ce fut une de ces catastrophes comme il s'en produit dans les petites villes, qui engloutissent soudain de chétives aisances: l'effondrement, en quelques coups de bourse, d'une maison de confiance, le vent de la spéculation, venu de loin, emportant en passant une banque privée... Et jamais question d'argent ne se posa plus tragiquement que le jour où le malheureux failli dut venir dire à Mademoiselle, en pleurant et en lui demandant pardon :

— Vous n'avez plus rien !

Pendant ses longues années de travail, quand elle n'avait pas encore la foi, quand l'avenir lui apparaissait comme un voyage où l'on se meurtrit les pieds sans but, au bout de ses journées monotones, dans l'isolement de la chambre où elle veillait, elle pouvait se dire : « Au moins, j'aurai du pain

pour mes vieux jours ! » Cette idée la réconfortait : l'indépendance entrevue, même très loin, bien après la jeunesse sacrifiée, c'était comme une illusion de bonheur. Maintenant la vieillesse arrivait, la vieillesse infirme, — et elle n'avait plus de pain !.. Et c'était affreux, d'assister à son désespoir, de la voir pleurer, elle qui bravait tous ses maux avec un héroïque sourire, pleurer de vraies larmes pour ce misérable argent disparu. Elle s'était résignée à son existence sans joie, à son isolement, à la tristesse de sa grande chambre, à ses infirmités chaque jour plus cruelles : mais à cela, à la nécessité de recourir à la bourse des amis, d'accepter une pension de « la Princesse », — non, non !.. Et elle se débattait comme un homme d'affaires aux abois, mandant son notaire, consultant des avocats, s'indignant contre les lacunes du Code, faisant le tour des injustices de la Loi. Elle ne lisait plus, la tête labourée par son idée fixe qui faisait le vide dans son cerveau. Elle ne priait plus : en ces moments-là,

quand se dressent ainssi les basses nécessités de la vie, Dieu manque comme le reste. Elle restait abîmée dans sa douleur, plus inconsolable qu'une mère qui a perdu son enfant... Un tel désespoir m'étonnait, — m'indignait même un peu dans mon mépris de l'argent encore enfantin : était-ce donc si grave ?... est-ce qu'on ne trouve pas toujours le peu qu'il faut pour vivre ?.. Ne comprenant pas ses angoisses, je la trouvais faible, ma vieille amie.

La liquidation de la faillite fut un peu moins désastreuse qu'on ne l'avait craint d'abord, et il resta quelque chose à Mademoiselle : bien peu, sans doute, mais enfin, de quoi végéter encore, en plaçant en rentes viagères les dernières sommes réalisées. Le sacrifice nécessaire, cet irrésistible abandon à quelque société financière de l'humble fortune dont chaque parcelle représentait un effort, une privation, une fatigue, lui semblait au-dessus de ses forces. Elle ne pouvait s'y résoudre. Elle reculait de jour en jour l'heure de la décision, en disant :

— Je veux laisser quelque chose à ceux qui m'aiment !...

C'était peut-être la dernière manifestation de l'instinct de vivre, du besoin de ne pas disparaître en entier, sans survivance, sans souvenir, soi, son œuvre et son bien. C'était une angoisse aussi : car, trompée une fois, Mademoiselle ne voyait plus aucune certitude autour d'elle : si cette suprême ressource venait à lui manquer ?... si sa compagnie se ruinait comme son banquier ?... Après ?...

Il fallut pourtant signer à double le contrat, et quand il fut dûment établi que son capital ne lui appartenait plus, elle disait avec un sourire navré :

— Il y a un bon côté à tout cela : je mourrai plus tôt, pour que la compagnie ait son bénéfice...

Et rien ne fut changé dans la grande chambre : les mêmes meubles conserverent leurs housses proprettes ; la *Philosophie du bonheur* garda sa place entre les dictionnai-

res ; seulement, plus de fruits dans les coupes, plus de fleurs fraîches sur la cheminée : les amis n'en osaient plus apporter, car Mademoiselle, qui s'en réjouissait autrefois, disait avec aigreur que c'était une aumône et qu'elle n'en voulait pas. Puis, peu à peu, son chagrin s'apaisa ; elle s'accoutuma à sa nouvelle vie, dont le fond seul était changé ; elle redevint bienveillante et bonne à tous ; elle accepta de nouveau les fleurs qu'on lui offrait. Et dans son embrasure de fenêtre, un peu plus ankylosée sur sa chaise de paille, son petit banc de bois sous les pieds, elle continuait de vieillir, berçant sa rêverie ou sa lecture du bruit monotone des aiguilles à tricoter...

... Je quittai la ville, je ne vis plus ma vieille amie que d'année en année ; et à chaque nouveau voyage, j'étais effrayé du progrès de son mal.

Elle ne sortait plus, même en voiture ; elle n'était plus « au courant » ; les étés, les hivers, les printemps, les automnes se suc-

cédaient, sans qu'elle en vît autre chose qu'un rayon de soleil à sa croisée ou les dessins du givre à ses vîtres. Douloureusement, elle se traînait de son lit à sa chaise, qu'elle quittait d'heure en heure, avec des contorsions et des efforts, « pour se dégourdir. » Ses mouvements étaient gênés de plus en plus. Une année, elle me dit :

— Mon parasol ne me suffit plus : j'ai des béquilles, à présent...

Elle me les montrait d'un regard désolé, appuyées à sa chaise, prêtes à leur lamentable office ; elle ajouta encore, avec une indicible expression de désespérée ironie :

— Et je me porte bien : j'engraisse !...

En effet, sa figure se bouffissait ; l'immobilité alourdissait encore son pauvre corps perclus. Bientôt, l'asthme vint ajouter ses étouffements aux tortures du rhumatisme ; je trouvai la chaise et le petit banc tirés de l'embrasure et transportés à côté du lit, dans l'alcôve :

— Je ne puis plus aller à la fenêtre, me dit-

elle... Je reste là... On me porte... Je ne m'appartiens plus... Impossible de faire un mouvement...

Sa voix sifflait ; elle toussait presque entre chaque phrase ; sa respiration était si difficile que ses efforts faisaient couler de son front une sueur froide et continue. Elle n'en pouvait plus : son stoïcisme chrétien l'avait abandonnée; il lui venait des révoltes; elle se plaignit :

— Et je dure..., je dure toujours!... Je ne sers à rien..., je souffre..., je suis seule..., pourquoi Dieu ne me rappelle-t-il pas?... Il y en a tant qui voudraient vivre..., et moi..., je voudrais tant mourir!...

Pourtant, dès que les douleurs lui laissaient un instant de répit, elle allongeait la main vers un guéridon placé à portée, et prenait son ouvrage, — l'éternel tricot qui n'avançait plus, — ou la *Revue des Deux-Mondes*, ou sa Bible : car l'esprit demeurait sain dans ce corps ravagé, et curieux toujours, obstiné à remuer ses idées coutumiè-

res. Elle déplora les tendances de la littérature moderne, à propos d'une histoire un peu scandaleuse que détaillait un de ses conteurs favoris. Les Décadents l'inquiétaient. Elle haïssait Zola d'une haine carthaginoise, et se troublait en constatant les progrès du « pessimisme ». Un jour, elle me dit cette parole :

— Ces gens-là manquent de charité; ils n'aiment pas « leur prochain ».

Elle l'aimait, elle, et plus qu'elle-même, selon le précepte divin; à chaque instant, sa pensée s'enfuyait de sa chambre, oubliait son corps endolori, et, compatissante, s'en allait suivre les autres, ceux qu'elle connaissait et les inconnus, ses amis « plus malheureux qu'elle »,—car elle savait que cette échelle-là n'a pas de dernier échelon, — et la foule des déshérités qu'on ignore, dont des échos lointains révèlent à peine, de temps en temps, à notre indifférence, l'existence et les angoisses.. Leurs maux la tourmentaient autant que les siens propres; sur des anecdotes

qu'on lui rapportait du dehors comme une odeur de vie, sur les drames de l'amour ou de la misère qu'un journal lui racontait, elle avait des mots profonds et touchants, comme elle avait aussi des extases sur un bouquet de violettes qui lui donnait pour un instant tout le parfum des prés. C'est ainsi qu'elle frissonnait quand il lui parvenait, comme par vibration du dehors, un murmure de cette double vie des hommes et de la nature qu'elle ne reverrait plus, un souffle de la bonté des êtres, une image de la beauté des choses.

Aussi, comme elle restait chère à tous ceux qui la connaissaient!... D'année en année, je revoyais autour d'elle les mêmes figures, un peu vieillies seulement, un peu plus ratatinées, qu'elle accueillait avec la même bienveillance. Son petit monde de déshérités continuait à tourner autour d'elle, sans voir que l'axe était cassé; de sa voix sifflante, elle leur distribuait encore les consolantes paroles qu'elle seule savait trouver; du geste elle leur montrait, sur son poêle, le bon thé

chaud qui les attendait et qu'elle ne pouvait plus servir elle-même; elle faisait taire sa toux pour écouter jusqu'au bout les doléances mille fois entendues, ou pour ne pas troubler le silence de celles qui, sans rien dire, avaient l'air de penser. Et, parce qu'elle avait connu et pratiqué l'amour du prochain, elle fut pleurée, quand la mort vint enfin la délivrer, doucement et sans affres, comme si les longs mois qui avaient précédé n'avaient été qu'une lente agonie...

. . . .

... Ah! quel chef-d'œuvre, que cette vie ignorée qui vient de s'éteindre dans le silence et dans l'oubli!... Nous admirons les heureux et les forts qui poursuivent un but, qui l'atteignent, qui font le bien, qui sont grands ou qui sont bons. Mais aimer et se faire aimer à travers tant de douleurs, n'est-ce pas là le dernier mot de l'art de vivre?... Ma pauvre amie savait que la nature est cruelle et que l'homme est méchant, et malgré ses cruautés et malgré sa malice, la nature et l'homme lui

restaient chers. L'œil levé vers l'Inconnu, au-dessus de ses maux, au-dessus de ceux des autres, par delà les espaces que peuvent atteindre nos plaintes avant de s'être tues, elle voyait Dieu confondant toutes les dissonances dans l'ampleur d'une souveraine harmonie... Ah! sa Bible a mille fois raison: Heureux les simples! A eux le royaume des cieux, — s'il existe, — à eux en tout cas la paix sur la terre!...

II

Paris, février.

C'est à coup sûr un premier pas dans une bonne voie, que de devenir attentif aux misères humaines.

Longtemps, LES AUTRES sont des indifférents, presque des ennemis. On les regarde de haut. Ils ne vous inspirent guère qu'une sorte d'instinctif éloignement où le dilettantisme mélange du mépris, peut-être même

un peu de haine : ne sont-ils pas le « vulgus profanum » dont tous les mots et les actes sont frustes, la masse insignifiante des êtres rétrécis par les besoins du jour, le gros paquet des exemplaires moyens de l'espèce, si différents des exemplaires de choix, qu'ils semblent d'autre essence ? Ont-ils accès aux mystères des délicats? Se soucient-ils des hautes pensées plus que les raffinés de leurs menus tracas, et le grossier dédain qu'ils en affichent ne brise-t-il pas toute solidarité entre eux et les disciples de l'Esprit?... Pourtant, sortir de soi, ouvrir les yeux sur eux, comprendre qu'ils souffrent, se mettre à les aimer, voilà le but suprême que montre un rayon de lumière au terme de toute réflexion... Mais qu'est-ce encore que cet élargissement des cœurs? La pitié, qu'il développe, n'est pas un sentiment qui se suffise à soi-même, comme l'amour ou comme la foi : elle renferme un principe d'action qui demande à se déployer; si elle ne devient pas active, elle meurt comme une fleur stérile. Et que faire?...

La charité sous ses formes diverses, aumônes, fondations, collectes, est une duperie : l'augmentation de la misère en fait éclater l'impuissance, et il y a dans sa pratique un aveu d'injustice qu'un esprit droit ne saurait accepter : corriger l'iniquité du sort en abandonnant la plus faible part de son superflu, n'est-ce pas une criminelle hypocrisie? Nous avons des devoirs envers les déshérités, ou nous n'en avons pas : si nous n'en avons pas, buvons, mangeons, jouissons, les yeux fermés aux misères dont le spectable nous gâterait nos joies, sûrement retranchés dans une forteresse d'égoïsme. Si nous en avons, ne croyons pas les remplir par un sacrifice partiel de nous-mêmes, ne trompons pas notre conscience par des demi-concessions : c'est tout entier qu'il faut nous donner, nous, nos plaisirs, nos cœurs et nos biens. « Donne tout aux pauvres, et suis moi » : on ne peut qu'obéir ou désobéir à la rigoureuse parole; si l'on ne fait pas tout, on n'a rien fait... Et nul homme de bonne vo-

lonté ne sera jamais logique jusqu'au bout.

Ne croyons pas non plus que nous faisons du bien en creusant des problèmes : la pitié, de même qu'elle est active, est pratique. Elle ne s'enfuit pas dans les transcendances, elle reste sur la terre, son vrai domaine, à panser les plaies des blessés, à laver les pieds meurtris, à sécher les larmes qui coulent. Sans doute, elle ne dédaigne pas les paroles : les paroles sont des dictames qu'elle doit savoir appliquer. Mais elle va plus loin que leur bruit : derrière les bienfaits qu'elle sème, elle vise jusqu'à la Justice, et, mécontente des palliatifs inventés par la demi-bonté, elle rêve d'installer sur la terre le règne nouveau, fait d'équité... et de bienveillance.

La poursuite de ce règne est la plus noble tâche ouverte à notre activité. Hélas! quels sacrifices elle comporte, et où les paisibles amis de l'étude, où les doux contemplatifs enivrés par les vérités entrevues, prendront-ils la force de les accomplir?... Il

faut quitter les temples sereins et les livres. Il faut descendre dans les chantiers et dans les mines, demeurer dans les faubourgs, connaître les cités ouvrières, entrer dans les taudis où étouffent les pauvres : c'est là le premier acte de l'enquête; une fois ces besoins mesurés, il faut établir le rapport difficile entre les conditions des hommes et le bien-être auquel leur œuvre leur donne droit, entre le maçon et l'édifice, entre le mineur et les effets de la houille, entre le paysan dont les sueurs font pousser les fruits et les tables qu'ils décorent : et là, déjà, une question se pose qui menace de renverser les premières données acquises : est-ce que tous ces efforts ne sont pas les mêmes ? Est-ce que tous les droits ne sont pas égaux?... Et pourtant, le paysan, libre dans le grand air, ne sera-il pas toujours plus heureux que le mineur enterré dans ses fosses : pourquoi?... Hélas ! la question n'a pas de réponse, et voici que d'autres se dressent qui n'en ont pas non plus et qu'il faut trancher

cependant, si l'on veut aller plus loin : les hommes sont inégaux de forces et de facultés, sans que cette inégalité soit leur fait : la justice veut-elle qu'on maintienne ou qu'on supprime les différences qui en résultent?... Si oui, la propriété est légitime : mais dans quelles proportions?... Si non, la production collective et la consommation libre s'imposent : mais comment les organiser?... A peser ces problèmes, on passerait sa vie : il faut passer outre et choisir, et, une fois un principe arrêté, consacrer toutes ses forces à en hâter le triomphe, — au prix de quels efforts!... Il faut, renonçant à tout ce qu'on aime, écrire des brochures en mauvais style, parler dans des salles enfumées, au milieu du tumulte et du bruit, subir les calomnies, répondre aux injures, voir s'épuiser ses forces et se fondre ses jours dans cette bataille sans repos où la violence vous poursuit, — qui sait? devient votre arme aussi, peut-être : car là, on ne peut aimer sans haïr; on ne peut donner aux uns sans arra-

cher aux autres ; de la main qui ferme de vieilles blessures, on en ouvrira de nouvelles... Encore si la mêlée était franche? Mais non : il faut subir la promiscuité, — parfois l'alliance, — des misérables qui exploitent à leur profit les cris de toutes les victimes, et, parce qu'on aime loyalement la Justice et parce qu'on la cherche, on sera solidaire, aux yeux des hommes, des braillards de carrefours et des socialistes de taverne!...

Et après?

Après, on s'anéantit dans l'œuvre inachevée que les générations n'achèveront jamais peut-être. On meurt sans voir le résultat de sa vie, ne laissant derrière soi que les mêmes injustices, les mêmes misères, les mêmes haines, — quelques-unes de plus peut-être... On a donné son nom, ses forces, son âme à l'avenir de cette humanité dont le progrès est un leurre : il faudrait y croire, au moins, il faudrait un peu de foi...

La foi!... De quelque côté qu'on parte, on aboutit au même point : il y a une cohésion

terrible entre tous les sentiments qui peuvent être les leviers de grandes choses et donner un sens à la vie. Impossible de concevoir la Pitié sans l'Amour, et l'Amour sans la Foi; impossible d'aimer sans croire; et si l'on croit à l'Humanité, au Bien, à la Vérité, à la Justice, — tous ces absolus n'impliquent-ils pas l'Absolu suprême, Dieu? Peuvent-ils exister sans lui? En renversant son règne dans le ciel n'a-t-on pas renversé leur règne sur la terre?... La négation de ceux qui secouent le joug de Dieu pour délivrer les hommes va plus loin qu'ils ne pensent : elle atteint leurs théories, elle mine leurs espérances, elle montre le néant du progrès qu'ils annoncent dans le néant infini, et les hommes de meilleure volonté sentent tomber leurs bras devant ce vide où il faudrait s'agiter... Oui, ce serait d'apôtres dont les hommes auraient besoin, c'est apôtre qu'il faudrait être quand on les aime et quand on veut leur bien.....

. . . .

..... Ils allaient, dans leur robe blanche, de village en village et de ville en ville, par le vent, le soleil ou la pluie; ils s'arrêtaient dans la maison des pauvres qui partageaient avec eux leur pain noir et dont ils consolaient la détresse; ils ne possédaient rien, que leurs sandales, leur besace vide, la corde dont ils ceignaient leurs reins; ils ne savaient rien, sinon que les hommes souffrent et qu'ils les aimaient; les puissants de la terre les traquaient comme des bêtes malfaisantes; les prisons se fermaient sur eux; ils mouraient en croix, la tête en bas, ou servaient de flambeaux pour éclairer des fêtes; et ils ont changé la face du monde... Que feraient aujourd'hui ceux qui, ayant tout renoncé comme eux, prêcheraient avec leurs forces et leur foi le règne de la Justice, de l'Amour et de la Vérité?...

III

Paris, mars.

... A quoi bon agir? A quoi bon rien entreprendre? Et comment aimer les hommes, dans ce temps trouble où le lendemain n'est qu'une menace!... Tout ce que nous avons commencé, nos idées qui mûrissent, nos œuvres entrevues, le peu de bien que nous aurons pu faire, — ne sera-ce pas emporté par l'ouragan qui se prépare?... Partout le terrain tremble sous nos pas, et des nuages s'amassent à notre horizon, qui ne nous feront pas grâce.

Ah! s'il n'y avait à redouter que la Révolution dont on nous fait un spectre!... Incapable d'imaginer une société plus détestable que la nôtre, j'ai, pour celle qui lui succédera, plus de méfiance que de crainte. Si je devais souffrir de la transformation, je me consolerais en pensant que les bourreaux du jour sont les victimes de la

veille, et l'attente du mieux ferait supporter le pire. Mais ce n'est pas ce pé[illegible] éloigné qui m'effraye : j'en vois un autre, plus rapproché, plus cruel surtout, plus cruel, parce qu'il n'a nulle excuse, parce qu'il est absurde, parce qu'il n'en peut résulter aucun bien : chaque jour, on pèse les chances de guerre du lendemain, et chaque jour elles sont plus impitoyables...

La pensée recule devant une catastrophe qui apparaît au bout du siècle comme le terme du progrès de notre ère, — et il faut s'y habituer pourtant : depuis vingt ans, toutes les forces du savoir s'épuisent à inventer des engins de destruction, et bientôt quelques coups de canon suffiront pour abattre une armée ; on a mis sous les armes, non plus, comme autrefois, quelques milliers de pauvres diables dont on payait le sang, mais des peuples entiers qui vont s'entr'égorger ; on leur vole leur temps pour leur voler plus sûrement leur vie ; pour les préparer au massacre, on attise leurs haines en

leur persuadant qu'ils sont haïs : et des hommes doux se laissent prendre au jeu, et l'on va voir se jeter l'une sur l'autre, avec des férocités de bêtes fauves, des troupes furieuses de paisibles citoyens, auxquels un ordre inepte mettra le fusil à la main, Dieu sait pour quel ridicule incident de frontières ou pour quels mercantiles intérêts coloniaux!... Ils marcheront, comme des moutons à la tuerie, — mais sachant où ils vont, sachant qu'ils quittent leurs femmes, sachant que leurs enfants auront faim, anxieux, et grisés pourtant par les mots sonores et menteurs claironnés à leurs oreilles. Ils marcheront sans révolte, passifs et résignés, — alors qu'ils sont la masse et la force, et qu'ils seraient le pouvoir s'ils voulaient, et qu'ils pourraient, s'ils savaient s'entendre, établir le bon sens et la fraternité à la place des roueries sauvages de la diplomatie. Ils marcheront, tellement trompés, tellement dupes, qu'ils croiront le carnage un devoir et demanderont à Dieu de

bénir leurs sanguinaires appétits. Ils marcheront, piétinant les récoltes qu'ils ont semées, brûlant les villes qu'ils ont construites, avec des chants d'enthousiasme, des cris de joie, des musiques de fêtes. Et leurs fils élèveront des statues à ceux qui les auront le mieux massacrés!...

Le sort de toute une génération dépend de l'heure à laquelle quelque funèbre politicien donnera le signal qui sera suivi. Nous savons que les meilleurs parmi nous seront fauchés et que notre œuvre sera détruite en germe. Nous le savons, et nous en frémissons de colère, et nous ne pouvons rien. Nous avons été pris dans le filet des bureaux et des paperasses qu'il faudrait, pour briser, une trop rude secousse. Nous appartenons aux lois que nous avons érigées pour nous protéger et qui nous oppriment. Nous ne sommes plus que les choses de cette antinomique abstraction, l'État, qui fait chaque individu esclave au nom de la volonté de tous, les quels tous, pris isolément, voudraient le

contraire exact de ce qu'on leur fera faire.

Et si encore ce n'était qu'une génération qui doive être sacrifiée! Mais il y a d'autres intérêts jetés dans la partie.

Les déclamateurs à gages, les ambitieux exploiteurs des mauvais penchants des foules et les pauvres d'esprit que trompe la sonorité des mots ont tellement envenimé les haines nationales que la guerre de demain jouera l'existence d'une race : un des éléments qui ont constitué le monde moderne est menacé; celui qui sera vaincu devra moralement disparaître, — et quel qu'il soit, on verra s'anéantir une force, — comme s'il y en avait une de trop pour le bien ! — l'on verra se former une Europe nouvelle, sur des bases telles, si injustes, si brutales, si sanglantes, souillées d'une si monstrueuse tache, qu'elle ne peut être que pire encore que celle d'aujourd'hui, — plus inique, plus barbare et plus violente...

Aussi, l'on sent peser sur soi un immense découragement. Nous nous agitons dans une

impasse, avec des fusils braqués sur nous de tous les toits. Notre travail est celui des matelots exécutant leur dernière manœuvre qnand le vaiseau commence à couler bas. Nos plaisirs sont ceux du condamné auquel on offre un morceau de son choix un quart d'heure avant le supplice. L'angoisse paralyse notre pensée, et le plus bel effort dont elle soit capable, c'est de calculer, — en épelant les vagues discours des Ministres, en tordant le sens des paroles des souverains, en retournant les mots qu'on prête aux diplomates et que colportent les journaux au hasard incertain de leurs informations, — si ce sera demain ou après demain, cette année ou l'année prochaine, qu'on nous égorgera. En sorte qu'on chercherait en vain dans l'histoire une époque plus incertaine et plus lourde d'angoisses...

IV

A la montagne.

L'air et la marche, quelles joies !...

Le matin, dès le point du jour, je pars à l'aventure par un de ces sentiers pierreux qui montent aux sommets. Des vapeurs bleuâtres rampent encore au fond des abîmes : je les vois s'élever peu à peu, de plus en plus légères, pour se fondre enfin dans la limpidité du ciel. C'est le triomphe de la lumière, et la montagne, avec ses découpures et ses couleurs, baigne tout entière dans des flots de soleil. Alors, dans l'immense solitude silencieuse où l'on n'entend que des sons éloignés de clochettes ou des bruissements d'insectes, parmi les échos assourdis que n'éveille nulle voix humaine, — couché sous les sapins et grisé par les parfums sauvages des plantes alpestres, ou assis auprès des sources fraîches qui m'ont désaltéré,

j'éprouve un indicible bien-être, comme le sentiment d'un poids qui s'est soulevé et me laisse le souffle libre. Ce n'est pas la beauté des paysages qui me saisit : le monde extérieur n'est point mon maître, et ses aspects en eux-mêmes ont peu d'attraits pour moi : non, c'est la solitude, la pleine solitude, avec les illusions de force et de liberté qu'elle dégage. On est si loin des hommes, de leur bruit, de leurs peines et de leur tyrannie !... On est si loin des agglomérations où, dans l'étouffement des rues étroites, on sent peser sur soi le faix des existences entassées !... Il semble que des souffles d'amour descendent sur la terre du ciel plus près, et l'on peut oublier que la haine et l'injustice sévissent là-bas, dans les plaines entrevues... Pourquoi ne pas me l'avouer ? Je m'accommoderais de vivre ici, toujours, et renonçant à toute ambition, oublieux de ma condition d'homme, de ses soucis, de ses devoirs... On n'échappe pas à sa nature : c'est en vain que je me prends d'amour pour mon prochain, et que je rêve

d'apostolat et de sacrifice : le tenace INDIVIDUALISTE qu'il y a en moi est toujours prêt à reprendre ses droits : c'est lui qui est heureux, maintenant, c'est lui qui se pâme d'aise dans l'égoïste isolement, c'est lui qui jouit d'avoir secoué ses liens de solidarité, de pouvoir être LUI, sans devoir qui le gêne, sans occupation qui lui pèse, et de laisser vagabonder sa fantaisie au gré de ses caprices, et de suivre sans calcul les jeux folâtres de ses idées, qui marchent, fuient, s'échappent et se reforment comme les vapeurs du matin, inutiles et légères comme elles, si doucement fluides qu'on les sent à peine glisser, si délicieusement belles dans leurs formes vagues qu'on ose à peine les étreindre, et qui finissent par se fondre dans le rêve comme les vapeurs dans la lumière...

Que d'autres admirent les architectures des rochers, les lignes des montagnes, l'effet des glaciers sous le ciel, et les torrents, et les cascades. Je ne sais si je les regarde, je ne sais si je les vois, je sens que leur

détail m'échappe : mais je profite de l'espace ouvert pour laisser grandir mon âme. Je me dissipe dans les choses et les choses se résorbent en moi ; je dédaigne leur réalité pour en admirer les reflets dans mon cœur; et je sens qu'incapable de décrire aucun des sites que j'ai traversés, je les ai pourtant mieux vus que si je les avais peints...

Au retour, d'autres joies m'attendent :

Dès le bas du sentier qui tombe sur le village, j'aperçois, sur la petite place ovale, devant l'auberge qui fait face à l'église, ma *bébette* et sa mère m'attendant toutes deux. Au joyeux « voilà papa ! » de la petite, se dissipe en un instant la saine fatigue de la marche, dont je suis bientôt rafraîchi. On sonne le « souper » ; nous nous mettons à table, et de quel appétit nous dévorons l'horrible cuisine qu'on nous sert !... Il n'y a pas de sauce à la canelle, pas de chamois centenaire, — et Dieu sait s'ils deviennent vieux dans ce pays !... pas de rôti brûlé et coriace qui décou-

rage notre faim : je n'ai jamais compris les plaisirs de la bonne chère comme ici, devant ces plats sans nom ni forme, aux fumets sacrilèges, qu'ont seuls assaisonnés le bon air et le mouvement...

Alors commence la soirée, l'heure délicieuse et trop brève où la paix est complète. Les lourds montagnards, assis sur des bancs devant leurs chalets, boivent à petite gorgée leur vin jaune, dur et violent, ou, sans verre devant eux, graves comme le paysage, fument des pipes silencieuses. Le calme est si profond, si envahissant, si irrésistible, qu'il a gagné jusqu'aux remuants étrangers de l'hôtel, qui rèvent par petits groupes, ou se promènent sans rien dire, à pas lents. Cependant, l'angelus égrène ses coups espacés ; puis, soudain, au moment où le soleil rougeoie avant de disparaître, éclate un joyeux carillon : ce sont les chèvres qui reviennent de paître, folâtres, fantasques, zigzaguant, ivres des plantes parfumées qu'elles ont broutées entre les rochers, bêlant et bataillant entre

elles, et poursuivies par le fouet du chevrier et les aboiements du chien-berger qui les houspille. Leur tintinnabulant passage interrompt brusquement le silence : trois minutes de va-et-vient, des rires, des cris sur la place, parmi les étrangers que le même rien divertit tous les soirs. Le peuple des enfants surtout est en fête : *Bébette* adore les « petites cèvres », mais comme elles ont des cornes, et qu'elles sont un peu brusques dans leurs mouvements, elle en a grand'peur aussi. Elle court au devant d'elles dès qu'elle les entend, son tablier rempli de morceaux de pain qu'elle a recueillis autour de la table, — et, dès qu'elle les aperçoit, se sauve de toute la vitesse de ses petites jambes pas encore bien solides. Je la prends par la main, je la rassure, et nous voici au milieu du troupeau : je lui fais toucher les cornes des bêtes inoffensives, elle leur donne son pain avec des cris de joie, elle n'a plus peur, elle est heureuse... Mais l'arrière-garde du troupeau est arrivée, le chevrier s'impatiente, le chien

fait rage, et les chèvres se dispersent, rejoignant d'elles-mêmes leurs écuries, poursuivies par les enfants qui leur tendent les restes de leur pain... On entend encore quelques sons de clochettes, quelques cris, puis plus rien. *Bébette*, comme les autres petits, est allée se coucher en rêvant à des petites bêtes. Le soleil a disparu. Peu à peu, l'ombre s'avance, s'épaissit, entoure les chalets sombres, l'église blanche, et voile l'horizon où seuls les glaciers jettent encore des clartés livides. Les groupes d'étrangers, sans rien dire, se dessinent de place en place, noirs dans le crépuscule. Le silence se fait religieux de plus en plus ; et dans l'apaisement dernier des bruits et des mouvements du jour, dans la fatigue des pas allongés sur les chemins rocheux, dans le rafraîchissement bienfaisant des bonnes sueurs répandues, l'esprit se tait, endormi, quoique le corps veille encore, endormi sans rêve, d'un sommeil qu'on SENT, d'un sommeil très pur et très bon qui participe au sommeil de toutes

choses, à celui des grands pics immobiles, des forêts que pas un souffle n'agite, des pâturages étendus sous la rosée avec leurs rhododendrons, leurs soldanelles et leurs trolles endormis aussi, fermés sur des insectes qui dorment...

V

A la montagne.

Ces montagnards ont une dure vie. Guère industrieux, inhabiles à exploiter le peu que la nature leur donne, ils tirent miette à miette leur pain de leur sol ingrat, avec des maladresses que corrige une énorme dépense de forces. C'est ainsi qu'ils laissent se perdre les excellents champignons qui poussent à foison dans leurs bois, et cultivent des champs d'orge ou de pommes de terre, grands comme des carrés de papier, partout où ils trouvent quelques mottes de terre perdues parmi leurs rochers. Les fem-

mes travaillent plus que les hommes : ce sont elles qui vont chercher les récoltes, par les sentiers en casse-cou, et qui rapportent sur leurs têtes de pesantes charges de foin, s'abîmant dans cette fatigue qui dépasse leurs forces : aussi ne voit-on des vieilles que courbées en deux et travaillant encore sur cette terre où leurs mains traînent, ou sautillant sous leurs fardeaux dans des démarches choréiques. Personne ne songe encore aux métiers faciles inventés dans les endroits d'étrangers ; on ne roule pas encore des pierres dans les abîmes, il n'y pas de tourniquets devant les cascades, peu de voituriers, point de camelots ; les guides sont de rudes grimpeurs, qu'on ne paye pas pour rien, et qu'utilisent seulement les vrais alpinistes, ceux qui aiment à risquer leur vie dans de tragiques excursions...

Gens sérieux, d'ailleurs, et graves : point de fêtes, point de réjouissances. Ils dansent deux fois par année : les hommes entre eux, pendant que les femmes regardent. Ils ne

parlent guère : au lavoir, on n'entend que le bruit du linge battu, sans le caquet des lessiveuses; aux champs, chacun travaille dans son coin; il y en a qui passent des mois entiers isolés dans de hauts pâturages, ne voyant que l'homme qui leur apporte du pain une fois par semaine, et dédaignant de lui demander ce qui se passe au-dessous deux. Quand on les interroge sur leur vie, ils répondent à peine : par méfiance, ou parce qu'ils ne savent pas?... Ils réfléchissent pourtant : leurs rares paroles portent la marque du bon sens, et l'on croirait que de longs calculs ont préparé leurs moindres actions. Ils semblent indifférents au bien-être : leurs chalets de bois sont petits et noirs, minces abris contre les froids terribles de leurs hivers, chauffés par d'énormes poêles en pierre étouffants, troués seulement d'étroites fenêtres où filtrent à peine de minces rayons de lumière et des filets d'air. Ils mangent les légumes qu'ils ont fait pousser dans leurs jardinets où se balancent de rares tournesols,

un horrible fromage sentant le suif qu'ils trouvent meilleur plus il est ranci, quelques quartiers de chèvre ou de porc fumés. Ce sont là les détails qu'on peut observer d'eux; mais, en voyant les jeunes filles taper leur linge à la fontaine, les femmes porter leurs tas de foin, les hommes traîner leurs pas lourds sur les chemins, et les vieux se chauffer au soleil, on ne pourrait deviner ni comment ils aiment, ni comment ils meurent, ni rien de ce qu'ils pensent. Ils échappent à notre analyse par tout ce qui les sépare de nous; ils nous restent aussi étrangers que des êtres d'une autre espèce...

On m'avait cependant parlé d'un habitant du pays qu'on appelle le *Poète*, et qui, me disait-on, fait des vers... Je suis allé le voir : c'est un bon jeune homme aux cheveux en étoupe, au teint brouillé, l'air timide et très doux; il a beaucoup couru le monde, — il est allé même en Amérique —, et il est revenu dans son village parce qu'il s'ennuyait partout ailleurs. Avec ses économies, il a construit une

masure et installé un débit de boissons au bord de la route : là, dans l'attente de rares clients, il rêve ou joue de l'accordéon... Je l'ai prié de me montrer ses vers... Je m'attendais à quelque chose de fruste et de sauvage, je rêvais de magnifiques gaucheries et de sublimes maladresses, je comptais sur une poésie ayant l'odeur des bois, qui m'initierait au cœur mystérieux de ces hommes... Hélas! au cours de ses voyages, mon poète avait trouvé quelques volumes de Lamartine, — il les avait rapportés : il me les montra, dans l'armoire où il tenait ses litres de liqueurs, — et sa poésie, à lui, n'en était qu'un lamentable pastiche, en phrases bossues, avec des embryons de rimes au bout, toutes hérissées de mots qu'il ne comprenait pas... Je me souviens d'une pièce où il se représentait tenant sur ses genoux la tête parfumée de sa bien-aimée,— et, quand on le regardait, c'était grotesque indiciblement!... Avec sa douce figure, son œil intelligent quand même, l'affinement relatif de ses traits, il devait *sentir*,

— mais autre chose que cela, des choses qui se mouvaient confusément dans son esprit, pour lesquelles il n'aurait trouvé ni mots ni rimes, qu'il n'avait peut-être jamais cherché à exprimer, et qui resteront à jamais inexprimées. Oui, il *sentait*, autrement que moi, plus fort que moi : je l'ai compris en le revoyant, — car je l'ai revu malgré ma déception, et je me suis pris d'amitié pour lui, et il est devenu confiant et m'a beaucoup parlé de lui... Mais il n'a rien écrit derrière mon point d'interrogation...

Il faut donc que je me résigne à garder inapaisée ma curiosité de la vie de ces êtres qui sont des frères et que j'ignore si profondément. Et il m'est pénible de penser que j'ai vécu deux mois avec eux et que je ne saurai jamais s'ils sont heureux ou malheureux, si la religion qu'ils pratiquent est une habitude ou un besoin, s'ils souffrent de leur vie qui nous paraît si dure, s'ils éprouvent à rester dans leurs montagnes quelques-unes des sensations que nous y venons chercher.

Jouissent-ils de l'espace, de la solitude, de l'air ?... Mystère !.. Ceux qui sont partis reviennent, c'est vrai, mais savent-ils poussés par quel instinct ?... Et ceux qui ne partent pas ?... Et je ne saurai rien non plus de ce qui se passe en eux, quand, ployant sous leurs fardeaux, ils nous rencontrent, — nous qui venons fainéanter par les chemins où ils sèment leurs sueurs et compromettre leurs maigres récoltes dans nos promenades, — et nous suivent d'un regard indéchiffrable, où flottent des énigmes, arrêtés un instant au bord du chemin et tournant lentement leur tête alourdie derrière nos pas. Est-ce qu'ils nous envient ? Est-ce qu'ils nous méprisent ? Connaissent-ils quelque chose des colères et des haines qui tourmentent l'ouvrier des villes au spectacle de ceux dont la vie est facile ? Sont-ils satisfaits de leur sort ou talonnés par l'aiguillon du mieux ? Tout cela m'échappe et me préoccupe... Et que pourraient leur dire les apôtres qui voudraient leur bien ?...

VI

Au retour.

Notre rêve alpestre est fini. Le froid venait. Là-haut, la neige n'attend pas toujours la fin d'août, et les sommets voisins nous envoyaient leurs souffles glacés. Plus de courses par les sentiers qui s'effondrent. Il fallait grelotter tout le jour dans le salon de l'hôtel si morne, avec son plafond bas que traversent d'énormes poutres, ses canapés crachant leur crin, ses têtes de chamois plantées aux murs. Des jours interminables s'y perdaient dans l'ennui. Les étrangers partaient l'un après l'autre. Nous sommes restés les derniers, puis il fallut partir aussi. Bébette a fait ses adieux aux «petites cèvres» qui, elles, courent les monts jusqu'à ce que la neige ait caché la dernière herbe de l'automne ; nous avons descendu la route en lacets qui tombe sur la gare ; le chemin de fer, — symbole exact et laid de la civilisa-

tion, — nous a repris, et ses sifflets et sa fumée nous ont ramenés chez nous...

On est désœuvré après deux mois de loisir. Le travail fait mal à la tête. On étouffe, dans ces chambres closes. L'immobilité vous est intolérable. La pensée fuit par delà les horizons des toits et des cheminées... Je grimpe les collines de Meudon et je cours les rues, sans but, revoyant de vieilles choses qui me semblent nouvelles et que je voudrais ne pas voir...

Je m'étais promis d'entrer dès mon retour dans la vie active, sans trop savoir comment je tiendrais ma promesse . Le premier pas nécéssaire me paraissait de voir de près les hommes : ceux que j'ignore, les malheureux, les affamés : pour les servir, il faut connaître leurs besoins. J'ai donc voulu suivre les réunions publiques. Hier, pour mes débuts, je n'ai pas eu de chance :

Il s'agissait de « juger » un révolutionnaire bien connu, accusé d'avoir trahi son parti La salle Favié était comble : une

vaste salle basse, qu'en un instant la fumée et la respiration ont remplie d'une buée épaisse... Dans ce nuage, où les figures se ressemblent toutes, s'agitent des ombres grises aux gestes de fantoches. Un bruit de vagues couvre la voix des orateurs, qui retentit pendant les rares silences et jette des mots énormes à travers la fumée : les « Assises du Peuple ».., la « Justice que rien n'influence » .., la « Conscience des masses » .., la « Sainteté des mains calleuses »... Étourdi par le bruit et le mauvais air, ces grands mots sont tout ce qui me parvient du discours de l'accusateur. Assis en face de lui, l'accusé écoute, très calme, un peu pâle seulement, son énergique figure brune et glabre ne bronchant pas. De temps en temps, des poings se tendent vers lui, soulevés par quelque période, ou des invectives éclatent dans les bancs les plus rapprochés et se répandent jusqu'au fond de la salle, parmi ceux qui, n'ayant pas entendu, crient plus

fort. Et cela dure deux heures, deux longues heures, sans que ce fouillis d'horreurs et de déclamations lasse la patience de l'assemblée, sans qu'une voix crie que c'est assez... La péroraison des discours se perd dans le tumulte qu'elle a soulevé, et l'accusé prend la parole, enfin. Il a la voix ferme, le geste sûr ; mais à chaque phrase les huées, les grognements, les sifflets l'interrompent. Il se sent impuissant, il se trouble, il se congestionne, et, d'une voix qui siffle à travers le bruit, il lance ces mots désespérés : « Vous avez laissé deux heures à l'accusation et vous n'accorderez pas dix minutes à la défense !.. » Cette énergique apostrophe provoque un mouvement inespéré : on l'applaudit, on crie qu'on veut l'écouter, — mais c'est pour le huer de nouveau sitôt qu'il revient au débat... Ah ! la cause est entendue, allez !... C'est en vain qu'il force sa voix, qu'il gonfle ses veines comme un porteur soulevant un poids trop lourd, qu'il argumente et prouve qu'il a raison. La

voix qui clame le mal, paraît-il, se fait toujours le mieux entendre, la justice du Peuple aime mieux condamner qu'absoudre, et quand la calomnie a réussi à traîner un homme devant un tel tribunal, c'est en vain qu'il prouverait dix fois son innocence : les juges sont prêts à devenir bourreaux.. Le malheureux le comprend enfin : il a renoncé à cette lutte inégale, il s'est assis avec un geste de découragement, en renfonçant au fond de lui le flot de choses qui voudraient sortir, — et je suis assez près pour voir deux grosses larmes d'impuissance, de désespoir, de révolte, couler le long de ses joues... Cependant, l'heure du supplice n'a pas encore sonné : il faut que d'autres se lèvent encore, pérorent pour et contre, — contre surtout, — sans qu'on entende un mot de ce qu'ils disent, s'agitent dans le vide et soulèvent un peu plus la mer houleuse qu'ils ont devant eux... J'étouffe d'indignation, je voudrais prendre la parole aussi, moi, protester contre cette comédie,

dire à ces gens qu'on les trompe, que celui qu'ils agonisent de leurs clameurs vaut mieux que les autres, qu'on ne déshonore pas un homme à l'étourdie, qu'ils n'ont pas entendu sa défense, — tout ce que j'ai sur le cœur, enfin, tout ce que m'inspirerait le sens de l'équité. Mais qui suis-je ? un bourgeois, un ennemi : jai vu des regards haineux se croiser sur moi, et un ouvrier qui m'avait frôlé en passant s'est essuyé le coude... Et voici que la sonnette du président s'agite, voici qu'il réclame le silence qui doit rendre l'arrêt plus solennel. Cette fois, on se tait. Et toutes les mains se lèvent pour la culpabilité, avec une féroce reprise du tumulte et des hurlements quand quelques braves mains se dressent à la contre-épreuve. Et la séance est levée enfin, parmi des cris : « A la lanterne ! »... Je sors écœuré et triste : triste de la tristesse que soulève le triomphe de l'iniquité, et de savoir qu'on ne peut rien contre elle, triste de la question désespérée qui se formule en moi : Que

bien pourra jamais sortir de tant de haines?...

... En rentrant à pied, par la file des boulevards où les réverbères rougeoient dans le brouillard, je compare en pensée ces faces hâves, blafardes, bilieuses, ravagées par la souffrance, noircies par la cruauté, que je viens de voir serrées et tendues dans le cauchemar de cette salle, aux bons montagnards dont les regards énigmatiques me suivaient le long des sentiers... Je les plaignais pour leur travail, pour leurs misérables chalets, pour leurs mauvais quartiers de chèvre fumée, pour le peu qu'ils arrachent au sol, — et comme ils me semblent heureux à présent!... Leur vie est libre, la bienfaisante fatigue développe sainement leurs muscles, l'air pur des glaciers fouette leur poitrine, et ces petits champs perchés sur les rochers sont à eux, à eux les mottes de terre où ils font pousser l'orge, à eux les chèvres qui courent sur les monts, à eux les pauvres chalets troués d'étroites fenêtres et les poêles de pierre qui les chauffent l'hiver... Tandis

que les autres, ces malheureux dont je viens d'entendre gronder les haines remuées, comment ne seraient-ils pas ce qu'ils sont?... Le travail forcené dans les ateliers sombres, dans un air vicié de miasmes, sans loisir, sans repos ; le retour dans la chambre étroite où grouille la famille sans joie ; l'angoisse du lendemain par les chômages, par les grèves, par les maladies ; et rien à attendre de l'avenir ; nulle augmentation de salaire quand la famille augmente ; pas de petit champ à laisser derrière eux, pas d'humble toit dont ils puissent dire : c'est à moi, — rien que la faim pour la vieillesse, si la mort ne leur fait pas la grâce de les faucher avant, — et sous les yeux le bien-être insolent des bourgeois qui s'épanouit... Ah! je te comprends, va, frère inconnu qui as essuyé le coude de ta blouse pour avoir frôlé ma jaquette!... Non, leur haine ne m'étonne pas : je la trouverais légitime si la haine pouvait jamais l'être. La douleur, qui excuse tout, l'excuse

... Seulement, cette haine juste et fondée, c'est elle qui paralyse la bonne volonté de ceux qui voudraient les aimer, elle aussi qui les fait esclaves des ambitieux vils, dupes des hurleurs dont leur misère fait la fortune, elle encore qui les aveugle et leur fait voir rouge aux heures où il faudrait voir clair... Ah! le vrai service à leur rendre, ce serait d'aller à eux, dans les moments où les mauvaises paroles ont échauffé leurs cerveaux, et de leur dire : « Ne rêvez pas la justice, ne rêvez pas l'Égalité, n'écoutez pas ceux qui vous en parlent!... Ce sont des mots dangereux, qui n'auront de sens que quand l'égoïsme et la haine auront cessé de sévir parmi les hommes : car la haine défera toujours la justice, et l'égoïsme, l'égalité... La réforme sociale, qu'on fait miroiter devant vous, est un mirage ; c'est en dehors des lois, des codes et des constitutions qu'il faut chercher le nouveau règne où vous trouverez le bonheur, et il n'y a qu'un moyen de l'amener, — l'Amour... Seul, l'Amour peut triompher de l'égoïsme

et de la haine, et son triomphe serait du même coup celui de la Justice et de l'Égalité... » Mais quel courage faudrait-il pour leur dire ces simples mots, quelle voix pour se faire entendre, à quoi bon parler d'amour à ceux qui haïssent ?...

VII

Paris, octobre.

Notre « Bébette » est déjà presque une petite femme : elle a des membres délicats et minces, d'adorables menottes, des poignets fins, et surtout des yeux merveilleux, de grands yeux liquides, vagues, infinis, des yeux qui changent, des yeux qui comprennent, des yeux qui rêvent. Ses cheveux courts lui donnent l'air d'un garçon, — que démentent bien vite la mutinerie de ses gestes, la grâce de ses allures, l'imprévu de ses caprices, et sa coquetterie, et les moindres mouvements de sa petite âme que sa naïveté

laisse voir. Elle sait, par exemple, qu'un baiser est une faveur : il faut que papa ait été bien sage pour en obtenir un... Elle a fait tout le calcul de son pouvoir, et devine la limite de ses exigences ; et dans son zézayant langage, elle a des mots profonds, qui brisent la résistance et tranchent les questions...

Cela me la rend deux fois plus chère : les hommes ne seront-ils pas toujours pris aux jolis manèges des femmes, amants à ceux de leurs maîtresses, pères à ceux de leurs filles ?... Je me sens très faible : un regard me démonte ; la gronderie finit en caresses ; je ne puis pas punir, et, ce qui est plus grave, j'éprouve un drôle de plaisir, un plaisir dangereux, à regarder fleurir ses petits défauts, les délicieux petits défauts par lesquels plus tard elle règnera... Quand elle tourmente le chat, ou manipule sa poupée, ou casse son polichinelle, ou quand il lui vient tout à coup une fantaisie qui nous stupéfie, et qu'elle veut, et qu'elle pleure pour l'avoir,

et que nous sommes désolés de ne pouvoir la réaliser, — je la vois en esprit, plus tard, quand elle sera grande, belle et charmante, jouer son rôle de femme bien complètement femme, d'être illogique et divin, bienfaisant et cruel, si faible qu'on le compte pour rien dans l'agencement des affaires graves, si puissant que la promesse de bonheur qui rêve dans ses yeux conduit le monde... Cependant, mon bon sens de fraîche date repousse ces folles idées, et je lui dis posément : « Grandis, grandis, ma fille !... Sois une enfant modèle : brille à l'école et remporte des prix, qui seront des romans très bien pensés, œuvres d'institutrices émérites ; joue à dix ans la *Prière d'une Vierge*, si d'ici-là personne n'a détrôné mademoiselle Thécla Badarzewska ; sache l'allemand à douze ans et l'histoire à quatorze, avec les noms des grandes batailles, la liste des rois de France, et celle des gouvernements qui se seront succédé d'ici-là ; excelle aux ouvrages de main sans oublier pour cela les cours de droit civil

et le catéchisme laïque ; récite à dix-sept ans des vers dans des salons, pour qu'on puisse dire que tu es bien élevée; à vingt, marie-toi, sois bonne épouse, bonne mère, bonne grand'mère, et trouve jusqu'à un âge avancé de fraîches voluptés à torcher avec amour les enfants de tes enfants !... Car enfin, c'est là le bonheur, ou ce qui en donne l'illusion ; jusqu'à présent je n'ai rien trouvé de meilleur, ni de plus sûr, ni de plus désirable que les humbles devoirs et les soins obscurs de la vie quotidienne, et l'on peut croire que notre meilleur lot, c'est d'y venir résorber en paix le tumulte de nos désirs et de nos ambitions... » — Tout en lui disant ces choses, qu'heureusement elle ne comprend pas, je rêve pour elle je ne sais quoi de mieux, de moins banal, et de plus grand que j'avais rêvé pour moi-même Veuille le ciel que ce rêve ne se réalise jamais !...

VIII

Paris, novembre.

La vieille Marianne est morte subitement. On l'a trouvée le matin toute raide dans son lit. Depuis quelques jours, elle se plaignait de bourdonnements dans la tête, de fatigue, de vertige. On n'y prenait pas garde : pendant ses quarante années de service, elle a eu bien d'autres maux sans que personne s'en soit occupé, elle moins que les autres. Pourtant, à présent que l'irremédiable est arrivé, je me reproche de n'avoir pas prévu le coup d'apoplexie, que peut-être on aurait pu empêcher... Mais faut-il me le reprocher ? et n'a-t-elle pas eu, au bout de sa pauvre vie, la plus belle des morts ? Ce saut dans le néant, sans douleurs, sans hoquets, sans agonie, ce départ sans angoisses, cette fin immédiate de tout ce qu'on est, comme si le monde s'effondrait sans qu'on le vît et vous laissait soudain dans un infini de silence et d'immo-

bilité, c'est bien la mort que je souhaite à ceux que j'aime et désire pour moi-même. Je n'en sais pas de plus clémente, et il semble que ce dernier acte d'autorité, sans discussion, sans appel, de l'aveugle Puissance qui nous gouverne, soit le dénouement le plus logique qu'il y ait à cette comédie de la vie dont nous sommes les marionnettes et où tant de ficelles inconnues nous conduisent de scène en scène. Nous ne savons pourquoi On nous a jetés au monde, dans la forme qui est notre âme; On ne nous a pas enseigné le sens de ce que nous y faisons; le même On nous enlève sans crier gare : c'est bien, que cet On soit loué!...

Nous l'avons enterrée aujourd'hui. Nous avons suivi sa bière jusqu'au cimetière de Saint-Ouen, où elle aura sa concession « perpétuelle » et pourra dormir en paix jusqu'au bout de cette « perpétuité ». Nous étions cinq, un cousin, crêmier au quartier Montmartre, qui compte sur l'héritage, la cuisinière, un pasteur, — Marianne était protestante, — et

nous deux. Il faisait un ciel pluvieux, un de ces ciels de novembre qui sèment des tristesses. Et la lugubre promenade s'accomplit lentement, le long de l'interminable avenue que bordent des saltimbanques et des marchands de vin, parmi des odeurs de fritures. Le pasteur, qui avait déjà parlé chez nous, a reparlé sur la tombe, d'un ton un peu plus pleurard, en fermant les yeux et en levant ses mains jointes... Ces gens-là ont le talent de dire ce qu'il ne faut pas, et si les libre-penseurs vous dégoûtent de la libre-pensée, les croyants rendent impossible la foi... Nous avons écouté quelques pelletées de terre résonner creux sur la bière, et nous sommes rentrés, ayant rempli nos devoirs envers elle...

Des moments comme celui-là sont mauvais pour descendre en soi-même : on y trouve des mares d'égoïsme et des vases d'indifférence qu'il est lourd de remuer, et l'on recule devant l'horreur des viles pensées qui nous assaillent : Elle aurait pu souffrir longtemps,

la pauvre ;... mieux vaut qu'elle soit partie ainsi, pour elle... et pour nous ; car nous aurions dû la soigner, et quel dérangement, dans une maison, que l'agonie d'une servante !... Et puis, elle n'était plus bonne à grand' chose, il fallait la garder tout de même, elle devenait fatigante... Et comme c'est ennuyeux, ces vieux domestiques qui se croient des droits sur vous parce qu'ils vous ont vu naître, ont leur franc-parler, leurs volontés, leurs caprices, et tyrannisent le ménage !... Avec elle, impossible de garder une cuisinière plus de trois mois... Je lui dois bien des ennuis, bien des accès d'humeur... Et la voilà déjà pleurée !...

Oui, telles sont les idées que cette mort me suggère... Je voudrais les repousser, je leur oppose l'attachement de la pauvre vieille, ses quarante années de dévouement, la confiance que nous avions en elle, mon habitude de voir depuis l'enfance sa bonne figure auprès de moi, — je m'efforce de m'affliger, je ne puis... Indigné de ma sécheresse de

cœur, je descends plus profond en moi-même. Ai-je jamais eu pour elle la moindre affection, en échange de celle qu'elle me vouait ?... Je ne crois pas ! Tout petit, à ce qu'on m'a conté, je m'amusais à la désespérer en lui disant que je ne l'aimais pas : c'était vrai peut-être ; et plus tard, quand je ne le lui disais plus, est-ce que toute ma manière d'être envers elle ne lui montrait pas le peu de place qu'elle tenait dans ma vie ?.. Et que trouvé-je pour me consoler de ce remords ? une excuse qui la rabaisse : elle était simple, elle aimait bêtement, peu lui importait d'être dupe... Hélas ! elle le fut de moi, de mon indifférence qu'elle ne soupçonna jamais, elle le fut d'elle-même, de sa bonté, de sa tendresse, — comme tous les êtres nés pour se dévouer.

...Ainsi s'en vont, une à une, les figures de mon enfance : à mesure qu'elles disparaissent et s'effacent de ma mémoire, je sens avancer la limite du souvenir, et je me trouve dans un monde nouveau, qui m'étonne un peu...

IX

Paris, novembre.

Marianne n'avait pas dans la maison de place déterminée : elle surveillait la cuisinière, allait quelquefois au marché, aidait la femme de chambre à ses raccommodages, et surtout, gardait l'enfant. Nous jugions que tout cela n'était pas grand'chose, — et nous nous apercevons qu'il faut pourtant la remplacer...

Dans un bon mouvement, avec l'idée de nous acquitter un peu de la dette que nous n'avons pas payée à la morte, nous avons pris une très jeune fille que des gens de bien nous recommandaient. Elle s'appelle Rose, — et ce nom s'applique drôlement à sa pauvre petite figure pâlotte aux traits tirés, comme prématurément défraîchie. Elle est orpheline depuis l'âge de six ans. Elle a été élevée à la campagne, par une veuve charitable qui la traitait comme sa fille et vient de mourir

sans testament. Elle est encore si enfant qu'elle a une poupée dans sa malle. Il faut pourtant qu'elle gagne sa vie... Nous avons pensé que, chez nous, son service serait très facile, puisqu'elle n'aura qu'à garder la petite. En même temps, elle se perfectionnerait dans les travaux d'aiguille et se préparerait un avenir; et, comme elle n'était pas destinée à servir, comme elle est malheureuse et nous fait pitié, nous nous sommes promis d'être très bons pour elle...

... Mais c'est extrêmement difficile, d'être bons... Voilà huit jours à peine que Rose est chez nous, et nous sommes déjà agacés de sa maladresse, de ses défauts qu'il serait facile d'excuser et qui prennent à nos yeux des proportions énormes. Elle n'est propre à rien quand on lui donne l'enfant, elle la tient comme un cierge : nous n'oserions pas la lui confier un quart d'heure ; elle casse tout ce qu'elle touche ; quand on la gronde, elle prend un air insupportable de perruche irritée et s'en va en murmurant

des impertinences... Tout cela, nous pouvions le prévoir, nous l'avions prévu : ce n'est pas sa faute si elle ne sait rien, puisqu'on ne lui a rien appris ; et quoi d'étonnant si cette pauvre enfant gâtée, qui n'a jamais connu que le bien-être et l'indépendance, se révolte parfois contre les exigences d'un service auquel elle n'était pas préparée ?... C'est justement parce que nous pensions qu'elle serait telle que nous l'avons prise, — non pour nous, mais pour elle. Et il se trouve que déjà notre patience est à bout : les menus agacements qu'elle nous cause nous indisposent tellement que nous finirons à coup sûr par la mettre à la porte. Décidément, notre bonté ne va pas jusqu'à supporter un trouble léger de notre bien-être, et nous aurons beau faire, nous n'aimerons jamais nos domestiques qu'en raison des services qu'ils nous rendent...

Je me dis tristement ces choses en regardant Rose errer par l'appartement avec ses grands yeux effarouchés : et je lui en veux encore de m'amener à me les dire, — car cette

première expérience d'abnégation et de charité me montre clairement ce que valent mes rêves humanitaires. Non, je n'ai pas l'étoffe d'un philantrope : et le malheur, c'est que, ne l'ayant pas, je ne puis me persuader que je l'ai : je vois et je sais, avec une perspicacité déplorable, que toutes mes bonnes volontés viendront toujours se noyer dans mon indifférence; quand j'ai grondé la pauvre fille, il me semble que je viens de commettre un mal prémédité, — et je la gronde pourtant; et le jour où nous la renverrons, je comprendrai — sans que cela me retienne, — que je viens de fermer ma porte à jamais à ceux qui souffrent...

X

Paris, décembre.

Ce doit être une délicieuse vie, que cette vie d'enfant qui s'efface ensuite si complètement, qu'elle ne laisse aucun souvenir après

elle, et que plus tard on s'efforce en vain d'en ressusciter les fugitives impressions. Leur esprit est un clair miroir, où ne se réfléchissent que de charmantes choses : des petites fleurs et des petites bêtes, des petits chiens et des petits oiseaux, qui, vus dans la rue ou dans les livres d'images, reviennent la nuit dans les rêves, inoffensifs, amicaux, bienveillants. Tout s'adoucit pour eux : on ne les gronde pas encore, ils sont trop petits pour qu'on songe à leur éducation, on les gâte avec délices, et le moindre objet qui remue apaise leurs grands désespoirs.

Ah ! qu'il est vrai le refrain de la vieille romance :

Petits enfants, restez toujours petits !

Mais non. Ils grandiront, les hommes cesseront de leur sourire, les choses se feront cruelles, et ces fraîches impressions à jamais passées céderont la place aux soucis haineux qui nous poursuivent...

LIVRE QUATRIÈME

RELIGION

I

Paris, février.

Eh bien! oui, je me suis trompé, quand j'ai cru que c'était assez d'ouvrir les yeux sur les maux des autres pour savoir aimer, et que cet amour, à peine installé dans le cœur, créait l'homme nouveau, — d'action, d'énergie et de cœur, — dans l'homme ancien, — d'indifférence et d'égoïsme. Je me suis fait illusion sur moi-même : mes rêves d'humanitarisme, d'apostolat, de charité se sont déchirés en chemin et des lambeaux en pendent à tous les coins de route... Il m'a suffi de voir quelques assemblées publiques pour comprendre qu'il y a peu à espérer des fou-

les, que seul l'individu peut être grand, et que cette diminution des forces qui se massent condamne tout notre effort collectif. Il m'a suffi de peu d'observation pour voir quelles impossibilités se dressent devant les pas de celui qui poursuit le bien de son espèce, et comment sa bonne volonté vient fatalement se briser contre le scepticisme des autres et contre le sien propre. Il m'a suffi d'avoir à sacrifier un rien de mes aises pour comprendre que j'étais plus impuissant encore au dévouement qu'à l'action : nous avons renvoyé Rose ; la pauvre fille est partie en pleurant ; et comme son sort immédiat est assuré, j'ai chassé loin de moi l'importune question : « que deviendra-t-elle ? » — Si je pousse plus loin cet examen de conscience, à mesure que j'apprends à mieux me connaître, je me trouve plus loin de l'idéal qu'un instant j'ai cru poursuivre. Je cherche, par exemple, jusqu'où peut s'étendre ma puissance de compassion (souffrir avec ceux qui souffrent) : eh bien ! le cri

d'un chien dont une roue écrase la patte me fait aussi mal que celui du maçon tombant d'un échafaudage, et je ne suis pas plus ému par la lecture d'un fait divers racontant une catastrophe que par le récit détaillé de la mort de quelque animal : la description de l'agonie du singe, dans *Mariette Salomon*, me touche autant, peut être plus, que celle de la *Dame aux Camélias*. Pour qu'un malheur étranger m'atteigne et me cause un frisson, il faut queje puisse croire qu'il aurait pu me frapper moi-même : ainsi d'un accident de chemin de fer ou de l'incendie d'un théâtre; le « si j'avais été là » me secoue l'esprit à chaque détail atroce, mon imagination me met à la place des victimes, et si je m'apitoie sur les membres cassés, les têtes fendues, les corps carbonisés devant des portes barrées par des cadavres, c'est que je sens dans ma chair, dans mes os et dans ma tête leurs angoisses, leurs meurtrissures, leur asphyxie. Mais quand je plains des êtres dont les maux sont permanents et ne sau-

raient être miens, les mineurs dans leur fosse, les ouvriers qui chôment, les pauvres dont les enfants ont faim, c'est sans participer *de fait* à ce qu'ils souffrent, c'est à l'aide d'un effort de compréhension, par un acte de volonté : pour échauffer mon cœur, il faut le raisonner ; les AUTRES me restent étrangers, un frisson de pitié désintéressée et profonde ne me secoue point au spectacle de leurs maux, et je ne saurais pour les soulager faire abnégation de moi-même...

Oui, il faut le reconnaître, les romans russes m'ont trompé, et m'ont fait faire quelques pas dans une voie qui n'est pas la mienne. Voici, j'imagine, comment le tour s'est joué dans les chambres obscures de l'inconscience où s'élaborent ou se déforment nos idées : en constatant la puissance du sentiment qui inspire les Tolstoï et les Dostoiewsky, je me suis dit qu'il serait beau de l'éprouver comme eux, et je l'ai cherché, et je me suis soumis aux spéciales excitations d'esprit qui auraient pu le faire naître : il

n'est pas venu; j'ai voulu faire comme s'il était là: en vain; n'est pas qui veut dupe de soi... Hélas! la « Religion de la souffrance humaine » n'est pas plus à notre portée qu'une autre religion, et les mêmes motifs nous l'interdisent : nous pouvons nous l'imposer par le raisonnement et la mettre en pratique, — comme des gens comme il faut qui fréquentent l'église sans croire et « pour l'exemple », — nous ne pouvons la connaître dans ce qu'elle a de vivifiant et de sain. Pareils à ces froids théologiens qui, dans le christianisme. ne savent voir que le dogme, nous ne trouvons en nous-mêmes que la théorie de la pitié. Ouvrez un de ces romans qu'ont inspirés les Russes, — et vous toucherez du doigt la différence. Le fleuve débordant, aux flots généreux, qui roule des eaux sanglotantes et troublées, — nos écrivains l'ont filtré et canalisé pour la consommation courante. Leur pitié est de fabrique, — de bonne marque quelquefois — mais indifférente au fond, d'une navrante indifférence, et

tristement stérile, ergotant sur les malheurs des hommes qu'elle tient à distance avec prudence et dédain. C'est la pitié du Pharisien qui passe en fermant les yeux devant le voyageur blessé. C'est la pitié du curieux et du dilettante, qui veut la connaître pour la connaître ou parce qu'il la trouve belle, et qui en jongle comme d'un autre hochet, — art, amour, vice ou vertu...

Ah ! trois fois malheur à celui qu'a touché le funeste Dilettantisme !... Sans réflexion, sans calcul, poussé par sa nature et par l'esprit des temps, il s'est livré à ses séductions dont il n'a pas vu le danger : c'est si facile, si doux, si distingué de jouer avec les idées, de s'en caresser l'intelligence, d'en extraire l'essence et, comme un riche répand sur ses mouchoirs un parfum dont le prix nourrirait des familles, d'en saupoudrer élégamment sa vie !... L'aspect des choses en est divinement changé : elles s'embellissent, elles prennent un sens dont vous seul comprenez le signe, et les voix que

vous leur avez prêtées chantent en chœur le cantique de votre supériorité, ce cantique que termine le refrain satisfait : « Sois béni, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme ce Péager... » Car c'est toujours le Pharisien qui se complaît dans sa magnificence. Aux autres, aux Péagers, l'humiliante bêtise d'accepter les mots pour ce qu'ils ont l'air de dire, les choses pour ce qu'elles ont l'air d'être ; à nous, les Pharisiens, l'orgueilleux plaisir de dépouiller mots et choses de leur absolu, d'en saisir les mystérieuses contingences et d'en faire miroiter les multiples facettes. Au Péager, l'éternelle duperie de regarder l'inconnu comme à travers une vitre plate et décolorée ; aux Pharisiens, la joie de la voir jouer comme un soleil sur un diamant taillé dont les feux enivrent. Aux Péagers, de prier humblement dans les recoins du temple ; aux Pharisiens, de traiter de pair à pair avec Dieu, dont ils ont la condescendance de tolérer le règne à côté du leur, pour pouvoir le prendre à témoin de ce

qu'ils sont : « Sois béni, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme ce Péager... » — Cependant, ces plaisirs s'émoussent comme toutes les ivresses : le Pharisien se fatigue à la fin des arcs-en-ciel qu'allument sur toutes choses les prismes de son esprit : il voudrait, lui aussi, regarder la campagne à travers la vitre claire, et la voir verte et simple, doux repos pour les yeux ; mais la vitre devient diamant à son tour, et le poursuit de ses éblouissements. A force de retourner le sens des mots, à force d'interroger le sens des choses, il a vu se dessiner trop de contradictions qu'il voudrait éclaircir : et ces contradictions le harcèlent et l'obsèdent, et il tâtonne dans l'intense obscurité qu'il a faite ne allumant trop de lumières. Un chagrin le frappe, la vieillesse vient, il se sent homme, et voici s'éveiller en lui un immense besoin d'aller aussi prier obscurément dans les recoins des églises, et d'y déposer sa souffrance, et de savoir qu'il est écouté, et de croire aux consolants horizon de l'Au-de-

là : mais c'est Dieu maintenant qui le traite ironiquement en égal, qui discute et raisonne et lui renvoie les questions qu'il lui posait, et le promène en le raillant par la chaîne des cercles vicieux qu'il avait forgée. Alors son orgueil s'écroule enfin, il sent peser sur lui comme un poids matériel le vide dont il s'est entouré et qui l'absorbe ; il se révolte contre la tyrannie de son intelligence dont il a fait une inexpugnable forteresse, et se frappant la poitrine, il s'écrie : « Ah ! Seigneur ! Seigneur ! rends-moi comme ce Péager !... » En vain : nulle force ne peut faire qu'il soit autre que ce qu'il est, Dieu lui refuse le miracle de le transformer, et pour s'être complu en lui-même, il est éternellement isolé en lui seul... Cependant le Péager, paisible, accomplit sans dégoût ses misérables tâches et attend sans désespoir que la mort vienne. A peine si parfois, dans ses mauvaises heures, il envie un instant le sort du Pharisien, qui possède, croit-il, le plus grand bien que Dieu ait départi aux

hommes : le savoir et la sagesse . . . . .

. . . .

.... Et comme je suis imprudemment entré dans la secte des Pharisiens, je ne vois plus pour moi qu'un moyen de salut : rétrécir l'horizon que j'avais rêvé d'élargir, et m'enfermer à jamais dans le cercle étroit et charmant des affections de famille. Là au moins je puis être heureux; là, je puis m'oublier moi-même, puisque ces autres, c'est encore moi ; là, je puis aimer. C'est un petit domaine fortuné qui brave le dilettantisme : de trop clairs sourires en protègent doucement les limites. Pourquoi ne pas me contenter de cette fraîche source de joies qui ne refuse pas ses eaux à mes lèvres ? Le simple accomplissement des devoirs journaliers, les doux sentiments qui fleurissent sans trouble dans la tiédeur du foyer, le tranquille bien-être qui vous enveloppe parmi les meubles familiers et les tentures dont chaque pli vous est connu, le bonheur de regarder grandir un être qui vous renvoie votre image

éternisée et celui de savoir qu'un cœur vous est fidèle, — n'est-ce donc pas assez?.. Égoïsme peut-être, égoïsme soit!.. Sachons au moins profiter des dialectiques acquises à si haut prix, dépouillons ce mot du vilain sens que le vulgaire lui prête et rendons-lui sa dignité!.. L'égoïsme n'est pas le culte bas de soi-même, la vile adoration de ses faiblesses, la béate indifférence aux maux d'autrui, la plate satisfaction de ce qu'on a : il est le droit sacré de l'individu plus fort que la masse, la condition de son épanouissement, sa raison d'être, sa force et sa gloire. Et ce n'est pas tout : sachons reconnaître aussi le néant de grands mots qu'une futile morale dresse au- dessus de lui : Humanité, Justice, Bien, Vrai, Beau, éternelles illusions, insaisissables chimères bonnes pour les pauvres d'esprit !... Que le Pharisien soit conséquent avec lui-même ! Qu'il laisse au Péager le souci de ces entités vides, de ces absolus que sa sagesse a détrônés, et puisqu'il a détruit leur sens, qu'il renonce

donc à les poursuivre !... Il a son asile de paix, que lui faut-il de plus ? Qu'il se contente des sourires dont rien ne ternit la grâce, des yeux qui l'aiment, des bégaiements amicaux de la voix enfantine qui résonne comme une musique d'ange, de la petite tête que sa main peut caresser, — de toutes ces joies enfin que multiplie chaque heure du jour ! C'est beaucoup, c'est assez...

... Oui, ce serait assez, s'il n'y avait pas la mort !...

II

Paris, mars.

Si l'on voulait classer les hommes d'après leur qualité intellectuelle combinée à leur valeur morale, voici, je crois, les divisions qu'on trouverait :

Il y a d'abord la grande masse des esprits vulgaires et satisfaits. — Quand un enfant voit pour la première fois des montagnes,

elles lui semblent la limite du monde : il ne soupçonne pas qu'elles ont un autre versant, plus abrupt ou plus doux, et que derrière s'ouvre l'immensité des paysages inconnus. Ainsi se comportent les êtres peu réfléchis et inaptes à l'analyse en présence des problèmes de la conscience et de la vie : ils n'en voient qu'un seul côté ; ils se figurent que ce côté seul existe : — et c'est toujours le plus facile, le plus accessible, celui qui donne sans effort l'illusion que rien ne s'étend derrière. Un instinct merveilleux guide leur marche aveugle le long des pentes les plus douces, où ils cheminent en se croyant au sommet. Et ils ont le mépris ou la haine de ceux qui, pour chercher d'autres routes, pour vouloir traverser cette ligne mystérieuse qui barre l'horizon, roulent dans des abîmes ou dans des fondrières... Ces braves gens, — ceux du moins qui font autre chose que de regarder à leurs pieds, — ont inventé des catégories tranchées et antonomiques, dans lesquelles ils jettent tout ce qui passe au large

crible de leur mince intelligence, comme on fourre en des sacs de couleurs différentes des graines de différentes sortes. Ce sont le Bien et le Mal, le Beau et le Laid, le Vrai et le Faux, le Juste et l'Injuste, ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas, etc., et jamais l'idée ne les effleure qu'entre ces absolus la démarcation n'est pas franche.

Viennent ensuite, — sans passer par les degrés intermédiaires, — les esprits distingués et mécontents. Ils ont, ceux-ci, traversé la montagne; ils en ont exploré tous les sentiers; ils en connaissent tous les périls, et l'expérience qu'ils ont acquise en déchirant leurs pieds et en brisant leurs membres ne leur sert à rien pour le reste de la route. Ce sont les pessimistes, les sceptiques, les cyniques, les révoltés : pour trop connaître, ils sont moins avancés que s'ils ne connaissaient rien. Parmi les faces opposées des problèmes, ils ne peuvent trouver celle sur laquelle ils établiraient leur équilibre. La ligne si nette que les autres voient si bien

n'existe pas pour eux; les oppositions les mieux tranchées se confondent dans leur esprit qui neutralise et rapproche les extrêmes; la lime de leur intelligence détruit lentement tout ce qu'elle touche; et, pour le royaume de l'Incertitude, qui est leur, ils conquièrent l'une après l'autre toutes les provinces où ils pénètrent. Tristes conquérants, que diminue chaque victoire! Tristes vainqueurs, qui voudraient bien jeter leurs armes! Mais ils ne sont pas leurs maîtres: contempteurs de toute autorité, ils ne peuvent échapper à la force inconnue qui les pousse, et ils vont toujours, exténués, saignants, meurtris, et se disant qu'ils n'arriveront jamais...

Enfin, viennent les esprits supérieurs et tranquilles. — Eux non plus, n'ont pas laissé barrer leur vue par les monts dressés sur leur chemin; eux aussi, ont dépassé les pentes vertes, erré par des espaces vierges; eux aussi, sont tombés à plus d'une reprise sur le sentier pierreux; du haut de tous les sommets,

ils ont contemplé tous les paysages, et ils savent ce qu'il y a par delà les plaines, les fleuves et les villes, plus loin que leurs yeux ne voient, aussi loin que vole leur pensée. Mais ce n'est pas en vain qu'ils ont gravi les cimes ; leur poitrine s'est élargie, leurs muscles sont fortifiés, et d'un pas sûr et léger maintenant, ils iront jusqu'au bout du voyage. Où donc ont-ils trouvé les signes probants que n'ont pas vus les autres ? Quel mystérieux travail intérieur a transformé pour eux les visions angoissantes en calmes certitudes ? De quels éléments invisibles se compose leur Foi ?

Car c'est la Foi qu'ils ont aperçue du haut du plus haut sommet : foi qui affirme ou foi qui nie, foi qui les fait des apôtres du ciel, ou du néant, ou du progrès, qu'importe ? C'est la Foi ! Elle a vaincu leur analyse, elle a triomphé de leur critique, — et c'est cette défaite qui fait leur suprême victoire...

III

Paris, avril.

Je l'avais connu sceptique et subtil: d'un scepticisme qui n'avait rien épargné, d'une subtilité dont l'adresse faisait penser à ces merveilleux sophistes anciens si habiles à jongler avec les idées. Nos fréquentes causeries abordaient tous les sujets : nous nous plaisions à les dépouiller de leurs fausses apparences, nous en dégagions étourdiment l'impénétrable essence, et nous ne nous quittions jamais qu'un peu plus éloignés de toute certitude. Puis, nous avons passé deux ans sans nous voir, et je l'ai trouvé transformé, — tellement transformé qu'il me paraissait un autre homme et que je me demande encore si j'ai bien compris les choses nouvelles qu'il m'a dites, — ou si lui les a bien pensées... Il s'agissait d'un livre nouveau: nous étions d'accord, autrefois, à aimer cette littérature du moment, nerveuse, glissante,

spécieuse et frivole, si fragile qu'on sent déjà chanceler sa durée, mais dont les mièvres constructions, les phrases fluides, les néologismes audacieux expriment si bien nos transitoires pensées.

— Savez-vous? me dit-il, après un jugement dont la sévérité m'étonnait déjà, je voudrais pouvoir anéantir tous les livres qu'on a imprimés en France depuis le commencement du siècle, et qu'il n'en restât pas un volume!..

Je doutais de son sérieux, le sachant coutumier de telles ironies. Mais son visage était grave, et il reprit:

— Oui, la littérature est devenue un ferment de dissolution; elle nous énerve et nous ruine... Ce sont les romantiques d'abord qui, en débridant la pensée et en lâchant la forme, ont préparé les triomphes de l'esprit révolutionnaire... Aujourd'hui, les naturalistes démoralisent les masses par les ignobles tableaux qu'ils peignent sous prétexte de vérité, et les autres, — ceux qui s'intitulent

psychologues, — avec le faux spiritualisme qu'ils affectent et le grossier sensualisme qu'ils voilent d'élégances, distillent un poison pire encore, si possible...

Il s'arrêta, attendant ma réponse.

— Moi, lui dis-je, je ne discuterai pas des questions ainsi posées... Je pourrais vous répéter ce que nous avons dit mille fois ensemble ; mais à quoi bon !... Nous ne sommes plus sur le même terrain... Vous venez de mélanger des questions d'ordre différent, que nous séparions autrefois avec soin... Ce que vous venez de dire n'est plus d'un penseur, mais d'un théologien : un jugement comme le vôtre n'est soutenable que la Bible à la main, — et des convictions religieuses peuvent seules l'excuser...

Il n'eut aucune hésitation.

— Vous avez bien vu ! me dit-il... Dans l'état d'esprit où j'étais quand vous m'avez connu, je pouvais goûter, soit ces livres violents qui font avec aigreur le procès de notre société, soit ces jeux de dilettantes

où les idées voltigent comme des volants, et sans plus de consistance. Mais, — il accentua ses paroles, — j'ai changé... Et aujourd'hui, il me serait aussi impossible de les apprécier qu'il me l'eût été hier de les dénigrer... Oui, mon cher, j'en ai fini avec les négations stériles, je ne suis plus le sceptique que vous avez connu...

— Vous êtes fort heureux, et je vous envie... Pour moi, je n'ai pas fait le même chemin; mais, si je n'ai pas comme vous trouvé mon équilibre, j'en suis arrivé à croire comme vous que notre état d'esprit d'hier, — qui est encore le mien, — est pénible et, s'il n'est pas la vérité, coupable... Seulement, je ne vois pas comment en sortir... Pas plus que moi, vous n'étiez arrivé légèrement à l'incroyance : c'était après un long travail que votre raison vous avait dégagé des liens de la foi. Ce travail qu'elle avait accompli avec effort et douleur, comment a-t-elle pu le détruire? Par quels arguments victorieux et plus forts, et qui jusqu'alors lui avaient échappé?...

Il m'interrompit.

— Je n'ai pas *raisonné*, j'ai *réfléchi*... J'ai réfléchi, et j'ai vu la société ruinée par l'irrespect, plus douloureusement tyrannisée par « l'Esprit qui nie » qu'elle ne l'a jamais été par les plus intolérants sectaires... Je suis descendu de la société aux individus, et j'ai retrouvé les mêmes causes exerçant les mêmes ravages... J'ai songé à toutes ces pauvres âmes qui flottent sans équilibre ni repos, au gré des passions, des convoitises et des pernicieuses idées, âmes perdues pour s'être abandonnées au tourbillon qui ne les lâche plus, âmes angoissées dont j'ai entendu le cri d'angoisse... Je me suis examiné moi-même, et me suis vu emporté comme elles... Alors, j'ai compris que la foi était nécessaire, qu'il *la fallait;* et je l'ai trouvée....

— C'est très bien, c'est très beau... Mais il y a dans cette chaîne un anneau qui manque : IL FALLAIT la foi et VOUS L'AVEZ TROUVÉE C'est de là à là qu'est l'abîme : vous ne m'expliquez pas comment vous l'avez franchi...

Ma question subsiste tout entière, et pour y répondre, ce n'est point assez de la différence un peu subtile que vous avez établie entre *raisonner* et *réfléchir*...

— Vous voici dans l'erreur où je suis moi-même resté si longtemps : vous ramenez l'Infini au fini, vous voulez discuter avec des arguments *naturels* les thèmes *surnaturels*... prouver Dieu, n'est-ce pas ?.. Non, non, croyez-le, la clef de l'énigme se trouve dans la distinction que je vous ai indiquée, et que vous comprendrez mieux si je vous dis que la foi ne dépend d'aucun raisonnement, qu'elle n'est qu'UN ACTE DE VOLONTÉ...

— Mais votre découverte n'est qu'une variation sur le « Credo quia absurdum ».

— Non pas *quia*...

— *Quamvis*, alors : c'est presque la même chose !...

— Si vous voulez ; et qu'importe ?... Q'importe que ce qu'on croit ait l'air absurde, quand on le croit ?...

— Il y a toujours un point qui reste dou-

teux. J'admets que, par un acte de volonté accompli en suite de vos réflexions, et accompli de dessein prémédité, vous arriviez, — en vue de donner plus de solidité à votre caractère et de travailler plus efficacement au bien des hommes,— aux apparences de la Foi. Mais la Foi elle-même, l'aurez-vous pour cela, ou sera-t-elle autre chose qu'une fiction, qu'un artifice ?... Je n'imagine pas qu'elle puisse ainsi venir quand on l'appelle, comme un caniche bien dressé, et j'imagine que chaque fois que vous pensez à vos nouvelles croyances ou vous livrez à vos nouvelles pratiques, vous devez retrouver à leur base le ver rongeur qu'il y a, l'incertitude tournée, et non résolue, la négation escamotée par un tour de passe-passe de la Volonté qui met la Raison dans son mouchoir... Vous faites comme si vous croyiez, soit : vous ne croyez pas...

— Vous oubliez, mon cher, ce mot profond de la Bible : « Aide-toi, le ciel t'aidera... » Quand l'homme a fait tout

l'effort qu'il peut faire, Dieu ne lui en demande pas plus, et fait le reste... Évidemment, pendant la période plus ou moins longue, plus ou moins difficile où je me préparai à l'acte dont je vous parle, — je ne croyais pas. Mais ensuite, quand il a été bien établi dans ma conscience que je VOULAIS croire, — j'ai cru... Que le *comment* vous échappe, cela ne m'étonne pas : il m'échappe à moi-même... Il y a bien d'autres *comment* et bien d'autres *pourquoi* qui demeurent inexpliqués... Si c'est un miracle, je ne sais comment il s'est accompli : je sais seulement qu'à présent ma foi est réelle et vive, qu'elle n'a rien d'une fiction, comme vous en êtes persuadé; je sais surtout qu'elle n'est pas une forme nouvelle de notre dilettantisme ancien...

Il y eut un moment de silence : chacun de nous sentait que, quoi qu'il pût dire, l'autre garderait ses positions. Puis, je lui demandai encore.

— ... Alors, vous vous êtes fait catholique?

— Non, je suis redevenu protestant.

— Eh bien ! je vous comprends moins encore !... Il me semble qu'une fois accompli l'acte de volonté qui donne la foi, — si je parvenais à l'accomplir, — je pourrais me jeter dans l'Église, pour m'y perdre, pour m'y annihiler dans le complet sacrifice de ma raison. Elle le demande, et c'est sa suprême logique... Mais cette religion ratiocinante, toute de compromis entre le dogme et le sens commun, dont la dialectique et l'exégèse sont d'une si lamentable pauvreté, dont le culte glacial n'est qu'un interminable discours, — enfilade de métaphores boiteuses, — d'un tissu si faible qu'un enfant le briserait, débité d'une voix dolente, avec des gestes faux et des intonations pleurardes, — cette religion, qui ergote au lieu d'aimer, et se morcelle en sectes haineuses autour des textes de l'Apocalypse, — moi, je ne l'admettrai jamais !... Et je ne puis comprendre comment vous, qui êtes un homme d'esprit et de goût, qui avez le respect des hautes

pensées comme celui des belles phrases, pouvez vous soumettre chaque dimanche à l'épreuve de vos pasteurs...

Il sourit.

— Je m'y soumets pourtant, et sans effort, et sans peine... Toujours le mélange du fini dans l'Infini!... Pourquoi voulez-vous que j'aie plus de respect pour ma réthorique ancienne que pour la logique qui l'accompagnait ?... Sans doute, j'aimerais mieux que les métaphores fussent moins boiteuses et les gestes plus justes; mais croyez-vous que les belles phrases se rapprochent sensiblement davantage de l'Absolu ? Et en quoi la faiblesse des serviteurs pourrait-elle nuire à la gloire du Maître? . . . .

. . . .

... Chaque phrase avait accentué notre désaccord. Cependant, comme il est resté l'esprit souple et le fin lettré qu'il était, nous avons causé longuement encore, comme autrefois, au coin du dernier feu de l'hiver. Et qui sait! Peut-être suis-je moins éloigné de lui qu'il ne semble!...

IV

Paris, mai.

Ce soir, le passé ressuscite, évoqué par des airs d'autrefois entendus par hasard, et voici de nouveau s'estomper dans le lointain la figure aimée il y a si longtemps. Elle est très pâle, elle est très brune, d'une pâleur de nuit, d'un teint d'Orient, et les lignes indécises qui la dessinent semblent se détacher à peine sur un fonds de nuances à demi effacées : telles, ces figures des fresques anciennes dont les savantes retouches du temps ont assombri les nuances, et qu'on devine plutôt qu'on ne les voit aux murailles des vieux cloîtres florentins. Oh! comme elle est loin! comme elle est vague! Dix ans à peine ont passé depuis qu'elle dort sous ces touffes de roses blanches, — et dans quel cœur son image vit-elle encore, si déjà elle n'est plus qu'une ombre dans le mien?

Elle se rapproche pourtant. Je la recon-

nais mieux maintemant. Elle porte cette robe lilas, garnie de dentelles blanches, dans laquelle je l'ai vue un inoubliable soir de fête. Elle a dans ses noirs cheveux son diadème en fleurs de lys. Ses yeux si profondément noirs brillent de l'éclat qu'ils avaient quand je la voyais dans l'ombre. Je crois qu'elle sourit, de ce mystérieux sourire qui posait tant d'énigmes irrésolues, de ce sourire fluide qui s'esquissait et mourait à la fois, plus plaintif qu'une larme essuyée, terrestre et divin comme l'amour même.

Et voici que ses lèvres remuent, — ses douces lèvres depuis dix ans muettes, ses lèvres que j'ai vues frigides et blanches, — et voici que j'entends de nouveau le timbre profond de sa voix. Elle parle, et, l'une après l'autre, ses lentes paroles me tombent sur le cœur :

« Vous ne m'avez pas oubliée,... même quand mon souvenir est le plus loin de vous ; il y a quelque chose de moi qui a passé dans votre être et ne vous quitte pas ; et si ma

forme s'efface de votre mémoire, je sais pourtant que je suis toujours là...

Et mon cœur lui répond :

« Comment vous oublierais-je, vous dont le sourire a gardé pour moi tout son mystère ; vous qui, de votre main que je n'ai jamais baisée, m'avez guidé par l'amour et le rêve, vous qui, seule, avez jamais lu, sans que je vous les confie, les secrets de mon cœur ?... »

Combien souvent, autrefois, échangions-nous de tels propos !.. Quand je lui parlais de mon cœur et de ce qui se passait dans mon cœur, elle se faisait doucement cruelle, et sa voix qui raillait un peu m'expliquait mes propres mystères. Et il me semble que nous causons en confidence, comme jadis aux heures du crépuscule, quand, dans le jour qui tombe, on parle plus bas pour dire plus de choses. Ses yeux ont la même lumière ; sa voix, les mêmes vibrations. Comme autrefois encore elle se refuse à parler d'elle ; mais elle sait la question qui m'a tant tourmenté, Après, quand elle fut partie

sans y avoir jamais répondu ; et elle me dit :

« Oui, je vous ai aimé... Non peut-être comme vous auriez désiré être aimé, ni comme j'aurais voulu moi-même vous aimer; mais autrement et mieux, par une inconsciente sympathie qui rapprochait sans cesse mon âme de la vôtre. Vous vous en souvenez: nous voulions savoir, avant de nous aimer, ce que c'est que l'amour, — et nous l'avions en nous. Seulement, le peu que nous savions des hommes, du sentiment et de la vie, nous trompait l'un et l'autre : étonnés de n'éprouver aucune des violences décrites par les poètes, troublés par le calme de nos deux cœurs qui ne battaient jamais plus vite, nous méconnaissions le sens de ce qui s'y passait et les proclamions morts. Ils vivaient, ils vivaient, mon ami ! Ils vivaient d'une vie intense et sublime, de la douce vie des vrais sentiments qui nous survit et nous éternise...

« Car, sachez-le, c'est cette vie intérieure, dont nous ne savons pas toujours observer les

symptômes, qui seule pour nous est réelle; c'est elle qui est l'Infini, — l'Infini où je suis entrée, sur lequel vous brûlez de m'interroger, et dont il me plait de vous entretenir en cette suprême causerie... L'Infini vous angoisse et vous enveloppe : il est le mystère où se sont morfondus les hommes depuis qu'ils pensent ou rêvent, que poètes, croyants, prophètes, visionnaires se sont efforcés d'entrevoir, et que vos religions ont voulu résoudre... Que sont-elles donc, vos religions, sinon l'erreur de cerveaux bornés qui tentent de se figurer l'Infini ?.. Elle sont illusoires, vous en pouvez être certain; mais ne les traitez pas d'impostures... Bénis soient au contraire ceux qui les ont rêvées, et ont pris ensuite leurs rêves pour des révélations, et heureux mille fois ceux qui se repaissent de leur opium bienfaisant!... Je ne puis vous expliquer ce que je sais à présent et ce que vous ne comprendriez pas, le mystère de l'Être que des mots ne peuvent traduire, qu'aucune des images dont votre entendement dispose ne peut

représenter. Mais retenez ceci : les réalités sont fugitives et mensongères, seuls les sentiments sont éternels. Votre corps et votre œuvre passeront et s'éteindront dans le vide, comme des souffles sur du cristal : rien de ce que vous avez aimé, espéré, souffert, n'est perdu. Les vibrations de votre âme cherchant une âme s'en vont dans l'Infini, où elles chantent éternellement. Et il n'y a pas, — comme nous le croyions aux heures d'ignorance où nous disions tant de paroles vaines, — il n'y a pas des sentiments, il n'y en a qu'un seul, unique, universel, dont les autres sont des parcelles, qui est en même temps l'Amour, la Foi, la Pitié, qui se répand sur tous les êtres, effleure même les choses, et monte jusqu'à ce que vous ne connaissez pas et nommez Dieu... Ce sentiment qu'aveugles nous cherchions en nous seuls, certains de vos plus chers poètes l'ont pressenti, et il n'y a qu'eux qui puissent, dans leur divin langage dont les formes échappent parfois à vos sens trop grossiers, vous livrer quel-

que chose du secret éternel; pour le connaître, adressez-vous à eux et sachez les comprendre... Mais plutôt, chassez loin de vous la curiosité : elle devient toujours impie... Ne sachez pas et ne désirez pas savoir : savoir est la suprême duperie... Une heure de rêverie, sous le ciel libre, dans le silence de la nuit, vous en dira plus que des ans d'étude, et vous ne serez jamais plus près de la Vérité que lorsque vos Idées s'évaporeront en poudroiement inutile... Recueillez donc ces effluves de votre pensée comme les atômes impondérables d'un parfum précieux ; et soyez-en sûr, les vagues émotions qui vous gonflent le cœur, les fluides visions qui font passer devant vos yeux des objets sans forme, les insaisissables mélodies que bourdonne le silence, les idées dont vous sentez le vol passer au-dessus de vous, à l'abri de toutes vos formules, — voilà les vraies, les seules révélations de l'Infini... »

V

Paris, juin.

Il y a quelque chose de plus grand que l'amour, de plus pur que l'amitié, de plus solide que les rêves humanitaires, de plus accessible que la Foi, quelque chose pourtant de puissant et d'éternel, qui fait la chaleur du cœur, la bonté de l'âme, le charme de la vie, — et c'est ce sentiment délicat et profond : l'affection... Oh! la douce attache, si solide et si chère!.. Tandis que la passion nous dupe, — ridicule d'ailleurs avec ses gestes, ses phrases, ses cris, tous ses dehors brutaux, — et après nous avoir tordus passe comme un malfaisant orage, l'affection augmente avec les années, comme un fruit lent à mûrir, qui garde pour l'extrême saison sa saveur et son parfum. Elle est à l'amour ce que l'indifférence est à la haine : et dans son calme supérieur, dans sa sérénité que rien n'ébranle, elle soutient, elle sourit, elle

berce... C'est elle qui nous cuirasse pour la lutte qu'il faut combattre, et c'est elle qui nous apporte les mille petites joies dont s'éclaire la trame grise des jours... A peine ai-je senti qu'elle se glissait en moi : car elle n'a rien de violent et sait ménager ses conquêtes; et maintenant, son souriant despotisme me mène où elle veut, sans que je cesse de la bénir...

Un miracle qu'elle a doucement accompli : je ne me fâche plus quand Bébé pleure... Mon Dieu, oui, ses cris, qui m'exaspéraient, m'affligent, et au lieu de me mettre en colère, je prends la chère petite sur mes genoux, je la distrais bien vite en lui montrant des riens, ou en lui racontant quelques belles histoires, qu'elle me répète après à sa manière, quand l'orage est passé... Tantôt, il s'agit de choses qu'elle a vues : ce sont les chèvres de là-bas, — les « petites cèvres » de la « grand'montagne »..., « grand'comme ça! » (elle lève ses petits bras aussi haut qu'elle peut...); c'est l'écureuil, « qui s'a-

muse avec ses pattes » ; ce sont les merles du bois, qui se cachent dans les feuilles « a cause des vilains hommes, pasqu'y leur fait du mal! » Tantôt, ce sont de merveilleux contes, — l'histoire du petit Chaperon rouge, surtout, qui fut dévoré par le méchant loup, avec sa grand'maman. Et pour adoucir l'horreur de ce tragique dénouement, la mère a eu cette idée charmante : le loup recracha la grand'maman et le petit Chaperon rouge... « pt..., comme bébé crace... » Oui, ces petites choses nous font des moments délicieux, le soir surtout, dans le repos qui vient, quand s'assoupissent les tracas du jour dans la paix de la nuit qui commence. Des genoux de l'un aux genoux de l'autre, elle finit par rester plus tard qu'il ne faudrait. Et quand elle dort de son bon sommeil, de ce sommeil qui la prend sitôt qu'elle a la tête sur l'oreiller, elle reste avec nous encore; nous parlons d'elle, nous répétons ses mots, nous nous attendrissons en pensant à sa vie...

... Et je me demande ce qu'on s'obstine à chercher plus loin. Et il me prend une envie immense de secouer à jamais les sottes questions qui me troublent, de laisser Dieu dormir dans son ciel et les hommes s'entre-dévorer sur la terre, et de m'en aller, avec les deux êtres qui sont mon tout, quelque part, n'importe où, dans une île du Sud où le climat est doux, où nous vieillirions loin du tumulte et du souci, dans une petite maison blanche, avec un jardin où croîtraient des palmiers et des cactus, jusqu'à ce que la mort nous sépare. Qui sait? Nous y deviendrions peut-être si vieux, si vieux, que la mort arriverait sans souffrance, se confondant avec le sommeil d'une belle nuit, et que le choc de celui qui survivrait suffirait à lui fermer les yeux... Quelle existence aurait valu la nôtre?.. Bébé serait longtemps bébé, et... Oui, mais quand elle ne le serait plus?...

Et voilà l'île qui s'enfuit, courant après les autres châteaux en Espagne que j'ai cons-

fruits et qu'un souffle a renversés... Adieu les palmiers, les cactus et la maison blanche! Mais l'affection reste, n'est-ce pas assez?...

VI

Paris, juin.

... Que l'agonie soit rapide, ou lente, il y aura un déchirement de notre être, — puis nous tomberons dans un vide infini, sans forme, sans bruit, sans couleur, où rien ne troublera le silence absolu de nos sens.

A l'instant précis de cette chute, le monde entier s'écroulera avec nous : les images que nos yeux ont mirées, les sons qui ont vibré dans nos oreilles, et tous les parfums qui ont dilaté nos narines, et tous les corps que nos mains ont touchés, perdront leur réalité comme nous, et les contours des choses s'effaceront avec les nôtres.

En même temps encore, s'éteindront nos

chères pensées, les plus tristes et les plus hautes, nos sentiments si bien enracinés en nous qu'ils étaient plus réels que des objets tangibles, et se tairont les vivaces espérances dont l'amical essaim nous entoure jusqu'à la dernière heure, et s'envoleront les rêves, les mystérieux rêves, dans les chimériques régions qui nous les envoient.

Et les rêves, les espérances, les pensées et les sentiments qui ont flotté dans notre air sans que nous ayons su les enfermer dans nos formules, resteront inexprimés à jamais.

Cependant les images enfuies se mireront autrement dans d'autres yeux ; les pensées éteintes se rallumeront en autres lueurs dans d'autres esprits, le joyeux essaim des espérances voltigeront autour d'autres fronts, les sentiments jetteront dans d'autres cœurs leurs tenaces racines ; et nos rêves, nos pensées, nos espérances, nos sentiments, comme s'ils n'avaient pas disparu avec nous, continueront leur existence irréelle, — spectrale floraison des cerveaux passagers...

Et vainement, je cherche à me représenter cet anéantissement de mon être ; vainement, je me figure le jeu du monde quand je n'en serai plus l'axe ; vainement, j'appelle à mon aide ces mots dont le sens est fixé, ces mots affreux de mort et de néant, qui traduisent avec une si redoutable précision la « Chose » incompréhensible ; vainement, je cherche à concevoir l'obscurité, le vide et le silence noir où j'aurai disparu.

Mais je suis secoué d'un frisson de révolte, quand je parviens un instant à serrer de près cette tyrannique idée : ma volonté, tendue, raidie et crispée, se brisera contre l'Irrévocable, dont je ne pourrai choisir l'heure, qu'il faudra subir sous la forme qu'il lui plaira de prendre, et je recule d'horreur quand je me représente ces « formes », — les fièvres qui vous consument dans leurs feux où dansent des fantômes, les consomptions qui vous boivent le sang goutte à goutte, les souffrances qui vous tordent, vous déforment et vous font crier...

Cependant, pour que l'horreur soit complète, il faut que ces tortures aient un APRÈS, gardé par des incertitudes : on nous a trop dit que ce vide n'était qu'un abîme, un abîme à deux rives, en sorte que l'Au-delà se dresse et nous menace , redouté par nos lâches cœurs, — qui sait ? espéré peut-être, tant nous répugne cette totale destruction qui nous guette...

Ah! combien heureux les croyants, dans leur rêve innocent de Cité Sainte où de beaux anges blancs les attendent en agitant des palmes, sous l'éclat de soleils mystiques, dans la contemplation de Dieu !...

Et chaque jour, l'heure se rapproche... Nous la *voyons* venir; elle plane et pèse sur nous; et il suffit que notre pensée rencontre une de ses effluves, pour que périssent à l'instant nos joies brèves.

Pourquoi donc aimer, puisque le gouffre attend nos affections ? Hélas! au moment même où je sens la plus vivante tendresse, au moment où mon cœur s'élance vers un

des deux êtres chers qui rayonnent en moi, l'angoissante obsession me les vole d'avance, et je sens la fin qui les prend.

Et c'est toujours la Mort, qui dans toutes les coupes jette sa goutte putride, qui se cache dans toutes les fleurs et rit de son hideux rire dans les sourires de tous les yeux...

VII

Paris, novembre.

Si j'avais le loisir d'être philosophe, je ne me contenterais pas d'un banal éclectisme, et voudrais avoir mon petit système à moi. Ne croyez pas que ce soit bien difficile : on ramasse dans tous les domaines, de la physique à l'histoire, des faits plus ou moins authentiques; on les groupe en catégories plus ou moins distinctes, qui vous permettent de passer sans effort du particulier au général et du général au particulier: on

analyse et synthétise; on saupoudre le tout des mots Substance et Mode, Nature et Humanité, Beau, Bien, Vrai, etc.; on remplit deux volumes in-octavo, et l'on a fondé sa doctrine. Voici, en beaucoup moins de pages, ce que serait la mienne :

Titre : LA PHILOSOPHIE DE L'ILLUSION, ou l'ILLUSIONISME. Je crois que je me déciderais pour l'*Illusionisme* : c'est plus système; cela augmenterait mes chances de devenir chef d'école.

Divisions : trois parties : 1° Critique; 2° Postulats; 3° Synthèse.

La *Critique* soumettrait à son examen, du tronc aux racines, les fondements de la Connaissance, de la Morale et de l'Esthétique. Rien de plus simple que d'en montrer la fragilité. Beaucoup l'ont fait, on peut le refaire sans cesse. Seulement, les dialecticiens ont toujours fini par trouver quelque échappatoire qui les sauve du nihilisme et par reconstruire tant bien que mal, sur les bases qu'ils venaient de saper, un édifice

exactement pareil à celui qu'ils ont renversé. Je m'efforcerais d'être plus conséquent. La Connaissance serait d'abord ramenée à l'éternel problème de l'Idéalisme, dont les scolastiques, gens honnêtes s'il en fût, ont vu le nœud et en ont eu la spéculation paralysée, qui n'a jamais été résolu et reste insoluble, avec tous ses corollaires. L'Incertitude ainsi rétablie en dogme triomphant, je parcourrais l'un après l'autre les grands départements de la vie, et je montrerais partout les difficultés tranchées par des affirmations sans preuve, partout les principes admis contradictoires à l'idée même qui les a produits : en Religion, l'anthropomorphisme, si décrié par les théologiens, régnant, mal caché par un spiritualisme de fabrique, sur toute la théodicée chrétienne; en Morale, l'idée du Bien et celle du Devoir dépouillées par des artifices de toutes les contingences qui leur donnent un sens, et admises seulement après avoir été simplifiées et faussées; en Politique, les sacrifices ac-

complis en vain à l'idée de Justice, toujours invoquée et toujours violée ; en Art, la vanité des querelles engagées autour d'une conception du Beau, qui change selon les temps et les lieux. Tout cela serait serré, logique, définitif, irréfutable...

Cependant — et voici d'où partirait la seconde partie, — la critique a beau détruire, ces idées que nous avons acceptées comme bases de notre existence sans qu'aucune philosophie ait jamais pu même les définir, existent. Leur réalité, qui déconcerte notre raison, s'affirme dans tous nos actes, dans les mots que nous employons pour les traduire, dans l'effort continu de l'humanité pour leur donner un sens. Nulle existence individuelle ne serait possible, si l'on admettait que, les fondements de la Morale étant introuvables, il n'y a pas de Morale ; nulle existence nationale, si l'on supprimait, comme le raisonnement nous en donnerait le droit, l'idée de patrie, celle de loi, celle de gouvernement ; nulle existence collective, si les

hommes voulaient agir en dehors des données dont leur critique leur montre l'inanité. Et l'absence de religion, qui paraît devoir être bientôt acceptée par les sociétés modernes, creuse en elles un vide dont les moins fervents, s'il sont sages, s'inquiètent à juste titre. De plus, une bizarre contradiction, si l'on sait l'apprécier, éclaire ees questions d'un jour nouveau : si la critique parvient à ébranler les Absolus *positifs* sans que l'expérience lui donne un démenti trop formel, il n'en est pas de même quand elle s'attaque aux Absolus *négatifs :* nous pouvons constater que le Bien n'existe pas, puisque l'idéal moral varie de siècle en siècle ; mais nous ne pouvons nier l'existence du Mal, parce qu'il sait se prouver lui-même ; pour la même raison, nous pouvons nier le Beau, mais le Laid nous offusque trop pour se laisser méconnaître ; et si le Vrai nous échappe, nous commettons chaque jour assez de visibles erreurs pour savoir ce que c'est que le Faux.....

En somme, entre les philosophes et les législateurs, les uns niant, les autres affirmant, il se trouve que si les premiers ont raison en théorie, les seconds ont raison en pratique : la pratique est donc en irréconciliable opposition avec la Théorie, et ceux-là sont les bienfaiteurs de l'humanité qui la trompent, fût-ce à leur profit. La contradiction constatée dans chacun des grands départements où elle règne se retrouve dans l'ensemble de la vie, comme un défi suprême jeté à notre Raison. Impossible de l'éviter : ou bien écoutez la critique, et devenez des sceptiques désemparés qui, à moins de passer pour des criminels ou des fous, seront forcés d'être inconséquents avec eux-mêmes ; ou bien acceptez comme vérité le mensonge éternel que vous avez reconnu...

Jusque-là, rien de plus facile : sans aucune autre peine que celle de l'érudition, on pourrait appuyer ces vues par un nombre infini de faits puisés dans l'histoire et dans la science, et constatés déjà par tous les philo-

sophes. Les difficultés commenceraient à la troisième partie.

Il s'agit en effet de concilier toutes les antinomies particulières et l'antinomie universelle. Comment accomplirons-nous de sang-froid l'acte de renonciation à notre critique qu'ont héroïquement accompli les législateurs et les apôtres, et qu'accomplit platement tous les jours le commun troupeau des hommes, pour pouvoir vaquer, l'esprit tranquille, à leurs occupations? Et si nous ne l'accomplissons pas, comment sortir du cercle vicieux?

Ici interviendrait ce que je nommerais probablement la *Théorie du Dilettantisme*. Cette fois, la science ne me fournirait aucune donnée; mais l'histoire, quelques unes. Il y a eu en effet des hommes qui ont choisi pour leviers les idées mêmes dont leur intelligence avait fait la critique la plus aiguë, et qui, les acceptant pour ce qu'on croit communément qu'elles sont, en ont joué en merveilleux virtuoses : Lycurgue ne croyait

certainement pas que ses lois eussent d'autre fondement que leur utilité pour sa ville; Mahomet n'était pas un croyant; Napoléon n'aimait ni son pays ni ses soldats. Et pourtant, Lycurgue a fait la grandeur de Sparte en lui imposant ses lois, Mahomet celle de l'islam en imposant la foi qu'il n'avait pas lui-même, Napoléon a réalisé l'épopée de son règne en excitant le patriotisme et en se faisant aimer de son armée. On pourrait multiplier les faits analogues et les assaisonner des développements nécessaires à remplir un nombre de pages convenable, et tirer de l'ensemble la double conclusion suivante, contradictoire comme tout ce qui existe :

1° La critique est fondée : quelque déconcertante qu'elle soit, elle n'est point pernicieuse, à condition qu'elle ne sorte pas de son domaine, celui du raisonnement pur;

2° Toutefois, jusqu'à ce qu'on ait trouvé n'importe où un moyen de réconcilier les résultats négatifs du travail de la critique

avec les postulats qu'ont déposés en nous les faits de l'existence de notre race et de notre individualité, il convient d'agir comme si la critique n'était pas fondée, et, tout en reconnaissant son importance, de nous laisser guider par les imposteurs... . . . .

. . . .

... Un traité de philosophie conviendrait-il réellement à développer cette thèse féconde?.. Un gros volume in-octavo, écrit en style du métier, ne serait-il pas condamné à l'impopularité et fatalement inefficace?.. Non : quand on possède de si précieuses vérités, il faut les mettre à portée de tous, il faut les couler dans le moule le plus accessible. L'idéal serait donc de faire un drame; mais, comme un drame qui n'est pas joué est plus inefficace encore qu'un traité qui n'est pas lu, j'écrirai plutôt un roman.

On y verrait un héros orné de tout ce qu'il faut pour plaire : beau, jeune, élégant, brillant, courageux, etc., etc. Au début, ce per-

sonnage part pour la vie avec toutes ses illusions. Elles tombent de page en page : il est trompé par sa maîtresse, malmené par ses amis, joué par des gens d'églises, dupé par des gens de loi, volé par des gens de bien. Les aiguillons éveillent sa critique, qui commence à le travailler : et bientôt, plus cruel encore pour lui-même que les circonstances, il se plait à s'entourer de ruines : il reconnaît le néant de tout ce qu'il a cru ; la foi, qui l'avait soutenu sous des formes diverses, s'écroule ; sa volonté se détend, son intelligence s'affadit, il n'est plus qu'une épave flottant au gré des vents contraires. Entre temps, il a mené une existence aventureuse, favorable aux avatars dont le récit pourrait être fort piquant ; il a commencé par la théologie, qui lui avait paru la science des sciences et qui cesse bientôt de le satisfaire ; las de la pratiquer sans y croire, il la quitte pour la politique où il pense à la fois trouver plus d'espace pour le déploiement de ses facultés et faire du bien aux hommes qu'il

s'obstine à aimer malgré les déceptions qu'ils lui ont causées. La politique le conduit au journalisme, qu'il prend pour un sacerdoce. Ses yeux s'ouvrent après quelques expériences, et il passe au socialisme ; il fréquente les assemblées, prononce des discours, joue un rôle dans une émeute, empêche l'effusion du sang, et croit fermement que les théories dont il s'est institué l'apôtre avanceraient le règne de la Justice, détruiraient le paupérisme, feraient le bonheur des prolétaires et seraient acceptées avec reconnaissance par les classes dirigeantes ; mais en arrivant au ministère, il reconnaît qu'elles sont impraticables, et se déshonore par une éclatante apostasie ; en sorte qu'on lui reproche de vilipender les fonds secrets. Jusqu'alors cependant il n'a songé qu'au bien des autres, car il est sincère et naïf ; mais son ambition s'est aiguisée, et le souci de ses intérêts lui vient avec l'âge : renonçant donc aux grandes idées, il se jette dans les grandes entreprises. Grâce à sa haute situation, à

son habileté, à ses connaissances, dont il s'est décidé à user sans le moindre scrupule, il devient immensément riche; le monde est à lui, il le mène au gré de ses caprices, il en tire toujours de nouveaux trésors comme d'une mine inépuisable; en sorte qu'après avoir été bafoué par les journaux, calomnié par les orateurs populaires et méprisé par les gens du monde quand il se dévouait loyalement au bien de tous, il acquiert l'estime universelle pour avoir réalisé le sien exclusif par les moyens les plus malhonnêtes. Cependant, sa concience ne s'est pas tout à fait endormie : elle lui enjoint de donner aux hommes une petite part du superflu qu'il a volé sur leur nécessaire. Il l'écoute, et s'adonne à la philantrophie : il fonde des « œuvres », il fait des aumônes, il préside des comités de bienfaisance, et perd ainsi le peu d'illusions qui lui restent. Alors, ayant touché du doigt toutes les parois de l'abîme où nous sommes plongés, il y tâtonne en éperdu. Dans ses palais, le désespoir le poursuit, car

pour lui, homme d'action, de caractère et d'énergie, les idées qu'il a trouvées en résidu au fond de toutes ses expériences ne sont pas des jouets, mais des aiguillons qui entrent dans sa chair et l'excitent à reprendre encore sa chasse à l'Impossible. N'ayant plus de but positif à poursuivre, il cherche l'oubli : il se jette dans d'énormes débauches qui ne peuvent le distraire, il devient alcoolique et morphinomane. Sa santé de fer résiste à tout et, après ses orgies ou ses ivresses, comme autrefois après ses discours ou ses coups de bourse, il se retrouve toujours obstinément lui-même, l'esprit tendu en curiosités inquiètes, l'âme ouverte à des désirs nouveaux. A la fin, il reprendrait sa robe de prêtre, et s'en irait prêcher un dieu auquel il ne croirait plus dans quelque village ignoré.

. . . .

. . . . . Ou plutôt je n'écrirai ni roman, ni traité, et je crois que cela vaudra mieux...

VIII

Paris, janvier.

Je ne sais quelle suggestion de hasard m'a fait entrer aujourd'hui à Saint-Sulpice, pendant la grand'messe. Depuis combien de temps n'avais-je passé le seuil d'une église que pour des mariages ou des enterrements où mille préoccupations étrangères vous suivent ?...

Ce culte est vraiment un beau spectacle, qui ne s'impose pas seulement par la magnificence du décor et la pompe de la cérémonie, mais par le monde d'idées dont vous y êtes assailli, par la parcelle d'Infini qui soudain se révèle à vous. Les cierges, l'encens, la grande voix de l'orgue, les chants du chœur et la psalmodie du prêtre répandent dans votre âme un trouble qu'augmente encore la foi contagieuse de la foule agenouillée... Entré en indifférent, curieux de renouveler une impression oubliée, je l'ai trouvée

plus forte que je n'aurais cru, et tout autre : ce fut d'abord comme un effroi mystérieux qui se changeait en étourdissement, un vertige confondant les têtes, une exaltation qui montait avec les cantiques ; puis, le vertige et l'effroi tombèrent, les têtes cessèrent de tourner, et il me sembla qu'au lieu d'osciller comme battu par des vents contraires, je me trouvais sur un point fixe, sur un abri d'une solide certitude... Autour, roule le monde, avec ses chimères, ses caprices, ses tempêtes : la puissance des États s'effrite comme de vieux murs, les formes des sociétés changent, les grands hommes disparaissent dans l'oubli ou les révolutions renversent leurs statues, la violence défait l'œuvre de la violence dans une incessante succession de fins et de renouvellements; seule, l'Eglise reste debout, immuable, — fixée par la volonté des hommes ou de Dieu, qu'importe ?.. — triomphant à la fin de tous ses ennemis, étendant sans cesse les confins de son règne, absorbant tôt ou tard dans son

vaste sein les plus intrépides révoltes. Elle a vaincu les schismes, les hérésies, l'incrédulité; elle a vaincu jusqu'aux germes putrides qui la décomposaient; les empires se sout abattus devant elle, elle a soumis les peuples qui l'injuriaient, elle brave la science dont tous les relatifs viennent se briser contre son absolu. Elle est le centre d'un tourbillon, immobile pendant que voltigent les atômes. Et il suffit d'entrer un instant dans son cercle d'action pour échapper au cyclone qui valse et brise et détruit.

Elle est immobile et tout passe : c'est là ce que chante la voix solennelle de l'orgue, c'est la vérité qu'inscrivent en lettres de feu les cierges étoilant l'ombre... Je le sais, et j'entends cependant gronder au dehors le murmure assourdi du monde qui va me reprendre, et je jouis avec des sens multipliés de cette minute de foi, — halte du juif-errant ou répit du coupable... Oh ! je voudrais savoir ce qu'on chante, je voudrais me perdre dans le sens des prières, je voudrais balbutier les mêmes

mots qui volent de toutes ces lèvres... Hélas ! je n'ai pas de livre de messe, je ne sais plus le doux latin qu'on y lit, il faut que je trouve en moi-même tous les accents de mon cantique, — et voici que mon cœur monte avec ceux des fidèles, et voici les paroles qu'il mêle au chœur unanime des actions de grâce :

« O Dieu ! soyez loué !..

« Mauvais est à coup sûr le monde que vous avez fait, et triste le sort que vous nous avez donné.

« Nous cheminons parmi des broussailles, nous déchirons nos pieds à des rocs aigus.

« Des abîmes nous entourent, leur vide nous attire, des obstacles hérissent les sentiers qui les longent : nous sommes les pèlerins du val de l'Ombre de la Mort...

« Notre cœur est un serpent qui se dévore, notre âme une vapeur que les vents disloquent.

« Nous savons l'angoisse des jours obs-

curs et l'horreur des nuits qui recommencent.

« Rien n'est pire que cette vie dont vous nous avez fait don, sinon la mort qui la termine par un effet de votre sainte volonté.

« En sorte qu'après avoir répandu des larmes de sel tous les jours où nous avons vécu, il nous faut, à la dernière heure, comme le juste au jardin des Olives, répandre des larmes de sang.

« Néanmoins, soyez loué, Seigneur !

« Soyez loué, car peut-être cette vie, horrible comme vous l'avez faite, est-elle une volupté en regard du non-être !...

« Soyez loué, car vous avez daigné adoucir de place en place les rigueurs de la route !

« Soyez loué pour les fleurs qui se balancent aux fentes des rochers et pour les oiseaux qui chantent dans les arbres !

« Soyez loué pour le soleil d'affection qu'il vous a plu d'allumer en nous-mêmes !

« Soyez loué pour les sourires du printemps et des jours clairs !

« Soyez loué pour avoir fait la neige blanche, les prés verts et le ciel bleu !

« Soyez loué pour avoir fait l'amitié quelquefois fidèle et l'amour quelquefois heureux !

« Soyez loué, Seigneur !...

« Et puis, voici se dessiner une lueur au fond de lointains horizons :

« Un coin de nos ténèbres se fendent, et nous apercevons quelque chose de vous...

« Est-ce un rayon ? Est-ce un sourire ? Est-ce un regard ? Nous ne savons...

« Vous êtes trop loin, vous êtes trop haut, trop d'espace nous sépare de vous, votre Infini n'est pas accessible à nos pieds mortels...

« Et pourtant, cette lueur entrevue, — flamme qui ne nous réchauffera jamais, — nous a remplis de joie...

« Et il suffit que cet éclair ait un instant

brillé pour que nous conservions en nous votre éclatante image.

« Seigneur, soyez loué !...

« Mais si les espérances que vous avez ainsi allumées sont vaines, soyez loué, Seigneur !

« Soyez loué de nous avoir trompés au lieu de nous révéler l'horreur de la vérité !

« Soyez loué pour la pensée d'Éternité que vous avez fait miroiter devant nous comme le plus heureux mirage qui jamais renouvela les forces de caravanes épuisées !

« Soyez loué pour l'idée du Divin qui s'épanouit en nous comme la plus belle fleur de notre intelligence !

« Soyez loué pour les saintes illusions qui se transmettent de race en race et de siècle en siècle !

« Soyez loué, enfin, parce que nos âmes peuvent se confondre dans une âme universelle, aimante et sublime, qui, en cette heure bénie, chante votre gloire

« Seigneur, soyez loué !... »

Tel fut mon cantique, — cantique d'athée, — qui s'envola pourtant sur les ailes des chants pieux...

. . . .

..... Cependant, la foule s'écoulait aux grondements de l'orgue déchaîné en *alleluias* magnifiques. L'église vide semblait un monde, et ses voûtes étaient comme un ciel infini. Quelques fidèles allaient s'agenouiller dans les confessionnaux et l'on voyait glisser des ombres blanches de prêtres. Je m'attardais à chercher Dieu au pied des piliers de sa maison, je rêvais d'orienter ma route vers le port accessible à tous les navires, je songeais à l'acte de volonté qu'il suffit d'accomplir pour qu'aussitôt la proue fende les flots dans la direction vraie. Il fallait seulement chasser les derniers doutes, il fallait substituer à mon cantique impie quelqu'une de ces humbles prières que la Foi murmure de ses lèvres d'enfant. Je sentais l'heure déci-

sive, comme celle où Paul fut frappé sur le chemin de Damas; et, dans un double effort pour faire jaillir de ma mémoire les formules perdues et pour secouer de ma pensée le joug de l'esprit qui nie, je me mis à murmurer — des lèvres, hélas ! des lèvres seulement :

« Notre père qui êtes aux cieux !... »

FIN.

TABLE

ÉMILE COLIN — IMP. DE LAGNY





